

Guilendria

Courtois, Cécile Ama

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cecile Ama Courtois

Nordie

Guilendria Partie I



Guilendria, partie 1

Nordie - 1

Cécile Ama Courtois

Couverture : Vael Cat

La Romance, coll. dirigée par Audrey Dumont

Éditions L'ivre-Book

Bonus

Retrouvez ces bonus (et bien d'autres) sur mon site internet :

http://cecileamacourtois.blogspot.fr/p/blog-page_25.html

La carte de Nordie,

Le calendrier nordien (pour vous repérer dans le temps)

Remerciements

Je serai brève !

D'abord, merci à vous qui avez acheté ce livre. Vous êtes ceux pour qui j'écris.

Merci à tous ceux qui ont cru en moi, m'ont suivie, poussée, supportée depuis le début.

Merci à mes bêta-lectrices, et à ma correctrice, Sabine, qui fait un boulot fantastique.

Merci à mon éditeur, Lilian Ronchaud, de me faire confiance et de m'offrir une telle liberté !

Merci à Vael Cat, mon illustratrice préférée.

Merci à mon ami et talentueux artiste KED (Kévin Eïron Devis) pour la magnifique carte de Nordie qui illustrera chacun des tomes de cette série.

Merci à mon mari et à mes enfants, je vous aime plus que tout !

1 – Deijan

Royaume de Belterre

Troisième seï de lune blanche, 1735^e renouveau⁽¹⁾

Le monde semblait retenir son souffle. Figé dans le silence de l'aurore. Étouffé par une brume épaisse et froide, en ce matin du troisième seï de lune blanche. Je me sentais glacé jusque dans les os, alors que mes veines charriaient de la lave. Je n'avais l'impression d'être aussi vivant que durant ces instants qui précèdent la bataille. À l'approche d'une mort toujours potentielle, mes sens s'affûtaient. Chaque sensation, chaque ressenti s'intensifiaient jusqu'à pulser dans mes terminaisons nerveuses. C'est à cela que je marchais. Ce qui me poussait en avant, ma raison de vivre, c'était ce sentiment que j'étais capable de tout donner pour accomplir ma mission.

À quelques encablures, j'apercevais la route royale qui reliait Péanne à Équisia, ainsi que le pont traversant la Nordaine. Plus près, sur ma gauche, émergeant d'un bouquet de vieux saules, la tourelle d'un ancien relais de chasse désaffecté. C'était notre cible. D'après les témoignages anonymes qui m'étaient parvenus, des écumeurs rôdaient dans les parages depuis quelques décades. Je me méfiais généralement de ces délations sous cape, toutefois la recrudescence des plaintes pour vol, attaque ou meurtre dans la région ces derniers temps tendait à confirmer celle-ci. C'est pourquoi nous nous trouvions, mes hommes et moi, à plat ventre dans les hautes herbes, humides et gelés, mais parés à l'assaut.

Nous avions pris position dans la journée de la veille, encerclant la bâtisse à distance et surveillant les allées et venues. Je savais que leur mode opératoire de prédilection favorisait les attaques nocturnes, mais je les soupçonnais de profiter des heures diurnes pour circuler incognito et repérer leurs futures proies. Et effectivement, pas un ne

s'était montré avant le crépuscule alors que, du début de soirée jusque bien après la mi-nuit, près d'une douzaine d'entre eux chargés de besaces au poids certain s'étaient faufilés entre les arbres pour gagner leur repaire.

Il n'en était plus rentré depuis bientôt trois heures. J'estimais que la majorité devait dormir pour récupérer ; c'était le moment de passer à l'action. Nous avions l'avantage du nombre, de l'effet de surprise et de la discipline, mais cela ne m'empêchait pas d'être nerveux. S'il n'avait tenu qu'à moi, ils seraient tous morts dans l'heure, cependant le roi voulait marquer les esprits en les faisant exécuter sur la place publique. Nous devions donc les capturer vivants, dans la mesure du possible. Et c'est bien là où résidait la difficulté. Eux n'essaieraient pas de nous garder en vie : ils avaient l'avantage de ne devoir respecter aucune règle.

J'émis la stridulation convenue et observai mes hommes se mettre en mouvement. Je connaissais la position de chacun d'entre eux et mon œil exercé savait quoi chercher, aussi les vis-je, malgré la brume et la pénombre, approcher en silence du bosquet, le traverser puis investir les lieux. Pas un cri d'alarme n'avait retenti. La surprise était donc totale. Soulagé sur ce point, j'entrai en action à mon tour et courus, sabre au clair, vers la poterne⁽²⁾ dégonflée. Déjà des jurons et des fracas de métal s'entrechoquant me parvenaient. J'accélérai l'allure, bondissant par-dessus les vestiges de murs éboulés pour atterrir en plein chaos. J'évitai de justesse un carreau d'arbalète qui emporta un morceau de mon épaulière ; je tranchai d'un geste sec le poignet du premier écumeur sur mon chemin, puis jetai un rapide coup d'œil circulaire afin de jauger la situation. Mon escadron maîtrisait déjà plus de la moitié des hors-la-loi, tenus en respect dans un coin de la pièce en attendant qu'on les ligote. Deux gisaient sur le sol, maculés de leur propre sang. Et les trois restants tentaient toujours de surseoir à leur sort, dont l'arbalétrier juché sur une poutre du plafond crevé. Ce dernier, contrairement à ses comparses, pouvait encore nous échapper s'il atteignait la croisée donnant sur l'arrière et sautait dans les buissons en contrebas. Il n'était pas question que je le laisse filer. Aussi, avant que l'idée ne lui vienne de tenter quoi que ce soit, je bondis, attrapai une panne⁽³⁾ et me hissai sur ce qui subsistait du plancher de l'étage. Je me trouvais désormais entre lui et la fenêtre. S'il voulait s'enfuir, il lui faudrait me tuer d'abord. Comme j'avais dû me délester de mon sabre pour grimper jusque-là, il ne me restait que mes deux dagues. Contre une arbalète armée, cela ne me laissait guère de chances. Je ne serais jamais assez rapide à les lancer. J'allais donc devoir ruser.

Par chance, il s'était assis sur une poutre, dans un angle, afin de bénéficier à la fois d'une position stable pour tirer et d'une vue imprenable sur la pièce en contrebas et la porte d'entrée. En revanche, s'il voulait m'ajuster, il devrait vriller le torse et lever les bras. Ce qui serait aussi inconfortable qu'imprécis. Je profitai de cet avantage pour lancer une première dague alors qu'il en était encore à viser. Je le pris juste sous la clavicule. Son carreau partit, mais le choc dans son épaule avait dévié son tir qui se contenta d'érafler ma cotte de cuir. Je venais de gagner mon sursis. Il lui était impossible de réarmer avant que j'envoie ma seconde dague, et il le savait. Résigné, il lâcha son arbalète et se tourna vers moi, les paumes levées en signe de reddition. Ma rage et mon instinct me hurlaient de l'achever, comme je rêvais de le faire de tous ces immondes pouilleux qui menaçaient jour après jour la paix de mon pays. Cependant, et le roi me l'avait martelé à l'envi, ils appartenaient à la couronne. Je n'avais aucun droit sur eux, autre que celui de les arrêter et de les ramener vivants à Péanne. Mayeul de Belterre⁽⁴⁾ tenait à ses exemples. Plus il tranchait de cous sur le parvis de la maison de justice, et plus il avait l'impression de faire reculer la criminalité. Je savais bien, moi, qu'il n'en était rien, que ces chiens étaient trop nombreux et que plus on les menaçait, plus ils devenaient dangereux. Mais allez faire entendre raison à un roi !

En quelques minutes, tout était fini. Nous avions neuf prisonniers et trois cadavres sur les bras. Je ne déplorais de mon côté aucune perte, seulement quelques blessures superficielles.

— Parfait, Messieurs, Sa Majesté sera une nouvelle fois satisfaite, complimentai-je mon escadron.

Ce que je ne manquais jamais de faire après chaque opération. Mes hommes m'étaient loyaux jusqu'à la mort, ils me l'avaient maintes fois prouvé, et j'étais de même loyal à mon roi et à mon pays. C'est ce qui cimentait notre unité jusqu'à en faire la meilleure de toute la Nordie dans la chasse aux écumeurs. Ces derniers étaient peut-être le pire cauchemar des quatre royaumes, mais leur pire cauchemar à eux, c'était moi. Moi, et mon équipe.

— Je suis fier de vous, poursuivis-je. C'est un véritable honneur de commander de tels soldats. C'est en restant unis, disciplinés et opiniâtres que nous parviendrons à débarrasser Belterre de son fléau. Bien, dépêchons-nous de rentrer à présent. Plus vite nous aurons livré ces scélérats au roi, et plus vite vous pourrez retrouver vos familles.

— Et nos tavernes ! lança Darien d'Éteule, mon meilleur ami, en

s'esclaffant.

— En ce qui te concerne, ça ne m'étonne pas, Darien, répondis-je en riant avec lui.

Second fils de noble sang comme moi, il avait grandi dans le domaine voisin de Bucail : le marquisat d'Éteule. Nous n'avions qu'un an de différence et avions passé la majorité de nos jeunes renouveaux ensemble, une partie du cycle chez lui, l'autre chez moi. Nos familles, amies et alliées depuis de nombreuses générations, avaient pour tradition de mener conjointement l'éducation de leurs garçons. Ainsi nos aînés – mon frère Liam et Calen, celui de Darien – avaient appris leur futur métier d'aristocrate, de chef de lignée et de gérant du patrimoine en alternance avec les précepteurs des deux domaines, chapeautés tantôt par mon père, le comte de Bucail, tantôt par le marquis. De même, Darien et moi nous étions entraînés sous la direction de notre maître-armurier et du capitaine des gardes d'Éteule. Cette méthode avait eu pour principal attrait à mes yeux de trouver en Darien un frère de cœur, plus proche de moi que ne le serait jamais mon frère de sang, et d'échapper une partie du renouveau à la coupe rigide sous laquelle me tenait mon père. La vie au marquisat n'avait rien de comparable au simulacre de quotidien austère et ennuyeux de Bucail. Coincé entre une mère gentille mais folle, un aîné arrogant et un père aussi sévère qu'indifférent, sans Darien, je ne serais jamais devenu celui que j'étais fier d'être à présent. Mon existence ne paraissait sans doute pas idyllique aux yeux de beaucoup, cependant elle était ce dont j'avais toujours rêvé. Je vivais à Péanne, la magnifique capitale du plus beau et du plus riche des quatre royaumes, loin du domaine parental et de ses habitants. Je servais mon roi avec bonheur, récoltant régulièrement les lauriers de mes succès. J'avais acquis une certaine notoriété auprès du peuple... et des demoiselles en particulier, ainsi que des privilèges et des gratifications, en ne faisant qu'accomplir un devoir qui m'était un plaisir bien plus qu'une charge. Je passais le plus clair de mon temps à courir le royaume pour débusquer et piéger les écumeurs – et à les vaincre ! – avec sous mes ordres l'élite des soldats du pays. En dehors des missions, j'étais libre comme l'air. Et mon meilleur ami partageait tout cela avec moi. Qu'aurais-je voulu d'une autre vie ?

— Les chariots arrivent, Major, m'indiqua le sergent Sloan.

Ces derniers attendaient depuis la veille, dissimulés à une demi-heure de route dans la grange d'un éleveur de porcs. La procédure était la même à chaque fois : un chariot pour convoier les prisonniers à Péanne, un autre pour y emmener les corps. Nous les escortâmes à

cheval sans nous arrêter, nous relayant pour dormir et conduire les attelages. Nous ne fîmes halte dans les relais royaux que le temps de remplacer les bêtes fatiguées par des chevaux frais. Il nous fallut trois jours pour rallier la capitale.

Cette mission achevée, j'avais deux jours devant moi pour récupérer et fêter cette victoire avec mes amis, ce que je n'allais certainement pas manquer de faire ! Car si j'aimais par-dessus tout l'existence que j'avais choisie, c'était aussi pour l'indépendance et les plaisirs qu'elle m'offrait. Quand je n'étais pas de service, je pouvais profiter jusqu'à la débauche des tavernes de Péanne. Tant que j'accomplissais mon devoir sans retard ni défaillance, ma hiérarchie me laissait jouir de mon temps libre à ma convenance.

À la nuit tombée, je retrouvai Darien et quelques autres officiers devant *La Pomme d'Amour*, dans le vieux centre de la ville. L'établissement nous agréait à plus d'un titre puisque, sous ses dehors de taverne classique, il disposait en outre d'une cave à bières de premier ordre en sous-sol, d'un salon de jeux et du lupanar le plus propre de la cité. De ce fait, on n'y entrait pas sans montrer patte blanche. La salle à manger n'accueillait que ceux qui pouvaient se permettre de dépenser une somme assez rondelette pour un repas, ce qui laissait devant la porte la majorité des péannais. Et si l'on ambitionnait de passer le seuil du second vestibule, il fallait une carte de membre, vendue une fortune et uniquement sur recommandation. Darien et moi possédions le précieux sésame, et comme nous étions de bons clients, Marta, la tenancière, nous autorisait un invité chacun. Comme à notre habitude, mes trois compères et moi-même primes nos quartiers dans la cave à bière, où nous refaisions généralement le monde jusqu'à près de la mi-nuit, avant de perdre aux jeux plus souvent qu'empocher la moitié de notre prime, pour finir à l'étage, aussi soûls qu'allégés, dans les bras moelleux d'une ou l'autre catin.

— Réveillez-vous, Messire, murmura une voix onctueuse tout contre mon oreille. Votre ami vous attend en bas. Il dit que vous êtes de service aujourd'hui.

Quoi ? m'alarmai-je intérieurement tout en bondissant hors du lit. Le soleil matinal effleurait les rideaux de ses pâles rayons, éclaircissant les ombres de la chambre en désordre. Des vêtements, les miens et ceux de plusieurs femmes, jonchaient le sol. Un fauteuil gisait, renversé, et une épaisse courtepointe traînait devant la cheminée dormante. J'étais nu comme un ver, et Katia me considérait d'un air

gourmand et désolé.

— Quel jour sommes-nous ? m'inquiétai-je en portant la main à mon crâne dévasté.

— Prim, répondit-elle avec amusement. Et ce qui m'étonne, c'est que tu n'aies mal qu'à la tête, après tes exploits de ce décadi⁽⁵⁾. Moi, je ne peux presque plus marcher...

— Prim ? répétai-je, abasourdi. Je suis resté ici deux nuits et un jour ? Bon sang, grognai-je encore, je ne me souviens de rien.

— Tu m'insultes là, Deijan ! fit-elle mine de s'indigner. Un marathon pareil, c'est à marquer dans les annales ! D'autant que j'ai des témoins : Darien, Suiti et Yuma ont participé.

— Oui, soupirai-je en passant les mains dans mes cheveux, comme pour enlever les toiles d'araignées qui tapissaient mon cerveau. Je me souviens maintenant. Quand ce traître de Darien est-il parti ? grommelai-je encore.

— Hier soir. Il a préféré finir tout seul avec Yuma. Tu sais que c'est sa préférée.

Sang de lune ! Je m'étais déjà laissé aller à des nuits orgiaques, surtout après une bataille, toutefois deux nuits plus une journée entière, tout un décadi ! C'était bien la première fois que je laissais mes sens me submerger à ce point ! Sans un mot, je ramassai mes vêtements épars et m'habillai à la hâte. Katia arborait à la fois – quelle comédienne ! – un air repu, exténué et concupiscent.

— Tu dois vraiment partir ? minaуда-t-elle pour la forme.

— J'ai des écumeurs à débusquer, lui répondis-je en découvrant les dents dans une parodie de sourire carnassier. Et puis, je reviendrai... tu me connais !

— Je sais, sourit-elle à son tour, avec plus de sincérité cette fois. Tu ne peux te passer de moi.

Moins d'une demi-heure plus tard, je me présentais dans le bureau du colonel de Paumelle, mon supérieur hiérarchique. J'avais plus d'une heure de retard, je dégageais d'irrécusables effluves d'alcool, de sueur et de parfums de femmes, et mon uniforme froissé portait

diverses taches suspectes. Autant dire que je n'en menais pas large. De Paumelle me fit patienter durant dix bonnes minutes au garde-à-vous devant sa table de travail surchargée de cartes et de rapports sans prononcer un mot ni même me jeter un regard, puis il soupira, leva les yeux sur moi et me lança d'un air exaspéré :

— Vous avez de la chance que vos états de service soient aussi irréprouchables qu'impressionnants, Major de Bucail, sans quoi vous aviez droit aux fers pour vous rappeler quelles sont vos priorités.

— Je vous présente mes excuses, Mon Colonel, et je vous promets que cela ne se reproduira pas.

— Ça, j'en suis certain, déclara-t-il en portant un bref coup d'œil sur la lettre qu'il avait en main.

Un frisson me dévala l'échine. Un mauvais pressentiment m'étreignit la gorge, et soudain, je compris ce qui m'était arrivé pendant le décadi. Mon subconscient avait tenté de me noyer dans le plaisir avant d'en être privé pour une période indéterminée. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait, pourtant cela s'annonçait indéniablement déplaisant.

— Repos, Major, m'ordonna enfin de Paumelle.

Je baissai lentement la main et pris une attitude plus décontractée... en apparence, parce qu'à l'intérieur, je demeurais figé par l'inquiétude. Le colonel semblait embarrassé, ennuyé même, et cela n'augurait rien de bon pour moi. Allais-je être muté au sommet de l'Acme ou au fin fond de Foresterre, dans une quelconque clairière perdue ? Pire, allais-je être renvoyé de l'armée ? Non ! Cette perspective-là n'était pas envisageable, je refusais d'y songer. Plutôt mourir ! Je me demandai soudain – comment se faisait-il que cette question ne me soit pas venue plus tôt ? – pourquoi Darien n'avait pas été convoqué, lui aussi. Après tout, nous avions passé notre décadi de débauche ensemble, et il accusait le même retard que moi, sinon la même pestilence, vu que Yuma l'avait réveillé assez tôt pour lui permettre une brève toilette. De mon côté, je n'avais pas eu cette chance. Malgré tout, je ne comprenais pas pourquoi il ne partageait pas ma disgrâce. Je me gardai toutefois de poser la question au colonel : je cumulais bien assez de griefs pour y ajouter l'insolence.

— J'ai là une lettre pour vous, Major, m'apprit ce dernier en me tendant la feuille de vélin avec une réticence visible. Elle vient de Bucail et elle est signée de votre intendant.

J'eus brusquement l'impression que le bâtiment s'effondrait sur moi. Si l'attitude de mon supérieur ne m'avait pas déjà mis sur mes gardes, une lettre de l'intendant de Bucail – et pas de mon frère ou de ma cousine – sur une feuille de vélin – et pas de papier ou de parchemin – annonçait clairement un événement grave, un cataclysme. Je saisis la missive d'une main que je m'efforçais d'empêcher de trembler et la lus. Tentai de la lire, devrais-je dire, car les mots dansaient devant mes yeux, insaisissables et séditeux. Je me concentrai, raclai discrètement ma gorge asséchée pour me donner une contenance, puis je déchiffrai vaillamment la calligraphie pourtant sans défauts de Dimitrov.

Monsieur,

J'espère, par cette lettre, vous trouver en bonne santé. – Une entrée en matière sèche et brève, à l'image du personnage. Rien d'alarmant jusque-là.

Je suis chargé par votre mère et votre cousine Anthelmina de vous informer des derniers événements, ainsi que de la situation de Bucail. Je suis au regret de devoir vous apprendre le décès prématuré de votre frère Liam, Comte de Bucail, ce matin même, des suites d'une chute de cheval. – La lettre datait du deuxième dei de lune blanche. C'était arrivé lors du précédent décadi, pendant que je me perdais une fois encore entre les cuisses de Katia. J'eus soudain envie de vomir.

Nous avons pris la liberté, en votre absence, d'autoriser l'embaumement du corps de Monsieur le Comte, qui sera conservé dans la nécropole de Bucail. La célébration funèbre aura lieu à l'apogée lunaire du premier cin de lune d'eau, en présence des prêtresses d'Esca⁽⁶⁾, du marquis d'Éteule et de sa famille, des barons de Solanum et de Daucus, vos plus proches voisins, ainsi que du personnel de Bucail. Je me permets de vous rappeler que votre présence est indispensable, attendu que désormais, vous êtes le comte de Bucail. – Le vertige me prit et je dus déglutir vigoureusement pour forcer le contenu de mon estomac à reprendre sa place.

Sachez, Monsieur le Comte, que je déplore de me faire le porteur d'aussi triste nouvelle – ça, j'imaginais bien à quel point il déplorait d'avoir à m'appeler « Monsieur le Comte », vu qu'il m'aimait autant que j'aimais l'idée d'hériter de Bucail – *et que je tiens à vous témoigner toute ma sympathie en ces heures difficiles.*

Je puis vous assurer de mon soutien et de mon aide dans l'exercice,

nouveau pour vous, de la gestion de votre patrimoine. Je me joins à l'ensemble des résidents du domaine pour vous adresser nos sincères condoléances et espérer votre prompt retour à Bucail.

Mes profonds respects

Dimitrov Cirrostrat, intendant de Bucail

Voilà.

La terre s'était ouverte sous mes pieds et je chutais comme une pierre. Quand je percuterais le sol, ce serait celui, honni et détesté, de Bucail. Pour m'y enterrer vivant.

— Je me suis arrangé avec le général de Cérès afin que vous puissiez rentrer chez vous sur-le-champ, m'annonça le colonel comme s'il me faisait une faveur.

Sa voix me parvenait à travers le brouillard opaque de ma terreur. Mon cerveau engourdi peinait à faire le point. Je me sentais aspiré en arrière, attiré par le néant et le vide. Et de Paumelle qui continuait à me parler comme si ma vie ne venait pas de s'achever brutalement...

— Nous vous laisserons le temps de vous installer dans vos nouvelles fonctions, disait-il, et vous pourrez revenir rendre les insignes de votre charge dans deux ou trois décades. D'ici là, le capitaine d'Éteule assurera votre intérim, mais je ne crois pas trop m'avancer en augurant que la place lui échoira sous peu de manière permanente.

Et le voilà qui me tailladait à coups de phrases aussi innocentes que perfides. J'étais en train de me noyer, et lui me maintenait obligeamment la tête sous l'eau, serviable et compatissant. Évidemment, je ne pouvais m'attendre à ce qu'il comprenne que la mort de mon frère m'affectait beaucoup moins que la perspective de ma réclusion à perpétuité sur les terres de mes ancêtres. Oh, certes, je serais toujours libre de mes mouvements, je serais maître chez moi et pourrais me rendre à Péanne aussi souvent que j'en aurais envie. Mais fini pour moi le rêve de gloire, fini les batailles, les poursuites, les retours triomphaux à la tête de chariots remplis d'écumeurs enchaînés et de corps ennemis. Terminé les voluptueux décadis entre les corps moelleux de Katia et de ses collègues, les soirées entre amis à *La Pomme d'Amour* et, surtout, le sentiment enivrant d'être seul maître de mon destin.

Désormais m'attendaient les heures de comptabilité et de paperasse, les conflits à gérer entre les paysans, les réunions assommantes avec l'intendant, les régisseurs et les hommes de loi. Sans parler des séances à l'assemblée où il me faudrait exécuter de parfaits ronds de jambe devant mes « pairs ». Et le pire de tout, l'humiliation absolue à mes yeux : devoir produire un héritier. C'est ce qu'on demandait aux étalons dans les haras d'Équisia... et aux nobles de Nordie. Oh, ce n'était pas l'idée de coucher avec une femme qui me révoltait, le sexe était mon passe-temps favori depuis le jour où j'avais compris à quoi servait mon précieux appendice. Non, c'était d'y être obligé que je ne pouvais supporter. D'y être contraint jour après jour jusqu'à ce que la poulinière prévue – et non choisie – soit pleine, et qu'elle ponde un mâle. Parce que si c'était une fille, je devrais bien entendu tout recommencer ! Bon sang, j'en serais parfaitement incapable ! Me prostituer pour Bucail était au-dessus de mes forces.

Et pourtant, il allait bien falloir que j'y passe. C'était ça ou devenir un écumeur...

2 – Guilendria

Château d'Éteule, Belterre

Troisième prim de lune féconde, 1735^e renouveau, neuvième heure après la mi-nuit

C'était le plus beau jour de ma vie.

C'était censé l'être.

Aujourd'hui, troisième prim de lune féconde 1735, j'allais épouser l'homme que j'aimais depuis plus de quinze renouveaux. Oui, car j'étais tombée amoureuse à la seconde où je l'avais vu pour la première fois, frêle, seul, debout dans la cour d'honneur d'Éteule, alors que la berline de son père repartait dans un nuage de poussière. Il avait dix renouveaux, j'en avais cinq. Je me souviendrais toujours de son regard à cet instant. Il disait : « Osez seulement me prendre en pitié ! »

Il était petit et malingre. Son père – qui n'était même pas dans la voiture, nous le sûmes plus tard – l'avait envoyé en apprentissage chez nous, qui étions presque des inconnus pour lui à l'époque, et il s'était retrouvé littéralement abandonné au milieu d'une esplanade déserte, son bagage à ses pieds. Il aurait pu paraître pitoyable, en effet. Cependant ce n'était pas l'impression qu'il avait donnée. À mes yeux, en tout cas. Il avait semblé grand et fort, capable de terrasser un dragon. Son regard bleu bordé de cils noirs avait franchi la cour pour nous observer, nous jauger, alors que mon père s'avavançait vers lui, et que Darien et moi attendions sur le perron.

— Il n'a pas l'air commode, avait murmuré mon aîné.

Je savais que mon frère redoutait cette rencontre. Le garçon et lui allaient passer ensemble la majeure partie des dix prochains

renouveaux, à suivre le même apprentissage auprès des mêmes précepteurs et maîtres d'armes. Ils n'auraient d'autre choix que de s'entendre, sinon de s'apprécier. Moi, je savais déjà que je l'aimerais. À en mourir. Je l'avais senti au fond de mon ventre. Il avait l'air féroce et perdu en même temps, mon chevalier. J'avais tout de suite eu envie d'attraper sa main et de ne plus jamais la lâcher. Et aujourd'hui, à l'aube de mes vingt renouvelles, enfin, j'allais prendre cette main dans la mienne. Alors oui, je ne la lâcherais plus.

On peut changer en cinq cycles. Moi, j'avais certes un peu grandi et mes formes étaient devenues celles d'une femme, mais je restais la même jeune fille timide, rougissante à tout propos, discrète à l'excès... transparente, selon le verdict sans clémence de Janaxelle, ma sœur cadette. Elle me traitait de trouillard, et elle avait raison. J'avais peur de mon ombre. Toutefois, ce qui m'effrayait le plus, c'était les gens. Je n'avais de ma vie que rarement mis les pieds hors d'Éteule, et seulement pour me rendre dans les villages du marquisat ou au château de Bucail à deux ou trois reprises. Jamais plus loin. Jamais à Péanne, où Janaxelle avait plusieurs fois accompagné notre père lorsqu'il tenait congrès. Je ne connaissais du monde que ce que les manuels m'en montraient, et cela me suffisait. Je n'avais besoin de rien d'autre qu'un toit, de l'ouvrage, des livres et l'affection de mes proches. En tant que fille de marquis, on n'attendait pas nécessairement de moi que je présente un quelconque talent, même si mon goût pour les sciences et la littérature m'aurait largement permis d'intégrer la faculté. J'étais douée pour les travaux d'aiguille. Je créais moi-même mes robes tout comme celles de ma mère et de ma sœur – qui avaient fait sensation même à la capitale, m'avait affirmé cette dernière. Cependant, je n'avais pas la moindre intention de quitter ma maison pour suivre des études ou devenir modiste. Je préférais de loin m'occuper de ma famille. Au moins, auprès d'eux, je n'avais pas la constante impression d'être observée, jaugée et cataloguée. Je n'avais jamais eu non plus cette sensation avec Deijan, durant les dix renouvelles où il avait passé la moitié des lunes chez nous. Il ne m'observait pas, ne me jugeait pas et ne me cataloguait pas. En fait, il m'ignorait poliment. Et cela me rassurait. C'était confortable pour moi de pouvoir l'admirer, l'aimer et rêver de lui sans qu'il s'en doute et n'en prenne ombrage.

Si je m'efforçais de rester objective, je devais admettre que Deijan n'avait pas réellement changé lui-même, malgré ses cinq cycles d'absence. Depuis la mort de son frère Liam, trois lunes plus tôt, il n'était venu qu'une fois à Éteule. Pour négocier notre contrat de

mariage. Lorsque Père lui avait proposé de me faire appeler afin que nous ayons l'opportunité de passer quelques instants en tête-à-tête, Deijan avait décliné l'invitation, invoquant un emploi du temps trop chargé. Le pauvre, devenir comte du jour au lendemain avait dû représenter une écrasante charge de travail et de soucis. Je ne lui en avais pas voulu, bien sûr. Je le comprenais. Après cinq renouveaux, qu'étaient donc deux ou trois lunes de plus, quand nous allions passer le reste de nos vies côte à côte ? Sa réaction, si semblable à celle qu'aurait eue l'adolescent dont je me souvenais, m'avait fait sourire. Je le reverrais pour la première fois au moment de nos noces, n'était-ce pas romantique ?

Château d'Éteule, Belterre

Seizième heure après la mi-nuit

En traversant la roseraie remplie d'invités, accrochée au bras de mon père, jusqu'à l'autel d'Esca auprès duquel notre mariage serait célébré et devant lequel il m'attendait, je me sentis transportée quinze renouveaux en arrière : en ce jour de lune d'or où il s'était tenu pour la première fois face à moi, me transperçant de son regard glacé. Aujourd'hui, le garçonnet débordant de morgue et de courage qui mettait quiconque au défi de s'apitoyer sur lui était de retour. En le voyant m'attendre comme un condamné devant l'échafaud, poings et mâchoire serrés, regard dur, dos raide, mon cœur avait commencé à se briser. J'avais toujours su qu'il ne voulait pas de Bucail et qu'il désirait faire carrière dans l'armée. Je m'étais préparée à le suivre où qu'il aille et à vivre dans des casernes. Pour lui, j'aurais accepté d'habiter dans une écurie. Mais là, ce n'était pas son héritage qui le mettait aux abois. Alors que j'avançais vers lui, il n'y avait que moi dans son regard furieux... J'étais, seule, l'objet de sa tourmente. Jamais je n'aurais pensé qu'en réalité, c'était la perspective de m'épouser qu'il détestait le plus. Encore plus qu'abandonner son rêve pour hériter du comté. Je vis, devant moi, le château de cartes de mes espoirs de bonheur conjugal s'écrouler, s'envoler, soufflé par un cruel vent du nord. Je vacillai. Quelle erreur avais-je faite en me berçant d'illusoires chimères ! Le bras de mon père se resserra autour du mien.

— Émue ? murmura-t-il en souriant.

— Oui, chuchotai-je simplement, la voix serrée.

J'allais vraisemblablement épouser un homme qui ne voulait pas de moi, mais cela serait mon problème désormais. Je me devais de laisser ma famille en dehors de cela.

Château d'Éteule, Belterre

Vingt-troisième heure du jour

Deijan ne m'adressa la parole au cours de la soirée, toujours très poliment, que quand cela s'avéra nécessaire. De mon côté, j'essayais de me faire aussi petite et transparente que possible, dans le vain espoir qu'il oublierait ma présence. Je m'étais déjà presque résignée à son absence d'amour. Ainsi, pensais-je, si nous pouvions nous éviter paisiblement durant les trente prochains renouveaux, ne souffririons-nous peut-être pas trop. Je pourrais continuer à le manger des yeux de loin, discrètement, et lui pourrait faire comme si je n'existais pas. Enfin, presque...

Parce qu'il y avait aussi cette histoire d'héritier et de devoir conjugal. Honnêtement, toute à mes rêves de tendresse, je n'avais jamais songé à l'aspect fonctionnel de la chose. Pour moi, les caresses, les baisers et ce qui allait avec – quoi que ce fut – appartenaient exclusivement au domaine sentimental. Si l'on s'aimait, il était tout à fait naturel de « faire l'amour ». Cela ne s'appelait pas ainsi en vain ! Mais si l'on ne s'aimait pas ? Ce cas de figure ne m'ayant pas traversé l'esprit, je ne m'étais jamais interrogée là-dessus. Si la production d'un héritier se faisait dans un lit, comment fallait-il s'y prendre ? Sans amour, impossible de... faire l'amour, non ? Or il était évident que Deijan ne ressentait rien de tel pour moi. Peut-être l'aimais-je assez pour deux ? Assez pour que cela fonctionne ? Quoi qu'il en soit, je n'allais pas tarder à le savoir puisqu'il se tenait maintenant debout devant moi et me tendait la main. C'était l'heure. De jeune fille, je m'apprêtais à devenir femme, quoi que cela puisse bien signifier.

Mère avait fait préparer la plus somptueuse de nos chambres d'amis pour l'occasion. Pas question que la nuit de noces ait lieu dans ma chambre de jeune fille. Deijan m'accompagna jusque devant la porte puis m'y abandonna avec ses instructions :

— Enfile ta chemise, mets-toi au lit et attends-moi.

Ce fut tout. Il ne croisa même pas mon regard. De plus en plus désespérée, j'entrai dans la pièce et fis ce qu'il m'avait demandé. Ordonné plutôt, même si le ton avait été gentil. Oh, mon Deijan... qu'était-il advenu de mon chevalier ? L'homme de mes rêves avait-il seulement existé, ou bien m'étais-je abusée pendant tout ce temps ? Nous n'étions encore que des enfants quand nos parents nous avaient promis l'un à l'autre, pourtant cet engagement était devenu le point central de mon existence. Ce soir, celle-ci me semblait privée de son axe. Sans repère, elle partait à vau-l'eau, s'éparpillait, se dissipait dans le néant...

J'attendais dans le noir, immobile et nerveuse, depuis ce qui me paraissait des heures, lorsque la porte s'entrouvrit pour laisser passer une silhouette vacillante. *Deijan*. Je retins mon souffle en le voyant tituber jusqu'au lit. Était-il blessé, malade ? Je voulus me relever afin de lui porter secours, quand un lourd relent d'alcool m'arrêta net. Il avait bu. Il était ivre. Il avait dû s'aviner pour trouver le courage de me toucher ! Blanche Esca ! La violente bouffée de honte qui m'envahit me coupa les jambes. L'humiliation de me voir à ce point détestée me frappa aussi fort que la perte irrémédiable et brutale de mes dernières illusions, sapant ce qui me restait de bravoure. Je laissai malgré moi échapper un sanglot, alors que des larmes sauvages, trop longtemps retenues, dévalaient mes joues.

— Ah non, par pitié, tu ne vas pas pleurnicher par-dessus le marché, grommela-t-il en s'insinuant maladroitemment sous les couvertures.

Son corps chaud si près du mien aurait dû me remplir de joie, mais c'est un mélange de peur et d'avilissement que je ressentais à l'idée de tant le répugner. Son haleine chargée me fit monter la bile aux lèvres quand il se pencha vers moi. Une seconde, je crus qu'il voulait m'embrasser, avant qu'il ne lâche entre ses dents :

— Écoute, Petite, ni toi ni moi n'en avons envie, mais il va pourtant falloir le faire, et aussi souvent que nécessaire jusqu'à ce que nous ayons ce foutu héritier. Après ça, nous n'aurons plus aucune raison d'endurer cette corvée. D'ici là, épargne-moi tes humeurs.

Au moins, c'était clair. Plus besoin de nourrir un quelconque espoir que les choses s'améliorent entre nous. Les trente prochains renouveaux s'annonçaient clairement vides, gris et mortifiants. Je ne savais pas ce que j'avais bien pu faire, ou ne pas faire, pour mériter un tel mépris, cependant je n'avais aucune intention de lui poser la

question. J'étais certaine que si j'ouvrais la bouche, si je prononçais le moindre mot, cela ne ferait qu'attiser ses foudres et sa haine incompréhensible.

— Tu ne me touches pas, ajouta-t-il, poursuivant ses instructions. Tu fermes les yeux, tu écarter les jambes et surtout, tu te tais. Ça ira vite.

Me taire, oui, c'était déjà dans mon tempérament, et j'avais bien compris que cela serait aussi ma principale qualité aux yeux de mon époux. Quant à ce : « Ça ira vite », je ne savais trop qu'en penser étant donné que je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer... entre mes jambes, visiblement. Car c'est là qu'il prit place, m'écrasant la hanche au passage. Il avait gardé sa lourde robe de chambre... pour se dissimuler à ma vue ou pour éviter le contact de ma peau ? Il positionna ses grandes mains de chaque côté de ma tête et se maintint sur ses bras tendus afin que nos corps ne fassent que s'effleurer. Blanche Esca, étais-je donc si répugnante ?

Je sentis son membre appuyer en haut de mes cuisses, contre mon intimité. Je m'étais déjà touchée à cet endroit. Par curiosité, d'abord, puis parce que les sensations que j'avais éprouvées m'avaient plu. Je l'avais fait souvent par la suite, recherchant l'ivresse et le plaisir que cela me procurait. Pourtant, cette fois-ci, je ne ressentis aucun des effets habituels. La part de lui qu'il essayait de faire entrer en moi me semblait beaucoup trop volumineuse pour que ce soit possible. S'en rendait-il compte ? Oserais-je le lui dire ? Je me mordis les lèvres alors qu'il poussait plus fort, grognant de frustration. Il dut parvenir à entrer parce que j'eus soudain l'impression d'être écartelée. Une douleur intense m'enflamma le bas-ventre. J'avais si mal que je craignis qu'il me déchire les chairs. Je ne pus retenir un gémissement, alors que je mordais mes joues et serrais les poings aussi fort que possible.

— Écarte plus les jambes, bon sang ! maugréa-t-il. Comment veux-tu que j'y arrive si tu n'y mets pas du tien ?

Abasourdie et désespérée, j'obtempérai aussitôt, priant pour que cela fût d'une quelconque incidence. La honte m'accablait plus encore, à présent que mes cuisses s'évasaient largement de chaque côté de mes hanches. Je me faisais l'effet d'une pièce de viande sur l'étal d'un boucher. La douleur en plus. Il avait dit que ce ne serait pas long, toutefois je ne pensais pouvoir supporter une telle souffrance plus longtemps. Je m'apprêtais à lui demander de cesser – quitte à subir sa colère – quand, d'un puissant coup de reins, il s'enfonça en moi jusqu'à la garde. Je hurlai, incapable de me contrôler, et tentai de le

repousser, mais il était bien trop fort et trop lourd pour moi. Poussant un rôle de satisfaction, il se mit à bouger les hanches de haut en bas, entrant et sortant de moi dans un mouvement de plus en plus rapide. Petit à petit, les élancements de ma chair intime diminuèrent en intensité, sans pour autant se calmer. C'est mon cœur et mon âme qui payèrent alors le plus lourd tribut.

Je n'avais jamais été personne. Je n'avais ni le talent ni la beauté de ma mère. Et moins encore l'intrépidité et le charisme de ma sœur. Je vivais dans l'ombre de ceux que j'aimais et m'en satisfaisais. Mais jamais, au grand jamais, je ne m'étais sentie aussi sale, inexistante et méprisée.

Quand il eut terminé, dans un violent tremblement de tout son corps et un grognement rauque, il se retira de moi, rejeta les couvertures et quitta le lit puis la chambre, me laissant découverte, à moitié nue, ensanglantée et presque morte de chagrin. Durant plusieurs minutes, je fus incapable de la moindre réaction. Pas même de pleurer. Je repassais en boucle tout ce qui venait d'arriver, un peu plus horrifiée à chaque instant, un peu plus brisée aussi.

Quand les haut-le-cœur qui montaient en moi ne furent plus maîtrisables, je sortis du lit pour me précipiter vers le pot de chambre et y vomis tout ce que j'avais eu le malheur d'ingurgiter dans la journée, et plus encore. Ensuite, comme j'étais levée, je marchai jusqu'au cabinet de toilette dissimulé derrière un paravent, dans l'angle de la pièce. J'avais mal. La peau tendre entre mes cuisses était à vif, sans parler de la chair sensible de mon intimité. Je plongeai une serviette de coton dans l'eau du petit bassin de cuivre et la passai entre mes jambes. Doucement. Je tâchai de retirer ce que je pouvais de sang et de fluide visqueux. La nausée me taraudait. Quand je m'estimai suffisamment propre, je revins vers le lit, théâtre de ma déchéance, et ne pus me résoudre à m'y recoucher. J'attrapai alors la courtepointe et la tirai jusque devant la cheminée où je m'étendis, enroulée dans la lourde étoffe, pour y attendre le matin.

Si le cauchemar de mes noces avait dû s'avérer n'être qu'un malentendu, un faux départ, une maladresse d'ivrogne, les décades qui suivirent me confirmèrent qu'il n'en était rien. Je découvris au petit matin que mon mari était déjà parti « pour préparer Bucail à mon arrivée », et non mon arrivée à Bucail... Il avait laissé une berline à mon intention, dans laquelle je pris place avec ma camériste pour seule compagnie. Nous voyageâmes toute la journée, escortées du

cocher et d'un simple valet. Ma famille me manquait déjà, ma maison, ma chambre, ma roseraie, ma paisible et douce existence. Je partais dans l'inconnu avec pour unique certitude que le bonheur me serait désormais interdit. Inaccessible, tout du moins. Je m'étais toujours imaginée heureuse de partager la vie et l'amour de Deijan. Cela n'étant plus au programme, je me tourmentais à essayer de concevoir ce que seraient mes jours, mes renouveaux à venir.

Nous arrivâmes à Bucail de nuit, je ne pus donc admirer le magnifique château qui m'avait fait rêver toute mon enfance. Deijan ayant dû s'absenter, c'est sa cousine Anthelmina qui m'accueillit, mais la chaleur mielleuse et si visiblement factice dont elle enveloppa ses salutations me déconcerta, jusqu'à éveiller ma méfiance. Je ne la connaissais pas et ne l'avais aperçue que brièvement aux obsèques de Liam. Je savais qu'elle avait été fiancée à ce dernier et qu'elle aurait été la comtesse de Bucail s'il n'avait brutalement péri. Je me demandai si ce n'était pas là la cause de l'animosité que je sentais sourdre d'elle. M'en voulait-elle pour la mort de Liam ? Se trouverait-il quelqu'un à Bucail qui ne me regarderait pas avec haine ou mépris ? Ou devrais-je endurer cela jusqu'à mon trépas ? La fatigue et le découragement eurent raison de mes dernières forces, aussi demandai-je qu'on m'indique immédiatement la chambre qui m'avait été attribuée. Je pris congé un peu plus brusquement que la bienséance l'autorisait, cependant je n'en eus cure. Je n'en pouvais plus. Sauge, ma camériste, eut tout juste le temps de m'aider à ôter ma robe avant que je m'effondre sur le lit. Cette première nuit à Bucail, je dormis d'un sommeil lourd, comme pour dissoudre dans le néant les deux jours affreux que je venais de vivre. Malheureusement, au matin, rien n'avait changé...

Les trois premières décades de ma nouvelle vie esquissèrent la toile qu'elle allait devenir : une nature morte. De longues journées tristes et solitaires, emmurée dans mes appartements. À regarder par la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir Deijan. À coudre ou à broder quand je m'en sentais le courage. À me languir d'Éteule, de mes parents, de mes frères Calen et Darien, de ma petite sœur Janaxelle, de ma belle-sœur Angevine, l'épouse de Calen, et de leur fils, mon adorable neveu, Abriel... De ma roseraie, que j'entretenais avec tant de soins depuis plus de dix cycles. De nos gens que je considérais comme étant de ma famille, des villageois et des prêtresses à qui j'apportais mon aide aussi souvent que je le pouvais. De longues journées tristes à regretter tout ce que j'avais quitté pour commencer une nouvelle vie au bras de mon amoureux... quel gâchis. Si j'avais su...

Non, je n'étais pas sincère. Si j'avais su, j'aurais tout de même épousé Deijan, parce que j'étais certaine que mon amour pour lui vaincrait tous les obstacles. D'ailleurs, à dire vrai, je n'étais pas réellement prisonnière. Je pouvais circuler à ma guise dans tout le château, à l'exception des appartements de mon mari, de son bureau et de son salon privé où il recevait ses amis quand il n'y travaillait pas avec ses régisseurs. Si je le désirais, j'avais accès aux jardins, au parc et à l'étang attenants. Je pouvais demander à ce qu'on attelle la jument qui m'était réservée si je souhaitais me rendre au village ou au temple d'Esca.

Cependant, rien de tout cela ne me tentait. Je ne m'étais jamais sentie aussi seule, abandonnée, oubliée. Deijan m'évitait. Il prenait même ses repas dans son bureau. J'avais dû me présenter moi-même au personnel, qui m'avait fait plutôt bon accueil, mais pour lequel je restais une étrangère. Les domestiques avaient l'habitude d'obéir à Anthelmina, la cousine de mon époux, qui vivait là depuis deux renouveaux et dirigeait la maisonnée. Cela expliquait sans doute qu'ils avaient du mal à me considérer comme la comtesse en titre. Et ce n'était pas Juliana, la mère de Deijan, qui allait m'aider à m'imposer. La pauvre avait perdu la raison en mettant au monde son troisième bébé, mort-né, deux cycles après la naissance de Deijan. Depuis, elle vivait quasiment recluse dans ses appartements, au dernier étage de la tour nord de Bucail, avec Mohane, sa dame de compagnie. Quant à Anthelmina, son hostilité à mon égard m'effrayait presque tant elle était palpable. Toutefois, là encore, je comprenais ses raisons. Elle avait failli devenir comtesse, et voilà que je prenais sa place. Elle n'avait point ménagé ses efforts depuis son arrivée pour faire ses preuves et gérer le château comme doit le faire une maîtresse de maison. Je la savais cependant bien plus intéressée par la position que lui aurait octroyée son titre que par la perspective d'épouser Liam, puisqu'elle m'avait elle-même froidement déclaré un matin :

— Vous n'êtes pas faite pour ce rôle. Vous n'êtes que le pâle et triste reflet de ce que l'on attend d'une aristocrate. Vous êtes une ombre fragile et incapable de satisfaire un homme tel que Deijan. C'est moi qu'il aurait dû épouser... néanmoins je saurai être patiente. Quand vous ne lui aurez pas donné d'héritier au bout de trois cycles, je serai en droit de demander à tenter ma chance. Alors il vous répudiera, et je serai enfin Comtesse de Bucail.

— Qui vous dit que je ne lui donnerai pas un héritier dans les trois cycles ? avais-je tenté de me défendre.

— Vu l'ardeur qu'il met à visiter votre lit, je n'ai guère de souci à

me faire, avait-elle rétorqué après s'être esclaffée.

Et elle avait raison. En trois décades, Deijan n'était venu qu'à deux reprises dans ma chambre. Je ne l'avais même pas aperçu en d'autres circonstances depuis mon arrivée. Et à chaque fois, il s'était annoncé en me faisant dire par son valet que je devais me préparer comme il me l'avait indiqué la première nuit. Soit me mettre en chemise, dans le lit, sans lumière, me taire, écarter les jambes et surtout ne pas me plaindre. Les deux fois, il était venu ivre... il n'avait pas prononcé un mot, avait accompli son « devoir » aussi rapidement que possible avant de partir. Et les deux fois, j'avais saigné, vomi et pleuré après son départ.

Comment, dans ces conditions, mon ventre aurait-il pu accueillir un enfant ?

Comment allais-je pouvoir supporter cela, jour après jour, décade après décade, lune après lune, cycle après cycle, jusqu'à ce qu'Esca m'emporte ?

3 – Deijan

Château de Bucail, Belterre

Premier ter de lune blanche, 1736^e renouveau

Bien que je n'en aie jamais douté, j'avais désormais la confirmation qu'un assaut hasardeux contre une bande d'écumeurs féroces, suivi d'une bataille sanglante et d'un périple harassant à travers tout Belterre pour ramener les prisonniers à Péanne, s'apparentait à une gentille promenade en regard de la gestion d'un domaine comme Bucail. Gestion qui s'accompagnait d'un fatras d'obligations – assommantes – inhérentes à mon titre, et que j'accomplissais sans aide. En effet, me débarrasser de Dimitrov Cirrostrat, l'intendant de mon père, avait été ma première action en tant que comte, et je m'en félicitais chaque jour un peu plus. J'étais seul maître à bord. De toute façon, il n'était pas question que je subisse sa condescendance une seule minute. Non, ce qui grevait tant mon quotidien, c'était les montagnes de paperasse, les colonnes de chiffres, les heures passées à statuer sur les problèmes de tel paysan, du forgeron ou du maître-vacher, tout en étant en permanence lesté d'une mère folle, d'une cousine étouffante et d'une épouse insipide. D'ailleurs, la tête me tournait à chaque fois que je songeais à cette dernière... ce que je m'efforçais d'éviter la plupart du temps, avec acharnement.

Vainement, aussi.

Elle me poussait dans mes retranchements. Et ce, depuis l'enfance. Elle représentait tout ce que je haïssais : fragilité, compassion, soumission. Et par extension depuis plusieurs lunes : les liens du mariage – celui qui avait trouvé ce terme savait de quoi il parlait ! –, mais également l'aristocratie, les charges et les devoirs du rang, ceux du sang... En la fuyant, c'est tout cela que j'essayais de distancer – quel crétin !

Néanmoins, ce qui me rongea le plus tenait à ce qu'elle me faisait, elle.

En tant que second, donc non-héritier, je n'avais présenté dès le départ qu'un intérêt minime aux yeux de mon père. Il ne m'avait jamais accordé la moindre attention, pas plus que d'estime et encore moins d'affection. Parti de là, je n'avais pas trouvé utile de m'obstiner à essayer de lui plaire et j'avais, très jeune, commencé à planifier mon avenir en fonction de mes propres ambitions, sans tenir compte de ce qu'il avait lui-même déjà décidé pour moi. En conséquence de quoi, évidemment, mon père s'était senti offensé. *Comment ?* l'imaginais-je s'insurger quand j'espérais encore qu'il puisse vouloir s'en entretenir avec moi. *Toi, un cadet, tu oses revendiquer ta propre vie et imposer tes choix ? Tu crois pouvoir diriger ton destin sans en référer à ton père ?*

En découla une animosité croissante entre nous, moi lui refusant la joie de me voir blessé et lui s'ingéniant à me briser par les moyens les plus subtils. Liam était l'aîné, grand, fort, intelligent, obéissant, parfait en tout, et moi j'étais l'enfant terrible, méchant, bagarreur, fourbe et décevant. J'accumulais les bêtises au point que même les domestiques me prirent en grippe. On mettait mon attitude insupportable sur le compte de l'absence maternelle, et avec le recul, je reconnais que cela a probablement joué. Chaque fois qu'une réflexion ou une réprimande de mon père m'atteignait, faute de pouvoir pleurer dans les bras d'une mère comme le faisaient tous les enfants de mon âge, je me plongeais dans la fureur. Ainsi, je tenais le coup et protégeais mon amour-propre. À cette époque, ma vision du monde et des gens ressemblait à « une bouse de vache géante dans laquelle pataugeaient des monstres pleins de dents. » Et j'étais l'un de ces monstres.

Voilà pourquoi la compassion, la gentillesse et l'indulgence de Guilendria m'insupportaient. Je ne méritais rien d'elle. Dès l'instant où nos regards s'étaient croisés, alors que le valet de Bucaïl venait de m'abandonner au milieu de la grand-cour d'Éteule, j'avais été alarmé par l'admiration et l'affection absurdes qu'elle me porta instinctivement. Elle ne me connaissait pas ! Elle ne savait pas ce que j'étais. Durant les dix renouveaux suivants, j'avais tout fait pour que cesse cette inclination ridicule. Je l'avais ignorée, dédaignée, repoussée, comptant qu'elle finisse par comprendre que je n'étais pas quelqu'un de bien. Pas quelqu'un pour elle, et cela en dépit du fait que nos pères nous avaient stupidement fiancés dès l'enfance. Ensuite, j'étais parti. Darien et moi nous étions engagés dans la Garde Royale, notre rêve à tous les deux, avec l'ambition de devenir les plus grands chasseurs d'écumeurs de toute la Nordie. J'étais parti, et je n'étais plus revenu ni n'avais donné de nouvelles. Je croyais qu'elle serait enfin

passée à autre chose, qu'elle aurait trouvé un gentilhomme au cœur intact, au tempérament bienveillant et aux manières distinguées. Qu'elle l'aurait épousé et lui aurait donné de beaux bébés aux grands yeux clairs – *Esca que cette pensée-là faisait mal !*

Malheureusement, quand l'infortune avait frappé à ma porte, emportant en ses rets⁽⁷⁾ mes rêves, ma vie, mon avenir... elle avait apporté Guilendria dans ses bagages, et je n'avais pas su, ou pas eu la force ou le courage de la dissocier du reste. La rage qui me consumait depuis que j'étais capable de marcher avait grillé en moi tout discernement, au point de lui faire payer à elle le préjudice que j'estimais subir. J'en avais conscience. Je me haïssais pour cela. Mais j'étais incapable d'y changer quoi que ce soit. Et plus les jours passaient, plus je m'enfonçais dans la noirceur et la « bouse de vache ».

Plus je la voyais se faner, et plus je la détestais.

C'était aussi sa faute, après tout. Pourquoi s'obstinait-elle à accepter cela ? Pourquoi ne se révoltait-elle pas ?

Les décades s'enchaînaient dans l'étouffant marasme de ce qui était désormais ma vie, et moi, j'enchaînais Guilendria à mon âme noire. Je la noyais.

Château de Bucail, Belterre

Deuxième quad de lune d'or, 1737^e renouveau

— Monsieur le Comte, nous sommes attaqués !

Quoi ? Je me dressai brusquement dans mon lit et vacillai sous le coup violent de mon mal de tête. J'avais à nouveau dû me soumettre à mon devoir et honorer mon épouse la veille au soir. Après m'être enivré, comme d'habitude. Quand cela cesserait-il ? Quand serait-elle enfin enceinte ? Je ne supportais plus cette situation. Et Anthelmina, par là-dessus, qui me poussait à répudier Guilendria, arguant que si elle n'avait pas été capable de concevoir en deux renouveaux, cela n'arriverait certainement jamais.

Deux longs cycles de ce calvaire que je nous infligeais, mais auquel j'étais incapable de mettre fin. La répudier aurait sans doute été une solution convenable, ma cousine avait raison. Mais j'aurais dû alors trouver une autre épouse et tenter à nouveau de produire cet indispensable héritier. Je savais qu'Anthelmina se positionnait en première place sur les rangs de *comtesse potentielle*, pourtant... cette seule idée me faisait frémir. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi, puisqu'elle ne m'avait jamais donné aucun motif en ce sens, toutefois Anthelmina me mettait mal à l'aise. Elle me donnait l'impression d'être un fanion de tournoi à remporter ou une ligne d'équations à résoudre. En outre, je devais bien avouer – au moins à moi-même – que répudier Guilendria semblait étrangement au-dessus de mes forces. Cela se serait sans doute révélé plus charitable que ce que je lui faisais endurer depuis notre mariage, pourtant je me cabrais devant cette perspective pour des raisons que j'étais bien incapable de cerner.

— Monsieur, insista Jorel, mon valet, d'une voix pressante qui m'extirpa de mon marasme intérieur, je m'excuse, mais Maître Gryff a fait remonter les ponts-levis et requiert votre présence immédiate. Nous sommes attaqués !

Ses mots percèrent enfin l'épais brouillard qui m'encombra l'esprit.

— Comment ça, *attaqués* ? Et par qui ? balbutiai-je, hébété.

— Par des écumeurs, Monsieur le Comte, répondit-il pendant que je m'habillais à la hâte. Ils sont au moins cinquante, armés d'arbalètes, d'arcs et d'épées. Ils se sont séparés en deux groupes qui donnent l'assaut à la fois par l'avant et par l'arrière. Pour le moment, aucun n'est encore entré dans le château, cependant, comme les douves sont vides, à cause du nettoyage annuel...

— Je vois, le coupai-je un peu sèchement.

Il ne méritait certes pas ma froideur, néanmoins à cet instant, la peur et la colère m'étreignaient tant le cœur et la gorge que je ne maîtrisais plus le ton de ma voix. Je respirai un grand coup pour reprendre contenance. J'avais des décisions rapides à prendre et des ordres à donner. Plus encore qu'au long de mes cycles de service, des gens dépendaient de moi et de la manière dont je gérerais la situation.

— Que les femmes ne bougent pas de leurs appartements ! Je veux tous les hommes valides sur les remparts, et que les domestiques nous

amènent autant d'armes qu'ils pourront en trouver. Il y en a dans les caves, vers les anciens cachots, ainsi que dans la salle de garde.

— Bien, Monsieur. Je m'en occupe et vous retrouve là-haut.

— Non, tu restes avec ma femme, lançai-je en courant dans le couloir.

Par Esca ! Nous étions attaqués par une véritable armée d'écumeurs. Je n'avais pas souvenance d'avoir entendu parler d'autant de hors-la-loi réunis en une seule horde, qui plus est sous les ordres d'un unique chef ! Et je n'avais pas mes hommes avec moi ! Les gardes du château n'étaient ni assez nombreux ni suffisamment entraînés pour les repousser, ou même les contenir, jusqu'à l'arrivée de renforts – dans l'hypothèse où je trouverais le moyen d'en envoyer quérir...

Après avoir traversé la bibliothèque qui jouxtait mes appartements, puis dévalé l'escalier principal, je courus en direction du salon d'apparat et du balcon d'honneur. L'ancien chemin de ronde reliant les tours avait depuis longtemps été transformé en promenade, terrasses et balcons, et les créneaux du parapet ne subsistaient que grâce au cachet qu'ils donnaient à l'ancienne forteresse. Je devais sans doute en remercier le ciel, rien de ce qui ressemblait à un système de défense ne serait superflu dans les heures à venir. Me penchant entre deux merlons⁽⁸⁾ au-dessus du pont-levis principal, j'embrassai rapidement la situation. Les écumeurs avaient laissé leurs chevaux à l'écart, sous la garde de quelques jeunes recrues. Une dizaine d'archers et d'arbalétriers tiraient sans discontinuer pour couvrir leurs complices, qui tentaient d'accéder aux fenestrons du rez-de-chaussée. Nous avions vidé les douves la décade précédente afin de les nettoyer et nous n'avions prévu de les remettre en eau que le lendemain. Comment cette bande de malfrats l'avait-elle appris ? Une telle attaque ne pouvait être le fruit du hasard. Quelqu'un les avait renseignés. Je rangeai soigneusement cette question dans un coin de ma tête, bien décidé à démasquer le traître plus tard, si... non ! pas *si... quand* j'aurais débarrassé mes terres de cette vermine.

Protégés tant bien que mal par les merlons, mes gardes criblaient de flèches les rangs ennemis, mais ils n'atteignaient que rarement leur mire. S'ils tentaient de viser les assaillants à leurs pieds en se penchant par-dessus les créneaux, ils étaient aussitôt pris pour cible par les archers d'en face. Déjà trois des miens avaient basculé par-dessus le parapet, plusieurs autres avaient une hampe dépassant d'un bras ou d'une épaule, et bon nombre comptaient de douloureuses estafilades.

— Cessez le tir ! leur ordonnai-je. Repliez-vous à l'intérieur ! Sauf Braq, Léold et Charpien : vous, vous continuez à les arroser de traits, ça les occupera. Que quelqu'un aille me chercher Gryff immédiatement !

Aussitôt, une dizaine d'hommes me suivit dans le salon d'apparat qui donnait sur le balcon et les créneaux. Rien dans ce château n'était plus destiné à soutenir un siège depuis des lustres. Je savais ne pouvoir trouver ni chaux vive ni boulets de pierre à lancer sur les assiégeants en contrebas depuis les mâchicoulis. Or maintenir les écumeurs hors des murs aussi longtemps que possible demeurerait notre seule chance de gagner du temps, en attendant de percer leurs lignes et aller quérir de l'aide.

— Où en est la situation à l'arrière ? demandai-je à Gryff dès qu'il apparut.

— La même qu'ici, me répondit-il d'un air dégoûté. Si on veut viser pour économiser les flèches, on se fait canarder et si on tire à l'aveuglette pour rester à couvert, on ne touche que les galets des douves.

— Bon, écoutez-moi ! criai-je en m'adressant à la petite vingtaine de gardes et aux palefreniers, jardiniers, valets et cuisiniers qui nous avaient rejoints afin de se battre. Ces scélérats ne doivent pénétrer dans le château sous aucun prétexte. On va leur balancer sur la tête tout ce qu'on pourra trouver qui soit susceptible de blesser ou de tuer : meubles, livres, chandeliers, landiers, chenets et plaques de cheminées, chaudrons, bassinoires remplies de braises... bref, n'importe quoi d'assez lourd ou contondant.

Ma déclaration souleva une vague de murmures horrifiés parmi les gens qui servaient ma famille depuis des générations. Jeter du haut des murs des objets et des biens qu'ils entretenaient précieusement d'ordinaire leur semblait sans doute sacrilège. Néanmoins, et tout à leur honneur, ils s'exécutèrent avec promptitude et efficacité. À partir de ce moment-là, tout y passa : pavés et dalles, bûches, mobilier... tout ce qui pouvait être balancé par-dessus bord sans trop s'exposer. Nous nous en donnâmes à cœur joie. Les hurlements de douleur qui montaient des douves nous mettaient du cœur à l'ouvrage, et c'est bientôt avec des cris de guerre que nous vidâmes Bucaïl de son ameublement. Des servantes remontèrent des caves quelques armes qu'elles avaient dénichées, cependant ces dernières se révélèrent rouillées et inutilisables. Bucaïl vivait dans la paix et l'insouciance depuis trop longtemps. Je m'étais moi-même laissé abuser, et

pourtant, je savais mieux que quiconque de quoi étaient capables ces bandits. Deux renouveaux à jouer le châtelain de campagne, à tenir une plume plus souvent qu'une épée, à compulser des chiffres et à ne livrer pour pire bataille que celle qui m'amenait dans le lit de ma femme avaient fait de moi le hobereau⁽⁹⁾ que je méprisais chez mon père et mon frère. M'avaient fait oublier la violence des écumeurs, leur soif de sang, leur absence totale de scrupules. La colère, la honte et cette insupportable impuissance qui m'étouffaient depuis l'enfance me submergèrent à nouveau. Je m'étais laissé surprendre comme un lapin. C'était non seulement indigne de moi, mais parfaitement intolérable. J'étais si furieux contre moi-même, contre ceux qui osaient s'en prendre à mon domaine, à mes proches, à ce qui m'appartenait ! que j'aurais voulu sauter de ces maudits remparts pour me jeter dans la bataille à mains nues. J'aurais voulu les étrangler, tous, les éviscérer, les dépecer et décorer mes tours de leurs têtes. Et plus leurs flèches emportaient mes gens, plus mon esprit se vidait. La rage m'aveuglait à tel point que je ne me rendis compte de mon inconscience que lorsqu'il fut trop tard.

J'avais sauté au sommet d'un merlon, les bras chargés de tuiles et de pavements que je projetais de toutes mes forces sur l'envahisseur, hurlant de joie à chaque fois que j'en atteignais un, quand un cri de Jorel, mon valet, m'alerta. Ma première pensée fut qu'il aurait dû être auprès de ma femme ainsi que je le lui avais ordonné, et pas sur les remparts. La deuxième, plus fulgurante, me fit tourner la tête vers la ligne de tireurs ennemis, juste assez tôt pour discerner les trois carreaux d'arbalète. Trop tard pour les éviter.

4 – Guilendria

Château de Bucail, Belterre

Deuxième quad de lune d'or, 1737^e renouveau

Je fus réveillée par des cris. Lointains et étouffés d'abord, puis plus proches, dans les couloirs et les escaliers, sur l'ancien chemin de ronde. Je reconnus sans peine les voix des gardes, des domestiques, et celle de Sauge, ma chambrière, juste avant qu'elle surgisse tel un démon dans mes appartements...

Après le départ de Deijan, quelques heures avant l'aube, j'avais traîné ma courtepointe jusqu'au coussiège⁽¹⁰⁾ de mon balcon-serre. C'était un peu mon refuge. Le seul endroit où je me sentais bien. Les appartements principaux de Bucail comportaient tous un large balcon arrondi, toutefois celui de la maîtresse des lieux bénéficiait en plus d'une verrière que l'on pouvait ouvrir ou maintenir close. Ces Dames profitaient ainsi de la lumière du jour même par temps froid, cultivaient des fleurs ou admiraient la nuit sans sortir de leur chambre. Déjà petite, les rares fois où nous étions venus à Bucail, j'avais été fascinée par cette excentricité attribuée à la première comtesse des siècles plus tôt. Aujourd'hui, j'en savourais les avantages sans modération, mesurant avec ferveur la valeur du moindre plaisir.

Mais les nuits où Deijan me rejoignait, c'est pour fuir mon lit que je m'y rendais. Je m'enveloppais dans ma lourde couverture, m'asseyais sur le banc de pierre et regardais le soleil se lever tout en essayant de réintégrer mon corps. Je quittais ce dernier chaque décade depuis deux renouveaux, à la seconde où mon mari franchissait ma porte pour rejoindre ma couche. Je me séparais de lui comme la lâche que j'étais, incapable de faire face à mon devoir avec dignité. Je crois que Deijan ne s'est jamais rendu compte que je n'étais pas vraiment là quand il faisait... ce qu'il faisait. Je pense d'ailleurs qu'il n'était pas

vraiment là lui non plus. En tout cas, malgré les râles étouffés qui sortaient de sa gorge lorsqu'il terminait, j'avais l'intuition qu'il n'y prenait pas plus de plaisir que moi. L'acte n'était plus aussi douloureux qu'au début, néanmoins cela restait une épreuve, un usage de nos corps imposé, glacial et dégradant quand il aurait dû s'agir d'un partage absolu, pur et beau. Dans ces moments où nous étions collés l'un à l'autre malgré les couches de vêtements, et où il faisait entrer en moi le moins de lui qu'il le pouvait, nous aurions dû sentir un lien, une intimité, quelque chose qui n'aurait été qu'à nous et nous aurait unis. Je n'en savais pas grand-chose, mais cela me semblait une évidence. Pourtant, ces nuits-là, durant les quelques minutes qu'il lui fallait pour exécuter son obligation, nous demeurions plus seuls et éloignés l'un de l'autre que jamais.

D'habitude, je ne trouvais plus le sommeil après le départ de Deijan. Je me contentais d'observer la nuit en attendant le lever du jour. Cette fois cependant, j'avais dû m'endormir quand même sur le banc de pierre contre la verrière, puisque les cris m'avaient tirée du néant, me laissant raide et désorientée. Je me redressai péniblement. Mes os craquèrent quand je m'étirai. Le flux rapide et hystérique de Sauge glissa durant quelques secondes sur mes pensées embrumées avant que ses mots parviennent à pénétrer mon entendement.

« Nous sommes attaqués ! »

Aussitôt que la signification de cette phrase m'eut atteinte, les questions fusèrent d'elles-mêmes : *comment ? Par qui ? Pourquoi ?*

Et la réponse me percuta tout aussi soudainement, soufflée par mon instinct.

Les écumeurs !

Mon sang se figea dans mes veines, alors que mon cerveau se remettait en route et réalisait un certain nombre de choses. Au fond de ma léthargie, des hennislements, des voix et des chocs sourds m'étaient parvenus, sans qu'ils n'aient constitué pour moi plus qu'un enchevêtrement de sons indistincts. À présent qu'ils prenaient sens, je sentais la peur envahir mes os. Les écumeurs. Mon pire cauchemar. L'incarnation de mes plus violentes angoisses. Ces bandits semaient déjà la terreur dans les campagnes bien avant ma naissance, et j'avais été bercée, enfant, par les récits horribles et sanglants de leurs méfaits.

Depuis ce jour lointain où mon frère Darien et son meilleur ami Deijan s'étaient engagés dans la Garde Royale afin de les traquer, je

n'avais plus connu la sérénité. Quand j'imaginai mon amour d'enfance face à ces monstres – ce que je m'efforçais d'éviter autant que je le pouvais –, des visions de lui, pâle, ensanglanté et inconscient, mort peut-être, s'imposaient à moi. Brutales, persistantes et implacables. Ces visions m'avaient hantée cinq renouvellements durant, puis elles m'avaient laissée en paix après notre mariage. Sans doute parce que Deijan avait alors quitté l'armée et qu'il ne risquait plus rien des écumeurs... Oh, comme je m'étais trompée !

Ils étaient à nos portes, assiégeant Bucail qui n'avait plus de forteresse que le nom, et ils étaient venus pour lui, c'était une certitude. Le major Deijan de Bucail était connu dans toute la Nordie, et pas seulement en Belterre, sous le nom de « Fléau des écumeurs ». Aucun autre officier n'approchait le nombre ni l'importance de ses succès contre l'ennemi, même après deux cycles d'inactivité. Pour les hors-la-loi, il constituait une cible hautement symbolique ; il était l'homme à abattre.

La peur me paralysait. Je voyais Sauge aller et venir en monologuant. Elle tirait mes vêtements de la petite pièce remplie de cintres et d'étagères qui me servait de garde-robe et les jetait pêle-mêle dans mon grand coffre de voyage. Je la voyais faire, mais je ne parvenais pas à réagir. Si nous étions assiégés, comment espérait-elle que nous puissions partir ? Avait-elle perdu l'esprit ?

— Madame ! finit-elle par glapir. Ne restez pas plantée là ! Aidez-moi à faire vos bagages ! Nous devons fuir au plus vite !

Je ne fus pas surprise du ton qu'elle avait pris. Ma suivante n'avait que deux renouvellements de plus que moi. Elle était ma seule confidente depuis l'adolescence, aussi lui avais-je autorisé ce genre de familiarité. Cela ne me dérangeait pas. J'avais ainsi l'impression d'être une personne. Néanmoins, en cet instant, je me devais de lui rendre la raison.

— Sauge, l'interpellai-je d'un ton posé que je n'aurais jamais cru pouvoir feindre. Comment nous échapperons-nous ? Et par où, s'il te plaît ?

Elle se figea, me dévisageant avec stupéfaction. Ses yeux larmoyants s'écarquillèrent à mesure que la panique s'emparait d'elle. Elle émit de petits gémissements, sa bouche s'ouvrant sans parvenir à articuler le moindre mot. Puis elle s'affaissa dans un bruissement de jupons avant de sangloter, prostrée contre le montant du lit. À ce moment, la peur qui me paralysait me quitta, remplacée par une force que je ne m'étais

jamais soupçonnée. Je me précipitai auprès d'elle et la serrai dans mes bras.

— Ne crains rien, lui murmurai-je à l'oreille. Deijan nous protégera, il ne laissera jamais ces hommes prendre son château. Tu sais comme il est possessif et intransigeant. Crois-tu que quiconque puisse lui dérober quoi que ce soit ?

— Pas tant qu'il vivra, non, c'est vrai, admit-elle d'une petite voix...

... ravivant mes tourments, enflammant à nouveau mes visions de mort et de sang. « Pas tant qu'il vivra » vint comprimer mes poumons et m'assécher la gorge, me propulsant avec brutalité dans la colère et la haine. La peur ne servait à rien, elle ne menait nulle part et n'aidait en rien. La rage, en revanche... Moi non plus, je ne les laisserais pas prendre ce qui était à moi !

Petit à petit, les pleurs de Sauge se calmèrent. Je la fis se relever, puisant dans son désespoir la force d'occulter le mien. Je lui enjoignis de remettre à leur place toutes les robes qu'elle avait entassées dans le coffre, agacée de les voir froissées. Non que j'aie l'intention de faire honneur à nos ennemis, mais il n'était pas question de leur apparaître diminuée si nous devons en venir là.

On frappa sèchement à la porte de mes appartements, dans le salon attenant à ma chambre. Sauge et moi le gagnâmes à la hâte. Je me plaçai au centre de la pièce, devant la méridienne et les deux hauts fauteuils qui en constituaient le principal mobilier.

— Entrez, soufflai-je, tendue par la crainte.

Jorel, le valet de Deijan, se glissa dans l'entrebâillement et referma derrière lui.

— Mes respects, Madame, me salua-t-il avec son invariable réserve.

Jorel faisait partie des gens qu'il m'était impossible de cerner et qui, donc, me mettaient fort mal à l'aise. En deux cycles, pas une seule fois je ne l'avais pris en défaut de politesse ou de respect à mon égard, mais j'aurais été bien en peine de définir les sentiments réels qu'il me portait. Son visage impassible ne reflétait jamais ni affection, tendresse ou compassion, ni mépris, déception ou ressentiment. Il me regardait très peu et toujours avec détachement. Même à présent, alors que nos vies se trouvaient en danger.

— Monsieur le Comte souhaite que vous ne quittiez pas vos appartements avant d'en avoir reçu l'autorisation, déclara-t-il platement. Il m'envoie m'assurer de votre sécurité.

— Dites-moi ce qui se passe, Jorel. Sont-ce bien des écumeurs ?

Ma voix tremblait un peu, toutefois ce n'était plus de peur. La menace que ces hors-la-loi, dehors, faisaient peser sur nous avait déjà allumé ma colère. Me voir confinée dans ma chambre comme une impotente alors que je pouvais aider ailleurs la fit flamber.

— Si nous sommes attaqués, poursuivis-je sans attendre sa réponse, tous les bras seront nécessaires, les miens compris. Il y a de nombreuses façons de se rendre utile sans pour autant s'exposer. Vous ne me contraindrez pas à demeurer cloîtrée quand Bucail a besoin de moi.

Si je fus la première surprise par ma tirade, et surtout par le ton ferme que j'avais employé, je ne fus cependant pas la seule. Sauge, qui me connaissait depuis l'enfance, me regardait bouche bée, et Jorel me considérait pour la première fois avec une lueur admirative dans le regard.

— Madame, répéta-t-il en inclinant le buste, les ordres de Monsieur le Comte sont formels et je ne puis y déroger. Je suis vraiment désolé. Toutes les dames du château ont reçu les mêmes instructions. Sauge est attendue en cuisine où elle pourra aider à la préparation des ébouillantages, mais vous devez rester à l'abri.

— Ébouillantage ? m'étonnai-je. Je croyais Bucail dénué de toute défense. Quand Deijan a-t-il fait provision de poix⁽¹¹⁾ ?

Jorel détourna le regard après m'avoir adressé un bref coup d'œil surpris. Il semblait embarrassé.

— Nous n'avons pas de poix, Madame, m'expliqua-t-il, alors nous faisons chauffer autant d'eau que possible pour la déverser sur eux. Cela devra bien suffire.

— Ce ne sera pas efficace, lui rétorquai-je. Nous pouvons trouver mieux. Laissez-moi réfléchir.

Je me mis à tourner en rond autour de la table basse, ainsi que je le faisais toujours quand j'avais besoin de concentration, et tâchai de compulsurer tous mes souvenirs de lectures chevaleresques. J'étais certaine qu'il existait d'autres moyens que l'huile, trop chère, ou la

poix, trop longue à fabriquer, afin de produire de vrais ravages sur nos assaillants. Je ne me rendis que vaguement compte que ma femme de chambre était sortie et que Jorel s'était adossé à la porte, m'observant en silence. Quand l'évocation que je cherchais remonta à la surface, je poussai un cri de joie.

— Je l'ai !

— Quoi donc, Madame ? demanda le valet, un brin ironique.

— La solution, répondis-je obligeamment, l'heure n'étant certes pas aux chamailleries. Dites-moi que les servantes n'ont pas accompli leur besogne matinale ainsi qu'elles le font d'ordinaire, le pressai-je.

— Heu, je ne crois pas, non, hésita-t-il. Mais... de quelle besogne exactement voulez-vous parler ?

— Ont-elles vidé les pots de chambre ?

Il écarquilla les yeux d'un air horrifié.

— Mais... je ne sais pas ! Pourquoi cette question ?

— C'est le contenu de tous les pots de chambre du château, ainsi que tout ce que chacun pourra produire à partir de maintenant, qu'il vous faudra chauffer et déverser par les bretèches⁽¹²⁾ et les mâchicoulis... Ces derniers n'ont pas été obstrués, au moins ?

— Heu... non, balbutia-t-il, de plus en plus éberlué – par mon comportement si éloigné de celui que j'affichais d'ordinaire ou par mon idée pour le moins atypique, je n'aurais su dire. Mais si nous faisons ce que vous ordonnez, nous allons empester tout le château.

— C'est un bien faible prix à payer si cela nous permet de rester en vie, vous ne croyez pas ? répliquai-je un peu agacée.

— Oui, vous avez raison, Madame, finit-il par admettre. Je vais de ce pas donner des instructions, cependant, pour l'amour d'Esca je vous en conjure, ne sortez pas d'ici !

Je décidai d'obéir. Je rongai mon frein durant d'interminables minutes, tournant en rond comme un fauve en cage, pourtant je ne quittai pas mes appartements. Dehors, le tapage se poursuivait, les cris, les coups. Des domestiques vinrent chercher des objets lourds à

jeter sur les assaillants par les créneaux. Je leur donnai les pièces en fonte de la cheminée, mes fauteuils, ma table basse, mon meuble de toilette avec sa vasque en grès, ma malle de voyage et tous mes chandeliers de bronze. Quand je leur proposai d'emporter mon secrétaire, mon coffre et ma causeuse⁽¹³⁾, ils refusèrent, arguant que je ne pouvais me démunir de tout mon mobilier. Sauge revint par la suite, accompagnée d'une servante portant une grande cuve en fer-blanc d'où s'élevait une puanteur atroce. Elle y vida mes déjections de la nuit ainsi que les siennes, avant de poursuivre sa collecte.

Jorel m'avait enjointe à ne pas trop m'approcher de la verrière afin d'éviter que l'on me voie de l'extérieur. Il avait raison. Inutile d'exciter encore plus les bêtes qui nous voulaient du mal en leur faisant miroiter un autre genre de butin. Il avait également argué que s'ils ne me voyaient pas, ils n'auraient peut-être pas l'idée de m'utiliser pour faire pression sur le comte. Comme si telle chose était possible... Les écumeurs auraient certainement pu faire céder Deijan en menaçant sa mère, ou Anthelmina, ou n'importe qui dans ce château, mais certainement pas moi. Cela serait même sans doute inespéré pour lui. Un moyen radical de se débarrasser de son encombrante épouse sans avoir à le faire lui-même.

Blanche Esca ! Cette amertume ne me ressemblait pas. Je m'admonestai sévèrement. Ce n'est pas parce que Deijan ne m'aimait pas et me considérait comme un poids que je pouvais présumer de ses intentions. Ce n'était ni charitable ni digne de moi. Mais l'angoisse et la haine qui faisaient trembler mon corps perturbaient également mon esprit et m'empêchaient de réfléchir clairement. Par le sang ! J'aurais dû être en train de chercher des solutions pour aider les combattants plutôt que de divaguer de la sorte.

Je me forçai à respirer un grand coup et m'assis en tailleur au centre de mon salon vide. Je n'avais regagné qu'un semblant de concentration quand un choc sourd ébranla ma porte. Je bondis de surprise et de peur, me retrouvant debout, le cœur battant, à fixer le lourd panneau de bois.

Second choc, plus sec. Puis une série de coups violents. Qui pouvait frapper ainsi ?

— Entrez ! tentai-je d'une voix mal assurée.

Les coups redoublèrent, accompagnés de grognements. Je courus chercher la dague que Darien m'avait offerte pour mes seize ans et que je conservais dans un tiroir de mon secrétaire. Puis je m'approchai de

la porte. Je tournai la poignée, m'attendant à moitié à devoir faire face à un écumeur. L'huis libéré s'ouvrit brutalement sous la poussée des deux corps qui s'y appuyaient, m'arrachant un cri de surprise. Jorel et Deijan s'affalèrent à mes pieds. Ce dernier, couvert de sang, semblait inconscient. Un hurlement de panique jaillit de ma gorge avant que je ne plaque les mains sur ma bouche. Sa peau était blafarde là où le sang ne la couvrait pas. Ses cheveux poisseux collaient à son crâne, une large et profonde entaille déchirait sa joue en deux, de la tempe au menton et un trou béant perforait sa gorge, juste sous la mâchoire. Le vertige me prit. J'allais défaillir. La bile envahit ma bouche comme je voyais la chair et l'os exposés.

— Vite, Madame ! haleta Jorel qui s'était relevé. Aidez-moi à le cacher ! Il ne faut pas qu'ils le trouvent !

Du sang partout, une tache s'élargissant sur son épaule, une autre sur son flanc et, au centre de chacune d'elles, un carreau d'arbalète fiché jusqu'à l'empennage. Ma tête tournait. C'était mon cauchemar, ma vision, là, sous mes yeux. Elle s'était réalisée.

— Madame ! cria Jorel en me secouant. Madame !

Il m'avait agrippée les bras. Son visage, tout près du mien, grimaçait d'angoisse et de tension. Son regard, rivé à mes prunelles, suintait de désespoir. Si Deijan était mort... si Deijan était... mort...

— J'ai besoin de vous. *La voix de Jorel me parvenait, lointaine, étouffée par le brouillard.* Votre mari a besoin de vous. Bucail a besoin de vous, Madame ! Il est blessé, il faut le soigner, mais d'abord, nous devons le cacher afin qu'ils ne le trouvent pas, sinon, ils le tueront !

Blessé ? Pas mort ?

Je revins brusquement à la réalité, tous mes sens reprirent leur fonction en une fraction de seconde. Je me découvris une lucidité et un sang-froid que je n'avais jamais éprouvés jusque-là. J'attrapai à mon tour les épaules de Jorel.

— Blessé ? Pas mort ? m'enquis-je, à haute voix cette fois pour en être certaine.

— Non, Madame, Maître Gryff m'a assuré que ses blessures ne seraient pas mortelles, sauf s'il perd trop de sang ou attrape une infection. Nous devons le mettre à l'abri et le soigner au plus vite.

— Le mettre à l'abri ? Mais où ? demandai-je en m'agenouillant à

côté de mon mari.

— Il y a bien un endroit, Madame, me confia Jorel d'un air de conspirateur. Un endroit que je suis seul à connaître, avec Madame de Bucaïl mère. Bien que je doute qu'elle en ait jamais eu l'usage ni même qu'elle s'en souvienne.

— Où se trouve cet endroit ? questionnai-je encore.

— Il y a un panneau escamotable au fond de votre garde-robe, m'informa-t-il. Il s'ouvre sur un boudoir secret dans lequel nous pourrions cacher et soigner Monsieur.

Je le regardai avec des yeux ronds. Un boudoir secret ? Dans la chambre de la comtesse ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Je m'en serais rendu compte, non ? Dubitative, je me relevai, traversai le salon puis ma chambre, avant de pénétrer dans la pièce qui contenait tous mes effets. Jorel m'avait suivie, après avoir allongé correctement Deïjan sur le tapis plein de sang. Une fois à l'intérieur, il me devança, écarta une rangée de robes d'hiver contre le mur du fond et appuya sur la moulure supérieure. Un clic, et la paroi coulisssa dans l'épaisseur de la cloison. De l'autre côté, nous accédâmes à une cellule de trois mètres sur quatre, entièrement drapée de velours rouge et meublée en tout et pour tout d'un vaste lit à baldaquin rouge surchargé de coussins et de soieries... rouges. L'ensemble, dans un état pitoyable et empestant le mois.

— Comme je vous le disais, intervint Jorel, l'air gêné, je doute que Madame la Comtesse-douairière ait jamais utilisé ce cabinet. Je ne suis même pas certain que la mère de feu Monsieur de Bucaïl y ait jamais mis les pieds.

— Mais... alors... à quoi servait-il donc ? balbutiai-je, interloquée.

— Eh bien, c'est-à-dire que... c'est la toute première comtesse de Bucaïl qui l'avait fait aménager. Cela remonte à la construction du château, il y a des siècles de cela. Je connais l'endroit parce que ma famille sert celle de Bucaïl depuis le début, de génération en génération, et nous conservons précieusement les secrets de nos maîtres.

Il y avait une telle ferveur et une telle fierté dans son ton, sa posture, son regard, que je compris pourquoi il était resté aussi distant depuis mon arrivée. Sa loyauté envers Deïjan était si absolue qu'il était déterminé à se méfier de ceux qui n'avaient pas la faveur du maître. Sans chercher plus loin. Et voilà qu'aujourd'hui, il avait besoin

de moi. Deijan avait besoin de moi, et j'étais pour ma part résolue à ne pas les décevoir. Ni l'un ni l'autre.

— Qui sait qu'il est ici ? m'inquiétai-je encore. Crois-tu vraiment qu'aucun de ses gens ne le trahira ? Si les écumeurs en venaient à nous torturer, es-tu certain que personne ne craquera ? Ou ne cédera pour tenter de sauver sa vie ?

Jorel me dévisagea quelques secondes, mal à l'aise.

— C'est un risque à courir, Madame. Je me porte garant de la majorité d'entre eux, tous ceux qui sont au service de Bucail depuis des années. Pour les autres... nous devons nous en remettre à la grâce d'Esca. Malgré tout, je vais faire savoir que l'on ignore où se trouve le maître, qu'ils n'aient que cela en tête : *personne ne sait où se trouve le maître !*

— D'accord, déclarai-je en plantant mes mains sur mes hanches. Va me chercher Sauge. Personne d'autre ne doit être au courant, tu m'entends ? Je veux des draps propres, des chiffons, de l'eau chaude. Trouve-moi de la lavande, du plantain et du calendula dans l'herborier⁽¹⁴⁾, ainsi que le nécessaire à cataplasmes et un petit chaudron pour faire bouillir de l'eau.

Je regardai rapidement autour de moi.

— Cette cheminée est-elle utilisable ? demandai-je en désignant l'âtre vide en face du lit. Où vont les fumées ?

— Elle fonctionne, bien qu'elle n'ait pas servi depuis longtemps. Normalement, le conduit est ramoné tous les ans, comme pour toutes les autres, il ne devrait donc pas y avoir de problème. Et les fumées aboutissent dans le conduit principal de la tour, ainsi aucun risque qu'on repère cette pièce de l'extérieur.

Je souris, c'est tout ce que je voulais savoir.

— Très bien, alors aide-moi à amener mon mari ici et va vite chercher ce que je t'ai demandé.

— Oui, Madame, s'inclina Jorel, avec cette fois un respect non feint.

Nous peinâmes pour hisser le corps inanimé de Deijan sur le lit à baldaquin. Un nuage de poussière s'échappa des édredons, me faisant

tousser et éternuer. Je devrais changer toute la literie si je ne voulais pas que mon blessé s'étouffe. Pour l'heure, il respirait à peine, mais son souffle ne semblait pas obstrué. Aucune bulle d'air aux endroits des plaies, ni celle de la gorge ni celle de l'épaule, pourtant proche de la poitrine. Si les poumons n'étaient pas touchés, c'était déjà bon signe. Je répugnais à l'installer sur des draps sales et pleins de vermine, cependant le plus urgent consistait à stopper les hémorragies et à effacer toute trace de son passage dans mes appartements. Pour cela, Jorel et Sauge me furent d'une grande aide. Pendant que je découpais les vêtements de Deijan – en évitant de regarder les parcelles de peau que je dévoilais – et que je nettoyait le sang sur son torse, Sauge ôta celui qui maculait le parquet du salon, roula le tapis qui en était imbibé et s'en débarrassa en le fourrant dans l'étroit escalier que Jorel nous désigna, derrière la cheminée de la chambre secrète. Celui-ci menait à l'ancienne salle des gardes, un étage plus bas, où la première comtesse allait choisir ses amants d'un soir quand son mari la délaissait. D'après le valet, l'accès inférieur débouchait derrière un grand panneau de support de dagues. Celles-ci n'étaient plus là que pour décorer, elles étaient trop vieilles pour être d'une quelconque utilité, et plus du tout affûtées... Le risque que le passage soit découvert était donc infime.

Après que nous ayons soigneusement masqué tout vestige de la présence de son maître, Jorel se rendit auprès de Gryff, que nous avions finalement convenu de mettre dans la confidence. Pendant ce temps, Sauge et moi nous affairâmes aux soins du blessé. Le pire selon moi, étant l'état de son visage. Le carreau d'arbalète avait pénétré par la gorge, avait été dévié par l'os de la mâchoire, le fracturant au passage, puis il avait poursuivi sa course à travers la joue, déchirant les chairs, avant d'être à nouveau déporté par la pommette et de longer la tempe en raclant la peau. Ce n'était pas beau à voir. Il allait falloir recoudre, et l'os cassé mettrait des décades à se ressouder. Ses deux autres blessures m'inquiétaient moins. Elles étaient nettes, bien que profondes. Jorel avait réussi à briser les hampes courtes et épaisses des carreaux juste sous l'empennage et nous avions pu les extraire par leur point de sortie sans aggraver les dégâts. Sauge bassina ensuite les lésions avec une infusion d'armoise, puis j'y appliquai une décoction de calendula pour éviter l'infection. Ceci fait, j'éalai largement les emplâtres à base de millepertuis et de plantain que j'avais préparés, puis nous bandâmes son torse de la hanche à l'épaule. Ainsi, Deijan avait les meilleures chances de cicatriser rapidement.

Épuisée, toujours aussi terrifiée si ce n'est plus, et bouleversée par l'état de l'homme que malgré tout j'aimais, je passai une main lasse

sur mon front et fermai les yeux.

— Vous devriez aller vous reposer, Madame, me proposa gentiment ma camériste. Vous avez beaucoup fait. Je peux me charger de son visage.

— Non, refusai-je. Pas question. C'est à moi de le faire.

De fait, je n'aurais pas supporté l'idée qu'une autre que moi le touche. Et j'avais besoin de m'occuper de lui, de prendre soin de lui. J'en avais besoin pour croire que tout pouvait encore changer. Que ce n'était pas fini.

— Va plutôt voir où en est le siège, lui intimai-je, et si nos ébouillantages odorants ont fait leur office.

Je lui adressai un sourire entendu, de quoi la rassurer et la convaincre de me laisser seule. Cela fonctionna. Elle bougonna bien un peu mais quitta le boudoir, et mes appartements peu après. Je baissai les yeux sur les traits tirés et maladifs de Deijan. La peau du côté gauche, intacte, était blême et recouverte d'un voile de moiteur. À droite, elle luisait, rougeoyante, boursouflée autour des chairs déchirées. La fracture de sa mâchoire, bien visible sur l'os à nu, présentait une fissure nette, non déplacée, sans esquille⁽¹⁵⁾. Je tremblai de soulagement. C'était un point positif. Et le moindre d'entre eux m'était précieux dans cette avalanche de désastres.

À présent, j'allais devoir recoudre sa joue. Recoudre des plaies, je l'avais déjà fait quand j'accompagnais ma mère sur notre domaine. Et des bien plus vilaines, même. Cependant, jamais sur le visage de quelqu'un que j'aimais... autant. Ma mère m'avait enseigné tout ce qu'elle savait sur les sciences de la guérison. C'était plus que ce que la plupart des gens se contentaient d'apprendre, bien que tout bon Nordien sût se débrouiller avec la majorité des affections et blessures courantes. Ma mère avait toujours pris très au sérieux son rôle de marquise. En tant que maîtresse et suzeraine, elle prenait soin de ceux qui dépendaient d'elle avec autorité, application et bienveillance. Elle se préoccupait de chacun, jusqu'au plus humble. Elle m'avait transmis les valeurs qu'elle estimait essentielles : la compassion, le sens du devoir, l'usage des plantes et l'art de réparer les corps. Grâce à elle et par la charité d'Esca, aujourd'hui j'allais peut-être sauver Deijan. Mon cœur fit une embardée. Si je lui sauvais la vie, est-ce qu'il m'aimerait un peu ?

Je me giflai intérieurement. Je perdais du temps en considérations

puériles et superficielles au lieu de m'affairer à mon travail. Je m'emparai vivement du tampon imbibé de décoction de calendula que Sauge m'avait préparé et m'appliquai à nettoyer la plaie une dernière fois. Puis je m'attaquai à mes points, que je nouai lâches et suffisamment espacés pour que le pus puisse s'écouler. Je devrais les refaire, plus serrés, quand l'inflammation aurait diminué. C'était la procédure à suivre si je ne voulais pas que cela s'infecte. J'espérais ardemment que mon mari serait encore inconscient à ce moment-là. Je frissonnai en m'imaginant coudre sa joue sous son regard glacé. Oh, Esca ! Je n'en aurais pas la force. Pourtant je ne laisserais personne d'autre le faire. Baste⁽¹⁶⁾ ! Je verrais bien en temps voulu.

Une fois le dernier fil coupé, j'observai mon travail avec attention. Ce n'était pas du grand art, néanmoins, dans l'urgence, cela devrait suffire. Pour finir, je posai un cataplasme à base de plantain et de millepertuis sur toute la surface commotionnée avant de bander l'ensemble. Voilà, il était présentable. On ne voyait plus de lui que l'œil gauche, le nez et la bouche. Incapable de résister, je frôlai du doigt sa lèvre supérieure. J'en mourais d'envie depuis si longtemps. Enhardie par son impassibilité, je caressai sa bouche. Mon cœur battait à tout rompre et ma peau picotait. Je sentais de drôles de frémissements dans mon ventre. Il ne m'avait jamais embrassée. Sauf si l'on comptait le bref et austère effleurement lors de notre cérémonie d'union. Quel goût ses lèvres avaient-elles ? Seraient-elles aussi douces et soyeuses qu'elles en avaient l'air ? Ou seraient-elles fermes et chaudes sous les miennes, si je...

Je m'empourprai, honteuse de mes pensées à propos d'un homme blessé et qui n'avait aucun moyen de se défendre. Mais la tentation, trop forte, l'emporta. Je me penchai vers lui, approchant ma bouche de la sienne... et la porte coulisssa soudainement.

— Vite, Madame ! s'exclama Sauge en entrant. Sortez d'ici ! Bucaïl est tombé, nous sommes perdus ! Ils ont fait prisonniers tous les hommes qu'ils n'avaient pas tués, ils rassemblent tout le monde dans la grand-salle... ils cherchent le maître !

Si elle avait remarqué ce que je m'apprêtais à faire, ma camériste n'en montra rien, ce qui me soulagea, une fraction de seconde avant que je ne sois percutée par ce qu'elle venait de m'apprendre.

— Les écumeurs sont dans le château ? m'affolai-je. Blanche Esca ! Qu'allons-nous devenir ?

Je fixai mon mari, inerte, et repris mes esprits instantanément.

— Ils ne doivent pas trouver Deijan. Aide-moi à refermer ce panneau et à remettre les robes en place. Il faut également que je me change, je suis couverte de sang.

Nous étions à peine revenues dans le salon que la porte de mes appartements s'abattait contre le mur avec fracas. Un homme immense, plus grand que Deijan, aussi noir de cheveux que d'iris, portant un court bouc en pointe et couturé de cicatrices, emplissait l'encadrement. La haine dégoulinait de ses traits crispés. Il montrait les dents comme un animal prêt à mordre. Je hurlai de terreur quand il s'avança vers moi à grandes enjambées. Il empoigna ma coiffe et me secoua violemment. Je criai de plus belle, tant de douleur que d'épouvante. J'entendais Sauge sangloter dans un coin. D'autres écumeurs se massaient dans la pièce. Soudain, je quittai mon corps, comme quand Deijan...

Je flottais au-dessus de la scène. Je ne sentais plus rien, ni peur ni souffrance. Je vis l'homme me gifler. Deux fois. Puis il me jeta à terre et parla. Je dus me concentrer pour saisir ce qu'il disait à cause de mon état second, mais aussi parce que son élocution fortement mâtinée d'accent basterrien m'écorchait les oreilles. Je ne compris pas tout. Sauf qu'il voulait le Fléau, mort ou vif, et qu'il userait de tous les moyens imaginables pour que nous le lui livrions. Et que son imagination en matière de sévices ne connaissait pas de limites. Il me demanda plusieurs fois où était mon mari. Je ne répondis pas, feignant la prostration.

— Très bien, Comtesse, cracha-t-il finalement avec mépris. Je vais vous laisser reprendre vos esprits... et réfléchir. Je reviendrai ce soir avec votre repas. Si vous me dites où se trouve le Fléau, je vous autoriserai à manger. Sinon, la faim ne sera que le premier de vos soucis.

La menace flottait encore dans l'air quand la porte se referma violemment derrière le dernier écumeur.

5 – Deijan

Je ne sens rien. Je suis dans le noir le plus absolu et je n'entends même pas les battements de mon cœur. Je n'arrive pas à savoir si je respire ou pas. Impossible de bouger. J'essaie de lever une main, de remuer les jambes. Rien. Pas la moindre sensation. J'aimerais cligner des yeux, ouvrir la bouche... ai-je seulement une bouche ? Je ne suis même plus sûr d'avoir un corps.

Serais-je mort ?

Que m'est-il arrivé ?

Je force ma mémoire. J'essaie de me souvenir. De n'importe quoi. De mon nom, ne serait-ce que cela, mais rien ne vient. Pourquoi ai-je conscience de me poser ces questions si je suis mort ? Serait-ce un châtiment d'Esca ?

...

Esca ?

D'où cela me vient-il ? C'est sorti tout seul ! Qui est Esca ? Ou qu'est-ce ? Sûrement quelque chose d'important pour que cela soit ma première réminiscence. Cependant cette évocation seule ne me donne rien, je ne suis pas plus avancé.

Et pourquoi un châtiment ? Ai-je l'impression d'en mériter un ? Qu'ai-je bien pu faire ? Être ?

Mentalement, j'inspire profondément – puisque, jusqu'à preuve du contraire, je n'ai ni nez, ni poumons, ni air à respirer –, puis je me concentre de toutes mes forces sur ce mot : Esca. Je creuse avec la détermination d'un ratier et la violence d'un sanglier. Je m'acharne sur les murs de ma mémoire comme un forcené, durant ce qui me paraît des heures. En vain. Totalement en vain. Le découragement cherche à me terrasser et, l'espace d'un instant, j'ai peur de

succomber, mais c'est mal connaître... moi, qui ou quoi que je sois. Bon sang, je l'ai sur le bout de la langue – tiens, j'ai une langue ? Pas question de renoncer, oh non !

Je tente une autre approche. Je laisse dériver mon esprit. Je lâche prise. Je livre « Esca » au néant qui m'entoure et je le suis de loin, sans le presser, pour voir ce qui en émergera. Au bout de... – minutes, heures, jours, renouveaux ? –, je commence à discerner quelque chose. Avec mes yeux ou ma conscience, je ne sais pas. Une vague lueur, d'abord. Puis de plus en plus précisément, un disque blanc, un peu brumeux bien que sans équivoque. Et un mot jaillit : la lune. Et le jour se fait : Esca, la lune, la déesse mère.

Alors l'idée que j'aie trépassé, ou celle d'un châtiment que j'aurais mérité, est vraisemblable. Je suis dépité. Non, désespéré et en colère. Pour une obscure raison, je ne veux pas être mort et avoir perdu toute chance de redresser mes torts. Une douleur à la fois sourde et pointue me vrille le cœur. Mon cœur spirituel, sans doute. Mon âme ? La souffrance enfle. Ma vision de la lune, Esca, de cet immense disque blanc, se transforme subtilement. Dans la brume apparaissent de grands yeux incertains. Des miroirs. Ils me renvoient mon indignité. Ma faute. Ma pénitence.

Puis tout disparaît, sauf la douleur de plus en plus forte. Elle se déplace, et sur son passage, je sens mon corps me revenir. Tout n'est que souffrance. Elle pulse dans chacun de mes os, court sous ma peau et me déchire de l'intérieur.

J'ai mal. Je ne peux pas bouger. Cela dure des éternités. Je n'en peux plus.

Petit à petit, cependant, je remarque que les élancements les plus lancinants se concentrent sur des zones particulières. Si je devais les déterminer, je dirais mon visage et ma tête. Le côté droit. Mon épaule droite, aussi, et mon flanc gauche.

Je ne suis peut-être pas mort en fin de compte.

Et au moment où je me fais cette réflexion, je me sens à nouveau aspiré par le néant.

Le temps défile étrangement.

J'ai parfois l'impression de rester des jours à espérer que quelque

chose se passe, luttant pied à pied contre la douleur qui refuse de me quitter. À d'autres moments, je crois entendre des voix. Une voix. Une présence intermittente qui me laisse dans le froid et le noir quand elle disparaît. Je lui en veux. Je l'attends. J'ai besoin d'elle. Quand elle s'en va, je meurs mille fois. Quand elle est là, les minutes se resserrent, s'amincissent, s'effilochent, me filent entre les doigts.

6 – Guilendria

Château de Bucaïl, Belterre

Deuxième quad de lune d'or, 1737^e renouveau, seizième heure après la mi-nuit

Je tremblais de tous mes membres. Je serrais les mâchoires pour ne pas claquer des dents. J'avais envie de vomir et ma tête m'élançait. Je me rendais compte que j'étais en état de choc et qu'il me fallait à tout prix retrouver mon empire. Cependant la terreur que je ressentais encore suite à la visite de l'écumeur me paralysait.

— Madame, m'interpella Sauge d'un ton rauque en me secouant doucement les épaules. Ils vont revenir, et ils vont nous torturer jusqu'à ce qu'on leur dise la vérité. Vous en êtes consciente ?

La pauvre arborait un visage pâle et crispé. Je voyais bien qu'elle ne conservait son sang-froid qu'à grand-peine. Et je savais que ses efforts avaient pour but de me faire recouvrer le mien. C'est ainsi que j'avais géré sa crise de panique le matin même. À peine quelques heures auparavant. Comme elle me semblait loin, cette nuit inconfortable sur mon coussin, après le départ de Deijan. À ce moment-là, je le haïssais presque de m'infliger l'interminable tourment du devoir conjugal. Mais à ce moment-là, il était debout, intact, en sécurité. Je l'étais aussi. Nous l'étions tous. Depuis, une éternité avait passé.

Ce que ma camériste me demandait, c'est jusqu'où j'étais prête à aller pour protéger mon mari. L'écumeur m'avait menacée de bien plus que la faim, même s'il ne l'avait pas clairement exprimé. Je n'étais pas assez stupide pour croire qu'il n'oserait pas toucher à une noble. Au contraire ! Je représentais ce contre quoi ces gens se battaient : le pouvoir, les privilèges, une vie de luxe, protégée, sans soucis... s'ils savaient. Hormis Deijan, je constituais leur cible

privilegiée, un véritable symbole de leur combat. Alors jusqu'où étais-je prête à aller pour sauver un homme qui me méprisait et me considérait comme un fardeau, un devoir ? Un homme dont j'étais amoureuse depuis l'enfance, envers et contre tout, malgré les circonstances et bien qu'il m'ait brisé le cœur ?

J'attrapai les avant-bras de Sauge et lui répondis, en la regardant droit dans les yeux :

— Je ne les laisserai pas me le prendre. Ils ne l'auront pas. Je ne le permettrai pas.

J'étais à bout de souffle. La rage m'étouffait autant que la peur. Je me sentais plus insignifiante et inutile que jamais. J'étais certes déterminée à protéger Deijan coûte que coûte, mais je ne me faisais aucune illusion quant à mon degré de résistance et à mes chances de le sauver, à la fin. J'espérais juste gagner le plus de temps possible, dans l'espoir que quelqu'un viendrait, que Deijan se remettrait de ses blessures ou que les écumeurs abandonneraient leurs recherches. Vœux ô combien pieux, je m'en doutais... pourtant, à quoi pouvais-je m'accrocher d'autre ?

— Très bien, acquiesça Sauge avec prudence, en maîtrisant le tremblement de sa voix. Alors, il va nous falloir un plan.

— Viens avec moi, lançai-je après un instant de réflexion. Nous en parlerons dans la chambre secrète. Je dois voir comment il va.

Son état n'avait pas franchement empiré, même si l'on pouvait deviner à la teinte olivâtre de sa peau que la fièvre surviendrait bientôt. Il n'était plus couvert de sang et ses plaies ne béaient plus sur ses chairs à vif ; mes sutures, fines, propres et régulières, assureraient une cicatrisation rapide pour peu que je ne laisse pas l'infection s'installer. Bref, le bilan n'était pas si sombre. Toutefois, le voir étendu, inconscient, faible et respirant à peine me broyait l'âme et ravivait ma peur. Ces deux renouveaux de non-vie, douloureux, tristes et vides, qu'il m'avait infligés disparaissaient soudain devant l'occurrence de son trépas. Je redevais l'enfant naïve pour qui il était tout, l'innocente jeune fille qui attendait son prince. Oubliés le mépris, l'indifférence, les rapports froids et dégradants... De toute façon, j'avais ma part de responsabilités dans le cauchemar que je vivais. Si j'avais eu un peu plus de caractère, si je ne m'étais pas laissée faire, si je n'avais pas laissé les choses se produire sans rien

dire en baissant les yeux et en courbant l'échine. Si seulement j'avais eu du courage ! Peut-être alors m'aurait-il vue, reconnue, aimée ? Ou peut-être non.

Je soupirai, désabusée, devant l'inutilité de mes réflexions. Encore une fois. Apprendrais-je jamais à penser au présent ? À agir, plutôt que de ressasser des arguties stériles ? Le temps pressait. Nous pouvions entendre, de la chambre secrète, le vacarme des pièces que l'on fouillait sans retenue. Le fracas des meubles et des biens jetés à terre, brisés, éventrés. Ils cherchaient Deijan. L'avaient-ils vu sur les remparts ? Les archers l'avaient-ils reconnu quand ils avaient tiré sur lui leurs carreaux d'arbalète ? Ou bien le cherchaient-ils sans certitude ? Dans cette hypothèse, j'avais peut-être un moyen de les circonvenir, toutefois j'aurais besoin d'aide. Je levai les yeux vers ma servante qui s'affairait à rendre l'endroit plus confortable et propre. Elle ne m'avait pas quitté depuis mes seize ans. Ma mère l'avait mise à mon service après ma cérémonie d'Efflorescence. Durant ces six renouveaux, Sauge m'avait tenu lieu de femme de chambre, mais également d'amie, de confidente et d'ange gardien. Elle était comme une sœur pour moi. Et j'étais responsable de ce qui lui arrivait. Aujourd'hui, j'avais désespérément besoin d'elle. Pouvais-je l'entraîner dans cette entreprise hasardeuse ? Ou valait-il mieux l'éloigner à tout prix afin de lui donner une chance de s'en sortir ? À l'idée de devoir me débrouiller sans elle, je me sentis perdue. Je craignais de ne pas en avoir la force, tout simplement.

— Sauge, es-tu prête à me suivre ? la questionnai-je enfin. Tu te doutes de ce que nous risquons. Je ne te demanderai jamais de prendre des risques pour moi si tu n'y consens pas. Tu peux choisir de rejoindre les autres et d'attendre les renforts. Ou tu peux choisir de leur dire où se trouve ton maître.

Elle se redressa et me fit face, l'air choqué.

— Vous déraisonnez, Madame ! s'exclama-t-elle. Comment pouvez-vous imaginer une seule minute que je vous abandonnerais à votre sort ? Je vous suivrai où que vous alliez et quoi que vous décidiez. Jusqu'à la mort s'il le faut. Ma loyauté vous est acquise, je pensais que vous le saviez.

Je l'avais blessée en voulant la protéger. J'aurais dû me douter qu'elle réagirait ainsi. Une bouffée d'émotion embua mes yeux, contractant ma gorge alors que je mesurais ma chance d'avoir une telle amie. J'aurais aimé la serrer dans mes bras et m'épancher sur elle de toute ma détresse, néanmoins ce n'eût guère été charitable. Et

infantile, encore une fois.

— Voilà ce que nous allons faire... commençai-je en ravalant mes larmes.

L'horizon se teintait de rose et d'orange quand ils entrèrent. Sauge et moi faisons les cent pas depuis des heures, incapables de supporter l'attente et l'incertitude. Mes doigts rougis trahissaient le temps passé à les tordre et le visage pâle de ma suivante confessait son angoisse. L'Apogée battait son plein, tous les moissonneurs de Belterre s'étaient activés le jour durant sous le soleil impitoyable, mais j'étais pour ma part frigorifiée. Comme si les murs du château avaient emprisonné l'hiver en leur cœur. L'entrée fracassante du chef des écumeurs me fit bondir, une main plaquée sur la bouche pour ne pas hurler. Cela le fit rire.

— La princesse a la trouille ? railla-t-il. Elle a bien raison d'avoir peur.

Il se tenait dans l'encadrement de la porte, immense, arrogant et dominateur. Ses lèvres torves s'ouvraient sur des chicots abjects en un rictus qui devait sans doute passer pour un sourire moqueur. Dans son regard sombre luisait une braise concupiscente qui déclencha des frissons dans mon dos. Je tremblais, et ce n'était plus de froid. C'était pire. Il me toisait comme on examine un insecte répugnant, mais potentiellement dangereux. Je l'observai de même. Ou plutôt scrutai-je avec défiance le moindre de ses mouvements. Il ressemblait à un fauve préparant une attaque.

Il entra dans le salon, suivi par quatre de ses hommes qui se postèrent de part et d'autre de la porte. Leurs yeux furetaient à travers la pièce comme pour y chercher Deijan et s'arrêtaient sur mon corps ou celui de Sauge à chaque passage, nous salissant chaque fois un peu plus.

— Alors, elle a réfléchi ? demanda le chef d'un air menaçant. Elle a faim ? Elle veut sa soupe ?

Croyait-il vraiment que je trahirais mon mari pour un bol de soupe ? Il devait me prendre pour une de ces enfants gâtées auxquelles on n'a jamais rien refusé. Et c'est probablement ainsi qu'il jugeait tous les aristocrates. Étonnée, quoique toujours prudente, je bravai son regard avec plus d'assurance, choisissant de garder le silence.

— Elle a perdu sa langue ? se fâcha-t-il. Elle veut que je l'aide à la retrouver ? Attrapez-moi cette donzelle et bloquez-lui la tête ! On va voir où est sa langue.

Avant que je puisse réagir, l'un de ses hommes m'avait ceinturée par-derrière, bloquant mes bras dans les siens. Un deuxième emprisonnait mon visage, ses paumes démesurées l'enclosant tout entier. Je faillis ouvrir la bouche pour crier... mais c'était précisément ce que l'écumeur attendait de moi, alors je serrai les dents, braquant sur lui toute ma révolte. Attitude aussi futile qu'inutile, je commençais à m'en rendre compte. Il rit de ma tentative de mutinerie, s'approcha de moi et força violemment mes mâchoires pour qu'elles cèdent. Je tentai brièvement de résister à la douleur, mais il était bien trop fort pour moi. Je dus obtempérer. Je manquai de m'étouffer quand ses gros doigts répugnants saisirent ma langue et la tirèrent hors de ma bouche. J'aurais aimé trouver la force de le mordre, quitte à me blesser, malheureusement il maintenait une telle pression que je craignis soudain qu'il me disloque l'articulation. J'entendais les cris de Sauge qui le suppliait de me laisser tranquille. J'aurais préféré qu'elle reste à l'écart. J'avais peur qu'ils s'en prennent à elle ou qu'ils l'emmènent et nous séparent. Je cessai donc de lutter, me contraignis à relâcher tous mes muscles et à calmer ma respiration. Je voulais que nos agresseurs se focalisent sur moi. J'espérais qu'elle comprendrait mon intention et se ferait plus discrète.

— Eh ben voilà ! La pouliche est toute docile maintenant, railla-t-il d'une voix douceuse. On peut dire que je sais comment traiter une Dame, hein ! plaisanta-t-il avec ses hommes.

Il ôta les doigts de ma bouche, me la laissant refermer ; ce que je fis avec la plus grande prudence. Il avait tant étiré mes mâchoires et mes lèvres que des larmes de douleur me vinrent quand je les fis jouer. Pourtant, cela n'était rien en comparaison des élancements de ma langue qu'il avait pincée violemment. Celle-ci commençait à gonfler et je n'étais pas certaine de pouvoir m'exprimer de manière intelligible, sans parler de m'alimenter. Quoique l'occasion ne se présenterait sans doute plus avant longtemps, vu que je n'avais aucunement l'intention de coopérer. Il fit signe à ses hommes de me lâcher. Ceux-ci s'exécutèrent à contrecœur et en laissant traîner leurs mains sur moi plus que nécessaire... mais là encore, cela le fit seulement sourire d'un air salace.

— Maintenant, regarde-moi bien, espèce de pute blasonnée, me cracha-t-il au visage. On m'appelle Ifhoras le Ciseleur. Et tu sais pourquoi ? Parce que je suis un artiste. Tu n'imagines pas les gravures

magnifiques qu'on peut produire avec une lame bien effilée. Et devant une peau douce et blanche comme la tienne, je me sens terriblement inspiré !

Le sens de ses paroles me gela le sang dans les veines, coupant ma respiration. Non content de me menacer des pires tortures, il venait de me révéler son nom. Autrement dit, il n'avait aucune intention de me laisser la vie sauve. Au bout du compte, même si je parvenais à détourner les écumeurs de Deijan, je n'en réchapperais pas, et Sauge non plus. Je vacillai sous cette prise de conscience, mais l'inéluctable n'eut pour effet que d'affermir ma résolution. Je décidai de gagner du temps, autant que possible. C'était probablement tout ce que je serais en mesure d'obtenir de toute façon.

— Je vois que tu as compris, Princesse, se moqua-t-il, satisfait. Reste à savoir dans quel état tu seras quand je te tuerai. Et ça, ça ne dépend que de toi. Où est le Fléau ?

Ainsi mon sort se résumait à cette simple question. Soit je livrais Deijan et je mourais vite, soit je refusais de parler et il me découperait en morceaux avant de m'achever. Oui mais voilà, je n'avais pas l'intention de choisir entre les deux.

— Je vais vous dire où il est, déclarai-je d'un air terrifié que je n'avais aucun mal à feindre. Il est parti hier pour Péanne.

Je déglutis difficilement tant ma bouche était sèche. Je tordais mes doigts dans mon giron⁽¹⁷⁾, priant de toutes mes forces qu'il y croie. L'écumeur, Ifhoras, commença par hausser les sourcils, surpris. Puis il les fronça, plissant les paupières d'un air méfiant. Il me dévisageait avec attention, espérant sans doute lire la vérité sur mes traits. Je m'efforçai de lui offrir un masque candide et apeuré, plutôt que coupable et embarrassé. Je n'osais presque plus respirer.

— Il serait parti hier pour Péanne... murmura-t-il. Comme par hasard. Et que serait-il allé faire d'un seul coup à Péanne, alors qu'il est tellement occupé, ici, par les récoltes et la réparation des douves ? m'interrogea-t-il d'une voix si douce qu'elle me fit dresser les cheveux sur la tête.

Sa réaction me permit cependant de reprendre espoir. S'il avait été certain de trouver Deijan à Bucail, il m'aurait traitée de menteuse, frappée ou que sais-je encore. J'avais peut-être une chance de les guider vers une fausse piste, finalement.

— Il me semble qu'il a répondu à une convocation du conseil,

mentis-je avec un peu plus d'aplomb. Je l'ai entendu dire à l'un de nos régisseurs que le roi Mayeul avait ordonné une session extraordinaire, toutefois je n'en sais pas plus. Mon mari ne me raconte pas grand-chose, ajoutai-je en baissant les yeux.

Affecter l'épouse négligée, dédaignée, m'était d'autant plus douloureux que c'était la vérité, mais cela, il n'avait pas besoin de le savoir. Je ne cherchais pas à provoquer sa pitié, c'eût été ridicule. Seule importait la crédibilité de mon image de faible femme sans intérêt et sans pouvoir. Je devais le convaincre qu'il ne trouverait rien ici.

Poussant un profond soupir de dépit mêlé de rage, Ifhoras passa une main dans sa tignasse brune et fit un tour sur lui-même, observant la chambre, l'air indécis, avant de reporter son attention sur moi. D'un geste si vif que je ne pus réagir, il m'attrapa la gorge et me souleva à peine du sol. Pas assez pour que je suffoque, mais suffisamment pour me faire comprendre qu'il pouvait me tuer d'une main.

— Tu vas me dire quand il est censé rentrer, m'ordonna-t-il. Et n'invente pas d'histoire parce que je le saurai, et tu n'aimeras pas ça du tout.

C'était on ne peut plus clair. Je tentai de parler, mais seul un borborygme étranglé franchit mes lèvres. Il me lâcha. Je tombai à genoux, toussant entre deux inspirations sifflantes. Mes yeux me donnaient l'impression de sortir de mes orbites en feu. Je ne retrouvais pas mon souffle assez vite au goût d'Ifhoras qui posa la semelle boueuse de sa lourde botte de cuir sur ma poitrine et poussa, me renversant en arrière. Il me maintint ainsi sur le dos, son affreux rictus toujours aux lèvres, et insista.

— Quand ?

— Il ne devrait pas rentrer avant quelques décades, articulai-je péniblement.

Le son rauque de ma voix cassée m'effraya presque.

— Il est possible qu'il ait décidé d'en profiter pour régler d'autres affaires sur la capitale, ajoutai-je, humble et conciliante.

— Et moi, je crois que tu mens, répondit-il, les yeux plissés. Fouillez-moi cet appartement du sol au plafond ! cria-t-il ensuite à ses hommes.

Ce fut le début d'un saccage en règle. Je les vis soulever les tapis, dépendre les tapisseries, vider les coffres et arracher les draps du lit, renverser les meubles, jeter toutes mes robes hors de la penderie. Prise d'une angoisse de plus en plus vibrante à mesure qu'ils approchaient du pan de mur dissimulant le boudoir secret, je m'étais roulée en boule sur le sol. Je tremblais de tous mes membres, or je ne devais surtout pas lui laisser voir ma terreur. Ma gorge, ma langue et mes mâchoires m'élançaient, mais mes membres n'avaient rien. Je m'efforçai donc de me remettre debout. Je cherchai Sauge des yeux et la trouvai rencognée dans l'angle de la porte qui menait à ma chambre à coucher, à demi dissimulée derrière un rideau. Du regard, je lui ordonnai de ne pas intervenir, de se faire oublier autant que possible. Je craignais tant qu'on nous sépare ! Mais son visage se figea, son regard se vida, et je sus qu'elle allait tenter quelque chose. Quoi ? Je n'eus que le temps de me poser la question. Elle quitta son abri pour aller se camper devant Ifhoras. Elle fit une brève révérence puis s'adressa à lui en gardant les yeux baissés.

— Maître Ifhoras, je suis coincée ici depuis ce matin ; or j'ai du travail. Si vous voulez que les domestiques s'activent, je dois les diriger. Sans leur gouvernante, ils ne sont bons à rien.

— Et pourquoi est-ce que je voudrais qu'ils s'activent ? persifla-t-il en l'imitant. Ils sont aux arrêts, je ne veux pas en voir un seul bouger, et c'est pareil pour toi !

— Soit, répondit-elle sans se démonter. Quand vous aurez faim, vos hommes sauront sûrement vous préparer un repas. Et ils feront votre lit, laveront votre linge, nettoieront derrière vous. Je suis certaine qu'ils feront ça très bien, et avec dévouement.

Les grimaces dégoûtées des quatre écumeurs parlaient d'elles-mêmes quand Ifhoras se tourna vers eux. Il se dirigea vers la porte à grands pas, l'ouvrit à la volée et désigna le couloir.

— Taille ! ordonna-t-il à Sauge. Et que je n'aie pas à me plaindre du moindre détail. Personne ne met un pied hors du château et ceux qui n'ont rien à faire à la cuisine ou au nettoyage restent où ils sont. C'est clair ?

— Oui, Monsieur.

Sans un regard pour moi, elle sortit de la chambre, m'abandonnant avec mes geôliers.

Quand ils eurent retourné tout l'appartement, de l'antichambre au

cabinet de toilette en passant par la garde-robe, sans avoir rien trouvé, les quatre hommes d'Ithoras quittèrent les lieux. Deux d'entre eux se postèrent devant ma porte. Les deux autres prirent la direction de l'escalier principal. Demeurée seule avec leur chef, je songeai avec un troublant détachement que mon heure était venue. Je me tenais debout, très calme dans le chaos, juste déçue de n'avoir pas l'occasion de contempler une dernière fois les jardins de Bucail avant de mourir. Je tenais mon cœur et mes pensées loin des gens que j'aimais. Loin de mes parents, de mes frères et de ma sœur, qui souffriraient en apprenant la nouvelle. Loin de Sauge, que j'étais tout compte fait heureuse de savoir à distance. Loin de Deijan, qui ne saurait jamais à quel point je l'aimais. Un mouvement sur ma gauche me ramena au présent. Ithoras m'avait rejointe et tendait la main vers ma poitrine. Il attrapa le devant de ma robe et me souleva jusqu'à ce que ma tête soit à la hauteur de la sienne. Mes pieds pendaient dans le vide. Je n'avais plus peur. Je posai les mains sur ses poings, plus pour me donner une contenance que pour l'inciter à me lâcher – qu'aurais-je pu faire, de toute façon ? –, puis je plongeai les yeux dans les siens. Nous nous toisâmes un moment, impavides⁽¹⁸⁾ et silencieux, nous jugeant ouvertement l'un l'autre. Enfin ses épaules semblèrent se détendre, sans toutefois qu'il me laisse redescendre.

— Non, gronda-t-il à mon oreille. Tu ne vas pas mourir aujourd'hui. Ce serait bien trop facile. Et je ne suis pas convaincu par ta petite prestation. Je n'en ai pas fini avec toi.

Il me reposa très lentement au sol, lâcha ma robe et s'en retourna vers la porte. Avant de sortir, il ajouta :

— Fais de beaux rêves, Princesse.

Puis il sortit en éclatant de rire.

Bien après qu'il eut fermé la porte à clé, son rire déclinant résonnait encore dans les murs de ma prison.

Une aube lumineuse se levait sur les terres fleuries de Bucail, mais la beauté du monde me semblait scandaleuse, blasphématoire. J'avais passé la nuit auprès de Deijan, épiant nerveusement le moindre bruit, anxieuse à l'idée que l'on me surprenne. Je savais qu'il était imprudent de rester si longtemps dans le boudoir secret. Que j'aurais dû dormir afin de reprendre des forces. Et dans ma chambre pour ne pas éveiller les soupçons. Cependant je n'avais pas le courage de

demeurer seule, et je ne parvenais pas à quitter son chevet. Dans les traits magnifiques de son visage, je retrouvais la foi et l'espérance. Quand je laissais mes doigts errer sur son front, ses lèvres, sa joue, je sentais tout mon corps vibrer comme s'il était vivant pour la première fois. J'avais aussi renouvelé ses soins et ses bandages. L'inconscience avait plongé son corps dans une léthargie qui ralentissait ses fonctions, ce qui me donnait encore du temps avant d'avoir à me préoccuper de ses besoins naturels. J'avais déjà soigné des hommes par le passé, et cela ne m'avait pas gênée bien longtemps. *Un malade est un malade*, me disait ma mère, *il ne faut pas le voir comme un homme*. Toutefois, il me paraissait impossible de ne pas considérer Deijan comme un homme. Encore un problème auquel j'allais devoir faire face. En temps voulu. Une difficulté à la fois.

Je mourais de faim. Je n'avais rien avalé depuis l'avant-veille au soir, puisque je m'étais éveillée la veille au son des combats et que nous avions eu bien autre chose à penser depuis. J'avais soif aussi. Tellement soif que j'aurais pu boire l'eau de mon broc de toilette, si celui-ci n'avait été vide. Régulièrement, je plaquais mon oreille contre la porte donnant sur le couloir dans l'espoir d'entendre quelque chose, quelqu'un, de deviner ce qui se passait, d'apprendre quoi que ce soit. En vain. Un tel silence régnait que j'aurais aussi bien pu me trouver seule dans le château. À certains moments, je me demandais si ce n'était pas le cas. Si les écumeurs n'avaient pas déserté la place durant la nuit. Mais alors, cela signifierait que tout le monde était mort : les domestiques, Sauge, Jorel, Juliana – la mère de Deijan –, Mohane de Sion, sa dame de compagnie, et la cousine Anthelmina. Même à cette dernière, qui pourtant me haïssait et ne m'avait pas épargnée durant ces deux renouveaux, je ne souhaitais pas un tel sort.

Ce n'est qu'au déclin du jour que je perçus enfin l'approche de quelqu'un. Ma porte s'ouvrit sur une jeune servante, flanquée de deux écumeurs, qui déposa sur le sol un morceau de pain assorti d'une écuelle d'eau. Elle me jeta un regard effrayé avant de se relever vivement et de s'engouffrer dans ma chambre. Elle en ressortit aussitôt avec mon vase de nuit et s'enfuit littéralement dans le couloir. La porte se referma avant que j'aie pu l'interpeller. Je regardai, consternée, le « repas » qu'on m'avait accordé. À ce rythme, je ne tiendrais pas longtemps, sans parler de Deijan qui, lorsqu'il se réveillerait, aurait besoin d'être nourri, lui aussi. Poussant un soupir résigné, je ramassai le pain et l'eau, rejoignis mon balcon-serre et mâchai mon croûton avec application. Esca savait quand j'en aurais de nouveau !

Les trois jours suivants se succédèrent sans la moindre variation. Je demeurais cloîtrée dans mes appartements, sans nouvelles du monde extérieur. Ma porte ne s'ouvrait que le soir venu, quand la servante déposait mon « repas » sur le sol, furtivement et sans jamais me regarder. J'avais essayé de lui parler, toutefois je ne savais comment lui faire passer un message pour ma camériste sans que cela les mette toutes les deux en danger. Ifhoras n'avait pas reparu, ce qui me convenait très bien. En revanche, Sauge n'avait pas donné signe de vie, ce qui m'inquiétait de plus en plus. Particulièrement parce que, depuis deux jours, Deijan brûlait de fièvre. J'avais utilisé tout ce qu'il me restait de la décoction de calendula, que j'étais difficilement parvenue à lui faire avaler, mais j'aurais eu besoin d'écorce de saule et de fleurs de sureau pour abaisser sa température. Je ne disposais pas de suffisamment d'eau à lui faire boire, encore moins pour le rafraîchir et le baigner. Je n'avais plus de bandages propres, les siens avaient durci, imbibés de sang et de sueur comme ils l'étaient. Et sans eau, il m'était impossible de les laver. Si Sauge ne venait pas très vite à mon secours, je risquais de le perdre. Et cette idée me tordait le ventre.

Depuis qu'il avait la fièvre, son esprit avait refait surface deux ou trois fois. Il avait entrouvert les yeux, avait gémi, s'était agité sur le lit, pourtant je ne crois pas qu'il ait eu conscience de ma présence alors que j'avais été à ses côtés tout le temps. Lui parlant, chantonant pour lui. J'avais tenté de rafraîchir son visage en le caressant de mes paumes refroidies après que je les aie plaquées sur les murs froids. J'avais même découvert son corps, ôtant les draps ainsi que ses chausses et sa chemise déchirée, ne laissant sur lui que les bandages et ses dessous intimes. La vue de son corps exposé me troublait profondément. En deux cycles de mariage, je ne l'avais jamais vu sans ses vêtements. Je n'avais jamais pu le toucher. Il était tellement beau. Bien plus beau que ce que j'avais imaginé. Ses muscles longs dessinaient sur son corps un paysage magique qui m'émouvait. Il respirait la force et la grâce. On aurait dit un grand fauve endormi, détendu en apparence, mais paré à bondir à la moindre menace. Pourtant, cette fois, si le danger arrivait jusqu'à lui, il ne réagirait pas, ne se défendrait pas. Parce que malgré l'impression de puissance et de dangerosité qu'il dégageait, il était aussi vulnérable qu'un nouveau-né. Et face aux écumeurs, face à la fièvre qui le dévorait de l'intérieur, à l'infection qui menaçait de l'empoisonner, il n'y avait que moi. J'étais son seul rempart, son unique chance de survie.

Savoir qu'il me devrait la vie, si on s'en sortait, aurait dû m'emplir de joie, car il me serait alors reconnaissant et s'en trouverait sans doute mieux disposé envers moi. En réalité, je me sentais plutôt

impuissante et désespérée. J'avais toujours été la petite fleur douce et fragile de la famille, timide, malléable, sensible et naïve. Je n'étais en aucun cas armée pour braver à la fois une horde d'écumeurs, des blessures graves, une fièvre inquiétante et un mari qui me détestait. Quand je regardais les choses sous cet angle, je n'avais qu'une envie : me recroqueviller dans un coin et pleurer sur mon sort en attendant la fin. Alors je décidai de ne tenir compte que de l'autre angle : celui qui ne me laissait d'alternative que d'avancer et de me battre pour celui que j'aimais, quelles qu'en soient les conséquences. Ne pas réfléchir, ne rien supposer et surtout, ne rien attendre. Je remis donc mon avenir et celui de Deijan entre les mains providentielles d'Esca, priant la déesse de me montrer la voie. Puis, libérant mon esprit des angoisses inutiles qui le paralysaient, je cherchai des solutions.

Il me fallait des herbes et de l'eau. Je devais trouver un moyen de contacter Sauge. Jorel était peut-être mort, ou en tout cas, prisonnier. Et, à l'instar de celui-ci, je savais que le personnel de Bucail ne me portait pas dans son cœur. Pour eux, j'étais la pucelle insipide et transparente que leur maître s'était trouvé contraint d'épouser et qui n'avait toujours pas su lui donner un héritier. J'étais incapable et insignifiante. Ils m'avaient jusqu'ici ignorée au mieux, sinon méprisée. Jamais ils ne me suivraient. Sauge était sans conteste mon unique alliée au château. Cependant je n'avais pas le choix. Seule la servante qui m'apportait mes repas et changeait mon vase de nuit pouvait me venir en aide. J'allais devoir lui faire confiance.

Ce soir-là, le quatrième après l'attaque, quand la porte s'ouvrit, je demeurai immobile et silencieuse sur mon coussin, dans mon balcon-serre, à regarder d'un air mélancolique le soleil disparaître à l'horizon. Je ne tournai pas la tête pour observer la servante qui ramassait mon écuelle et prenait mon pot de chambre. Je me contentai d'espérer très fort.

7 – Deijan

Château de Bucail, Belterre, chambre secrète

Deuxième sep de lune d'or, 1737^e renouveau

Un feu sans flammes consumait mon corps depuis des jours. Cependant, cela ne me tuait pas. Malheureusement. La soif me torturait au moins autant, transformant ma gorge en fosse à chaux, mais ne m'achevait pas plus que la brûlure. Ou bien c'était le froid qui s'insinuait jusqu'au plus profond de ma chair et de mes os, me secouant de tremblements incontrôlables. Pourtant mon cœur persistait à scander sa révolte derrière mes côtes. Que n'aurais-je donné pour un peu de répit ? *Tout*. Ce que je n'avais pas. Parce que je n'avais rien. Je n'étais qu'un rebut de souffrance et de solitude.

Non, pas de solitude. Il y avait mon ange. Je l'entendais chanter au plus fort de ma fièvre. Je sentais ses mains fraîches apaiser mon corps en feu, en allumant un autre bien plus agréable et qui me distrayait de mes malheurs. Je l'appelais Mia.

Elle me la rappelait.

Mia...

On grandit en enfouissant sous l'orgueil, le pouvoir et l'ambition, les tendres souvenirs qui nous amarraient à l'enfance. On efface à coups de sérieux et de gravité les évocations douces, de peur qu'elles nous rendent vulnérables. On oublie l'essentiel en s'attachant féroce à d'illusoires valeurs. Et puis un jour, on perd tout. Alors, des tréfonds de notre âme éternelle remonte un fantôme du passé, qui nous prend dans ses bras, nous berce et nous murmure : *N'aie pas peur, je suis là, je tiens ta main.*

Le mien s'appelait Mia.

Je me la rappelais comme d'une divinité gracile et lumineuse, une fée peut-être. Trop belle pour qu'on la regarde, trop précieuse pour qu'on la touche, trop parfaite pour que j'ose l'aimer. À dix ans, je savais déjà que je n'en étais pas digne. Je l'avais donc enfermée dans un coffret d'or et d'argent serti de mille diamants, dont j'avais jeté la clé au fond du plus sombre abîme de mon cœur. Ainsi, avais-je pensé, elle demeurerait à jamais hors d'atteinte. Je ne risquerais pas de la souiller de mon impureté. Cependant, le souvenir de sa voix, des tendres berceuses qu'elle chantait quand elle me sentait triste, sans le moindre égard pour mon orgueil de mâle, devait être plus puissant que n'importe quelle clé de n'importe quel coffre, aussi inaccessible fût-il. Car je l'entendais à nouveau.

Je l'entendais chanter de l'intérieur du feu. Elle dispersait les flammes. Elle enveloppait mon être de sa voix fraîche et tendre. Elle disait : *N'aie pas peur, je suis là, je tiens ta main.*

Mia.

Ma Mia.

Mon impossible rêve, que j'avais tué dans l'œuf avant qu'il ne me touche et me rende fragile. Ce rêve que j'avais nié, effacé, oublié. Il m'était revenu. Il devait repartir.

Je m'appelais Deijan, trente-septième comte de Bucail, Fléau des écumeurs, indigne époux et fils maudit. J'étais tombé bêtement en tentant de défendre mon indéfendable château. J'étais vraisemblablement blessé, mais quelqu'un me soignait. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais... c'était toutefois hors de portée des écumeurs. Sans cela je serais mort. Lors des rares moments où la lucidité perçait mon esprit embrumé de fièvre, je m'évertuais à renforcer les murs de ma volonté. D'abord guérir, recouvrer mes forces et bouter ces chiens hors de chez moi. Non, les éliminer jusqu'au dernier. Puis reprendre ma vie telle que le destin l'avait projetée pour moi. Pas question de laisser des chimères dévier ma ligne de conduite. Je ne croyais plus aux miracles depuis longtemps.

Rejeter Mia, n'était-ce pas la sauver ?

8 – Guilendria

Château de Bucail, Belterre, appartements de Guilendria

Deuxième neù de lune d'or, 1737^e renouveau, sixième heure après la mi-nuit

Je fus brutalement tirée du sommeil par le fracas de la porte du salon, qui percuta le mur sous une poussée violente. Je me redressai dans mon lit, le cœur affolé, un cri coincé dans la gorge. Je rivai mon regard vers le rideau qui séparait ma chambre du reste de l'appartement. Mon sang avait déserté mes veines.

Ils avaient trouvé mon message. Bien sûr. C'eut été trop facile. Et maintenant, ils venaient pour me tuer. Ou pire. Tout ce que j'espérais, c'est qu'ils l'aient trouvé avant Sauge. Je préférais qu'elle ne soit pas impliquée dans ce qui allait se passer.

Par chance, pour une fois, j'avais regagné mon lit aux petites heures du jour, laissant Deijan à son sommeil instable. L'accès qui fermait le boudoir était soigneusement clos et dissimulé par mes robes d'hiver. Il n'y avait, a priori, pas de raison que les écumeurs s'y intéressent à nouveau. Le Fléau demeurait à l'abri, pour l'instant.

Balayant mes pensées, deux hommes traversèrent les lourds voilages de mon huis. Les mêmes qui m'avaient maintenue immobile pendant qu'Ifhoras m'ouvrait la bouche de force pour tirer sur ma langue. Une satisfaction malsaine éclairait leurs traits tandis qu'ils traversaient la chambre. Le plus grand des deux, roux, cheveux frisés tombant sur les yeux et lèvres déformée par un affreux bec-de-lièvre, m'empoigna par les bras et me tira du lit. Je ne perdis pas mon temps à supplier ni à me débattre. À quoi bon ? J'utilisai plutôt mon énergie à rester debout pendant qu'il me traînait brutalement derrière lui. L'autre, plus petit, de longs cheveux d'un blond filasse, crasseux et emmêlés, de petits

yeux noirs, malveillants, et la peau grêlée par la vérole, nous suivait de près, palpant et pinçant mes fesses sous prétexte de me faire avancer.

Ils me poussèrent dans le corridor jusqu'au palier principal, puis dans l'escalier qui desservait la grand-salle et les pièces de réception. Autour de moi, tout n'était que chaos. Les salons d'apparat, la magnifique galerie des portraits, le hall d'accueil, tout avait été dévasté par ces immondes pourceaux sans éducation. À chaque pas, nous croisions de ces malfrats en guenilles qui continuaient de piller les trésors de Bucail sans la moindre vergogne, quand ils ne harcelaient pas les servantes au milieu des couloirs. Nous entrâmes dans la grand-salle par la porte d'honneur, qui faisait face à l'estrade seigneuriale. Deux rangées de colonnes en bois sculpté séparaient la partie centrale, réservée aux spectacles et réjouissances, des parties latérales où se dressaient les tables des vassaux et des invités. Ces dernières se voyaient désormais occupées par les envahisseurs, qui s'y vautraient dans leurs répugnantes libations. Mais je n'eus pour eux qu'un bref regard, car je focalisai mon attention sur le pire d'entre tous. Il se pavanait à la table de Deijan, sur son fauteuil, et buvait dans son gobelet. Une nouvelle bouffée de haine me traversa, que je refoulai aussitôt. J'avais décidé de jouer le rôle de la pauvre épouse ignorante et je devais m'y tenir, quoi qu'il fît pour me provoquer. D'une brusque poussée dans le dos, Bec-de-lièvre m'intima d'avancer jusque devant l'estrade, me tirant de mon obsession malsaine du Ciseleur. C'est alors que je la vis. Elle était attachée à la dernière colonne de bois avant l'estrade, les bras tendus au-dessus de la tête, couverte de sang et d'ecchymoses. *Sauge*. Je ne pus réprimer un cri d'horreur. Je chancelai, horrifiée, les mains devant le visage comme pour me protéger de ce que je voyais, mais les yeux grands ouverts sur le corps supplicié de mon amie.

— Ah, voilà mon invitée ! entendis-je clamer Ifhoras.

Pourtant, je l'ignorai. Je ne pouvais détacher mon regard de *Sauge*. Son pauvre visage tuméfié l'empêchait de soulever les paupières, elle portait des traces de coups sur tout le corps et du sang suintait entre ses cuisses. Mais c'est l'état de son ventre qui me mit à genoux. Une série d'entailles et d'incisions dessinaient sur sa peau le symbole que j'avais moi-même gravé au fond de mon pot de chambre. *Secours et Charité d'Esca*. Le blason de la déesse, que l'on traçait en guise de protection, de prière ou de bénédiction. Un quartier de lune entourant un cœur surmonté d'une étoile à quatre branches : amour, fidélité, courage et compassion. Je m'en étais servie pour faire savoir à ma suivante que j'avais besoin d'elle. Et ce faisant, je l'avais condamnée.

Jamais je ne me pardonnerais d'avoir agi avec tant de légèreté, sans réfléchir aux conséquences. Jamais je ne pourrais expier ce que je lui avais fait, ce qu'elle avait subi à cause de moi, parce que les cicatrices, elles, ne s'effaceraient jamais. J'aurais voulu ne pas pleurer et montrer à ces démons un visage aussi dur et froid que l'étaient leurs cœurs, mais le mien était en miettes et saignait comme saignait le ventre de mon amie. Impossible d'endiguer les larmes qui inondaient mes joues, d'étouffer les sanglots qui m'enserraient la gorge. Je luttais juste pour ne pas m'évanouir. Parce que cela les aurait fait rire.

— Eh bien, Princesse, railla le Ciseleur, reconnaissez-vous enfin que je suis plus doué que vous ? Votre pitoyable tentative de gravure sur urinoir ne m'a guère impressionné, vous savez. Alors que ça, poursuivit-il avec emphase en désignant la pauvre femme, c'est de l'art !

J'allais vomir. La terreur et la haine ne faisaient pas bon ménage dans mon estomac. Cependant, il n'était pas question – plus question ! – que je fasse montre de la moindre faiblesse devant ce fils des ténèbres. Aussi je me relevai, redressai le dos et la tête, puis me tournai vers lui en essayant de ne pas trembler.

— Pourquoi vous en être pris à elle, si c'est moi la fautive ? lui demandai-je.

Un instant, j'eus l'impression que ma question l'embarrassait, cependant, la seconde suivante, il me répondit en fanfaronnant.

— Il faut toujours faire un brouillon avant de se lancer dans une œuvre.

Puis son expression s'assombrit et je sentis que le jeu était terminé.

— Maintenant, explique-moi à quoi tu t'attendais en demandant du secours à une servante aussi prisonnière que toi. Qu'espérais-tu qu'elle puisse faire pour toi ?

Ses yeux plissés trahissaient l'intérêt qu'il portait à ma réponse. Il devait être plus malin que je l'avais imaginé. Ce ne serait pas un adversaire facile à tromper. En effet, qu'aurais-je bien pu attendre de Sauge ? Si je n'avais pas eu tellement besoin d'eau et de remèdes pour Deijan, jamais je n'aurais lancé cet appel... Oui. Bien sûr.

— Je suis malade, déclarai-je en le fixant posément. J'ai besoin de soins et de médicaments qu'elle seule sait me préparer. Si j'en suis trop longtemps privée, je pourrais en mourir.

Il fronça les sourcils, puis tourna la tête vers l'angle obscur des draperies qui dissimulaient la porte du bureau de Deijan.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il aux ombres.

— Je ne saurais dire, répondit Anthelmina, que je distinguai avec surprise. La comtesse vit recluse dans ses appartements, poursuivit-elle d'une voix atone, et sa servante ne la quitte pour ainsi dire jamais. Je n'ai point entendu parler d'une quelconque maladie, néanmoins...

Elle haussa les épaules et se tut. Avait-elle décidé de ne pas me trahir ou avait-elle réellement des doutes ? Elle devait bien savoir que Deijan n'était pas à Péanne. Elle, qui avait tout tenté jusque-là pour se débarrasser de moi et prendre ma place, tenait l'occasion idéale de m'évincer. Il lui suffisait de dire la vérité. Toutefois, cela mettrait également Deijan en danger... or pour devenir comtesse, elle avait besoin du comte.

— Qu'ai-je à faire que tu meures, chienne de noble ? me provoqua-t-il.

C'était une question purement rhétorique, à laquelle il n'attendait pas de réponse. Je lui en donnai une cependant.

— Si je meurs, vous perdez votre monnaie d'échange.

— Peuh ! s'esclaffa-t-il. Tu te donnes une importance que tu n'as pas. D'après la garce derrière moi, le Fléau t'ignore et te méprise. Il serait même soulagé qu'on le débarrasse de toi.

D'où qu'elle vienne, même de la pire engeance, la vérité faisait toujours terriblement mal, pourtant je ne pouvais la laisser me déstabiliser. S'il se mettait en tête que je ne valais rien, il chercherait un autre otage et je ne pouvais le laisser se servir de la mère de Deijan. Ni même d'Anthelmina, qu'elle le méritât ou non. De plus, je me devais de vivre pour protéger et soigner mon mari, au moins jusqu'à ce qu'il soit en mesure de se lever.

— Si vous pensez pouvoir le piéger en agitant sous son nez la menace de tuer quelqu'un qui lui importe, songez à l'avantage que vous tireriez d'un héritier, insinuai-je en posant la main sur mon ventre.

Il écarquilla les yeux un bref instant puis fronça encore les sourcils.

— Vous êtes grosse ? s'étonna-t-il avant de se tourner, cette fois

franchement, vers Anthelmina. Vous m'avez dit qu'elle était stérile ! lui hurla-t-il à la figure.

La jeune femme avait blanchi et porté à ses lèvres une main tremblante. J'aurais presque eu pitié d'elle si son regard ne m'avait transpercée d'une telle haine.

— Depuis quand ? me demanda-t-elle.

— Cela ne vous regarde en rien, *Cousine*, répondis-je froidement. Mon époux souhaitait attendre, avant d'en faire lui-même l'annonce, que la grossesse soit confirmée, expliquai-je à l'écumeur. Si je vous offre ce pouvoir sur moi et sur le comte de Bucail, c'est pour que vous me promettiez de ne pas toucher au reste de la maisonnée. Ils ne vous seront d'aucune utilité en regard de l'enfant.

— Soit, acquiesça-t-il d'un air malveillant. Je ne me servirai pas d'eux pour faire pression sur le Fléau.

— Ni d'Anthelmina, ni de Madame de Bucail, ni d'aucun des domestiques, insistai-je. Le jurez-vous ?

— Je le jure, répondit-il.

Sa capitulation hâtive et trop aisée raviva mon malaise. Je n'osai insister plus, bien que je le soupçonne de me manipuler. Exiger davantage aurait pu me coûter la prochaine faveur que j'allais lui demander, or je ne pouvais me le permettre. Le cœur au bord des lèvres, je lançai un bref regard au corps martyrisé de Sauge avant de passer à la suite de mon offensive.

— J'ai besoin de soins et de médicaments si je ne veux perdre ni la vie ni l'enfant, lui déclarai-je d'un ton humble en regardant mes mains jointes. Sauge me soigne depuis des renouveaux. Nul ne connaît mieux qu'elle ce qui est bon pour moi. Me permettez-vous de la reprendre à mon service le temps que vous ayez obtenu ce que vous désirez ?

J'avais espéré minimiser l'importance de ma requête en choisissant cette formulation qui mettait en exergue ses propres visées. Il ne fut pourtant pas dupe. Décidément, ce bougre de malfrat m'apparaissait plus intelligent que ce à quoi on pouvait s'attendre de la part d'un écumeur.

— Que m'offres-tu en échange ? s'enquit-il en souriant, très content de lui.

Ses yeux brillaient d'une impitoyable satisfaction, comme s'il m'avait amenée exactement là où il l'avait prévu. Je me sentis subitement piégée, mais il était trop tard. Je ne pouvais plus reculer.

— Qu'aurais-je qui puisse vous intéresser ? demandai-je, vaincue. Vous me retenez en otage ainsi que l'enfant que je porte. Vous occupez ma maison, mangez mes provisions et videz ma cave. Vous maltraitez mon personnel. Vous détruisez mon mobilier et l'héritage de ma famille... Que voulez-vous de plus ?

Il fit mine de réfléchir un court instant, cependant j'étais certaine qu'il savait déjà ce qu'il exigerait de moi.

— Je serai magnanime, assura-t-il d'un ton débonnaire qui sonnait faux. La peau de votre dos me suffira. Chaque jour jusqu'au retour de votre mari, vous viendrez me présenter ce magnifique espace de création, sur lequel je laisserai une œuvre à la postérité. En échange de quoi, je vous laisse récupérer votre bonne. Elle aura accès à la cuisine et à l'herborier, mais c'est tout. Est-ce clair ? Si je la trouve à fureter où que ce soit d'autres, je la tuerai sans sommation.

Si j'entendis la fin de sa tirade, je n'en pris conscience que bien plus tard. Mon cerveau avait cessé de fonctionner dès la première phrase. Je le regardai, incrédule, incapable de réagir. Puis je tournai les yeux vers le ventre lacéré de Sauge et frissonnai. Je craignais la douleur, j'avais toujours été douillette, ce qui provoquait les moqueries de mes frères et de Deijan quand nous étions enfants. Soudain, la vue des coupures, du sang, des bleus et des hématomes sur le corps de ma camériste me submergea comme une vague impossible à contenir. Je sentis mon sang quitter ma tête. Puis plus rien, jusqu'à la brûlure cuisante des gifles qui me ramenèrent à la conscience. Et le rire tonitruant d'Ifhoras qui résonnait entre les murs de pierre. Les événements qui suivirent ne laissèrent qu'une empreinte floue dans ma mémoire. On détacha Sauge, et on nous porta plus ou moins jusqu'à mes appartements où on nous abandonna, avec toutefois de l'eau et des herbes en suffisance.

Il me fallut le reste de la matinée pour que cessent les tremblements incoercibles de mon corps et que je puisse m'occuper avec efficacité de ma pauvre servante. Je lavai ses plaies et les enduisis de la pâte cicatrisante dont j'avais pu refaire un stock grâce à l'eau et aux herbes. De la graisse eut été plus efficace, je n'avais toutefois osé en réclamer à mes geôliers. J'avais ensuite appliqué une décoction d'arnica et de calendula sur ses œdèmes et hématomes. J'avais lavé son entrejambe en serrant les dents, de peine autant que de haine, car je savais – ô

combien ! – ce qu'elle avait subi. Puis je la laissai se reposer. Je pus alors faire ce que j'attendais fébrilement depuis des heures. Je rejoignis Deijan dans le boudoir secret.

Il était urgent de nettoyer ses plaies et de faire descendre sa température, mais je n'eus pas la force de m'y attaquer d'emblée. Mon cœur n'en pouvait plus de tenir bon, aussi m'effondrai-je sur le lit, tout contre lui, et pleurai-je tout mon soûl. Les sanglots qui me secouaient me faisaient mal au point que je m'accrochai à lui, comme s'il pouvait soulager à la fois ma douleur, ma peine et ma peur. Le temps s'étira. À mesure que mes larmes tarissaient, le calme revenait en moi et je reprenais conscience de mon environnement. Comme de la peau brûlante de Deijan contre ma joue, sous mes mains. Comme des battements puissants de son cœur contre mon oreille. Comme de l'odeur envoûtante et masculine qu'il dégageait. Et petit à petit, la terreur et le désespoir se muèrent en autre chose. Un sentiment de paix et de sécurité, de chaleur et d'abandon s'insinua en moi. Cela enfla, prit toute la place, occupa bientôt chaque parcelle de mon être. Et je me mis à ne désirer plus rien que de rester là à jamais, au creux de ses bras, oubliée du monde. Et mourir avec lui.

L'effroi d'une telle pensée me réveilla tout à fait. Deijan, mourir ? Jamais. Pas tant que je pourrais l'empêcher. Redevenue moi-même après cet égarement, je me mis aussitôt au travail, lavant, soignant, pansant... cependant, ces gestes effectués si souvent n'avaient plus rien de commun avec ceux de la veille encore. J'avais désormais conscience que mes jours étaient comptés. Les jours qui me restaient auprès de lui. Aussi, certaines choses que je m'étais jusque-là interdites m'apparaissaient désormais comme essentielles. Indispensables. Vitales. Comme, par exemple, caresser mon mari, l'embrasser, lui faire l'amour comme le font les amants. Je devais le faire, pour moi, pour lui, avant qu'il soit trop tard.

Après avoir soigné ses plaies, je m'agenouillai à côté de lui, sur le lit. Je posai d'abord le bout des doigts sur son épaule gauche, puis je les fis glisser vers le centre de son torse. Quand je me heurtai aux bandages qui protégeaient ses cicatrices, la frustration crispa mes doigts. J'en voulais plus.

— Maman disait toujours que les sutures cicatrisent plus rapidement à l'air libre, marmonnai-je en m'activant pour défaire les larges bandes de tissu. Il suffit de s'assurer qu'elles demeurent propres et sèches.

Je débarrassai donc mon patient des pansements qui lui couvraient l'épaule et le flanc droit et que j'avais changés à peine quelques

minutes plus tôt. Les cicatrices, une fois passée l'inflammation, ne se verraient presque pas. Je pouvais être fière de mon travail. Toutefois, pour l'heure, c'étaient les parcelles découvertes qui monopolisaient mon attention. Légèrement rosie par la moiteur du coton, sa peau à la fois ferme et douce m'attirait comme un aimant. Si l'audace me mit le rouge aux joues, c'est le plaisir qui les chauffa. J'éalai ma paume entre ses pectoraux. Son cœur pulsait contre ma main, que je fis dériver vers son sein droit, m'émerveillant de voir son mamelon durcir à mon passage. Curieuse, je le caressai encore, tournai autour, le pinçai légèrement entre mes doigts. Je remarquai alors que la respiration de Deijan s'était accélérée. Je me demandai s'il réagissait à mes attouchements ou si la fièvre le reprenait. J'hésitai quelques instants, immobile, retenant mon souffle. Les mouvements de sa poitrine reprirent graduellement un rythme et une ampleur rassurants. Je repris alors mon exploration où je l'avais laissée. Sa peau me fascinait. Je voulais connaître chacune de ses courbes, chaque aspérité, cicatrice, grain de beauté, chacun de ses creux, chaque muscle. Prise d'une irrésistible envie, je me penchai sur son torse et posai les lèvres au bord de son mamelon. L'odeur d'homme et la texture satinée m'affolèrent les sens. Il m'en fallait encore plus. Enhardie – ou folle – j'entrouvris les lèvres et passai le bout de ma langue sur son téton... qui s'érigea aussitôt, plus dur et tendu qu'il l'avait été sous mes doigts. À nouveau, la respiration de Deijan s'accéléra. La mienne aussi. Je ne contrôlais plus rien : ni la langueur qui paralysait mes muscles, ni la frénésie des battements de mon cœur, ni la tension de plus en plus insupportable qui, de mon bas-ventre, s'était soudain concentrée en un point précis de mon entrejambe. Je connaissais cette sensation. Avant mon mariage, je l'avais déjà éprouvée en pensant à Deijan et l'avais soulagée à l'aide de mes doigts. Pourtant cette fois, c'était les doigts de mon mari que j'aurais voulu sentir là. Ô douce Esca, comme j'en avais envie !

Abandonnant le sein de mon homme, je fis glisser mes lèvres sur son abdomen, léchant ses côtes, enfouissant le nez dans la ligne de poils qui descendaient de sa poitrine et m'enivrant de son odeur. J'embrassai son nombril, l'explorai, le taquinal, puis je me redressai vivement, comme frappée par la foudre en entendant gémir. Je levai prudemment les yeux vers son visage, craignant de l'avoir réveillé. Et soupirai de soulagement. Néanmoins, la perspective de me retrouver sous l'éclat glacial et méprisant de son regard tempéra brièvement mes ardeurs. Je savais que Deijan ne m'aimait pas et qu'il me désirait encore moins. Il me l'avait toujours fait comprendre, même si, avant notre mariage, je m'étais sciemment voilé la face. Depuis lors, il m'avait démontré jour après jour le dégoût que je lui inspirais.

J'aurais sans doute dû accepter cet état de fait, le confier aux soins de Sauge et ne plus l'approcher. Ou encore le livrer au Ciseleur contre ma survie et ma liberté. J'aurais dû cesser de le désirer en tout cas, et protéger au moins ma dignité. Or je m'en voyais incapable. Prendre conscience de ses faiblesses, n'était-ce pas une force en soi ? Non, ni excuses ni circonstances atténuantes. C'est délibérément et en toute connaissance de cause que je plongerais dans le Styx. Ma décision était irrévocable. Je ne mourrais pas avec ce regret-là : celui de ne pas l'avoir aimé comme j'en avais toujours rêvé.

Pourtant, je me rendais compte que je ne pouvais abuser de lui ainsi. Ce n'était digne ni de moi ni de lui. Il devrait être conscient et consentant quand je lui ferais l'amour. Cette idée me fit frissonner. Alors devais-je le réveiller maintenant ? La brûlure au fond de mon ventre et mes seins lourds et tendus m'y incitaient. Ou attendre la nuit, que Sauge ait suffisamment récupéré pour monter la garde et que nous ne risquions pas d'être interrompus ? Je préfèrai ne pas m'attarder sur l'idée que Deijan pourrait tout simplement me repousser. Son corps, en tout cas, ne semblait pas opposé à mes attentions, si j'en jugeais par la réaction de ses tétons à mes caresses et à mes baisers. Les miens se languissaient de tels attouchements depuis si longtemps ! J'avais déjà tant attendu, tellement espéré. Je promenai à nouveau le regard sur l'objet de ma faim. De l'épaisseur soyeuse de ses cheveux jusqu'au bout de ses orteils, il éveillait en moi les pires convoitises. Même ses pieds me semblaient désirables. Quant à ses mains ! Et ses cuisses, ses hanches...

À nouveau tendue comme un arc, je gémis de frustration. Je passai les mains sur mon visage dans l'espoir de retrouver un peu de lucidité. Peine perdue. D'eux-mêmes, mes doigts mirent le cap vers les lacets qui fermaient les contrariantes braies. Une toison brune apparut dans l'entrelacs, présage de mystères qui m'asséchèrent la bouche. Je déglutis, inspirai profondément, puis je tirai sur la culotte de coton pour la faire glisser jusqu'au-delà des pieds. Voilà, il était là dans sa glorieuse nudité, mon guerrier. Émue plus que de raison, je m'attardai un peu sur les muscles puissants de ses jambes avant de dériver vers l'objet de mes fantasmes prénuptiaux, puis de mes deux renouveaux de cauchemars. Je fus déçue. Les fantasmes, tout comme les cauchemars, m'en avaient inspiré une image plus... imposante. Quand Deijan entra en moi, c'était une épée, la hampe épaisse d'une lance de fer, qui me transperçait. Là, j'avais devant les yeux... un cou de poulet déplumé ? Un poisson mort ? Dubitative, j'avancai la main pour effleurer « la chose ». C'était doux, tiède... et mou ? Comment cela pouvait-il être mou ? Intriguée, et un peu agacée, je le pris dans ma paume, le pressai légèrement, puis le lâchai avec un cri de surprise.

« Ça » avait bougé ! Pas grand-chose, à peine un tressautement, mais quand même ! Je jetai un bref regard vers le visage de Deijan. Il n'avait pas bronché. Les yeux clos, la respiration régulière, il semblait dormir paisiblement. Dévorée de curiosité, je grimpai sur le lit et m'installai à califourchon sur ses genoux. Qu'il soit à ma merci me grisait quelque peu. Je ramenai mon attention sur son attribut. Il gisait de nouveau, flasque et sans vie, sur la cuisse de son propriétaire. Bien décidée à dénouer ce mystère, je posai de nouveau l'index sur la peau douce et, cette fois, la caressai de haut en bas, puis de bas en haut. À peine du bout des doigts, puis plus franchement, de toute la surface de la main. Et petit à petit, devant mes yeux stupéfaits et sous ma paume étonnée, le sexe de Deijan se mit à grandir, à grossir, à durcir ! Et plus je le caressais, plus il grandissait et plus la tension dans mes seins et entre mes jambes se ranimait. C'était comme si son sexe et le mien étaient connectés, alors qu'ils ne l'avaient jamais, jamais été jusque-là. Au contraire.

Séduite et grisée par le pouvoir que je me découvrais sur lui, je commençai à jouer avec sa peau, la faisant coulisser sur la hampe rigide, puis du pouce, je caressai la pointe distendue d'où sourdait une goutte translucide. Avant d'en avoir eu conscience, je me penchai pour goûter de la langue la perle liquide que j'avais suscitée. C'était salé, mais pas désagréable. Je me demandai si sa peau, à cet endroit, avait le même goût que celle de ses tétons. Alors je me penchai à nouveau et fis courir ma langue sur toute la longueur de son sexe. Il sentait bon. Il avait le goût de l'interdit et de la décadence. Le goût de la liberté, de la vie. Et j'avais tellement faim de vie et de liberté que je le pris dans ma bouche comme pour m'abreuver à la source de l'univers.

Toute à mes expériences mystiques, je n'avais plus prêté attention à mon environnement depuis plusieurs minutes. Je ne m'étais donc pas rendu compte qu'une fois de plus, la respiration de Deijan s'était accélérée ni qu'il avait à nouveau gémi... encore moins qu'il avait ouvert les yeux et dardait sur moi un regard choqué. Ce n'est qu'au moment où sa main s'abattit sur ma nuque que je bondis du lit en hurlant de terreur. Nous restâmes de longues secondes, aussi ébahis l'un que l'autre, à nous fixer sans bouger. Je peinais à reprendre le contrôle de ma respiration. Mon cœur tentait, à coups de battements d'ailes erratiques, tel un oiseau affolé, de s'échapper de ma cage thoracique. Tout le sang que je contenais se pressait contre mon visage, je le sentais bouillir derrière mes joues. La honte et l'effarement se disputaient mon cerveau, me laissant vide de toute capacité de penser.

Le sexe toujours dressé, Deijan semblait, lui aussi, éprouver des

difficultés à respirer. Sa poitrine se soulevait comme un soufflet de forge et ses narines palpaient comme les naseaux d'un cheval après une course. Néanmoins, je voyais bien à ses traits contractés et à son regard ulcéré qu'il était très fâché contre moi. Avant que je me sois ressaisie, il fit mine de vouloir se lever.

— Non ! lui criai-je en me précipitant vers lui, alors qu'il retombait sur les oreillers en grognant de douleur.

— Deijan ! Deijan ! l'appelai-je, affolée, en pressant son épaule.

Mais il était déjà reparti dans les limbes. Mortifiée, bouleversée, je caressai ses joues en me lamentant sur mon égoïsme et ma stupidité qui auraient pu lui coûter la vie. Je savais qu'avec la blessure très grave qui ravageait le côté droit de son visage et de son crâne, tout mouvement pouvait lui être fatal. Il devait absolument conserver la nuque et la tête immobiles et dans l'axe. Je pressai ma paume contre son cœur et me mis à pleurer.

Je versai sur lui des larmes de soulagement, de culpabilité, d'émerveillement et de frustration. Pas de remords. Jamais. Je m'étais certes laissée déborder par mon enthousiasme, j'étais allée trop loin, je lui avais manqué de respect et j'avais failli le tuer. Cependant je savais, désormais, comment le ramener du royaume de l'oubli. Tout comme j'étais pleinement consciente que mes fantasmes et mes rêves n'étaient pas des chimères. Et que j'y avais droit. Dorénavant, Ifhoras pourrait me priver d'eau et de nourriture, me taillader le dos jusqu'à l'os, m'humilier, me harceler... jamais il ne me prendrait Deijan ni ce que nous allions partager à partir de cet instant.

Encore bouleversée par ce que je venais de vivre, je quittai le boudoir comme un automate, abandonnant sur le lit défait, l'homme nu et inconscient qui gouvernait ma vie.

Je retrouvai Sauge en larmes derrière le paravent qui délimitait le cabinet de toilette. Elle avait ôté la chemise que je lui avais enfilée après avoir soigné ses blessures et passait les mains sur son ventre mutilé en gémissant.

— Sauge, ma bonne amie, soufflai-je en l'enveloppant de mes bras. Est-ce que tu as mal ?

Quelle question stupide, me morigénai-je en silence, *bien sûr qu'elle a mal !*

— Non, sanglota-t-elle pourtant, mais je suis défigurée.

Sa voix se brisa sur ce dernier mot et elle se remit à pleurer bruyamment, avachie sur moi. Incapable de la porter, je nous laissai glisser au sol et me contentai de la tenir dans mes bras, la berçant jusqu'à ce qu'elle fût calmée.

— J'ai honte, murmura-t-elle.

— Sainte Esca ! De quoi as-tu honte ? m'exclamai-je.

— De ce qu'ils m'ont fait, balbutia-t-elle alors que ses larmes coulaient à nouveau.

— Mais non, ne t'inquiète pas, tentai-je de la rassurer. Nous allons tellement bien soigner cela qu'on n'y verra plus rien. Les cicatrices seront si fines qu'il faudra savoir qu'elles sont là pour les apercevoir.

— Merci, Maîtresse, murmura-t-elle sans conviction. Mais il n'y a pas que ça...

— Oh... me contentai-je d'émettre lamentablement.

Bien sûr. Elle avait été violée par ces soudards. Elle devait se sentir salie et déshonorée. Pauvre Sauge ! Moi qui avais subi, deux renouveaux durant, des rapports intimes dégradants, je comprenais sans peine ce qu'elle pouvait ressentir. Quoique... je ne m'étais jamais sentie souillée par l'acte en lui-même, plutôt par le fait qu'il me soit infligé avec dégoût. Si Deijan avait aimé ce qu'il me faisait, s'il en avait eu envie, comment l'aurais-je vécu ? Cela aurait-il été pire ? Ou préférable ? Aaurais-je eu le sentiment d'être violée s'il y avait pris plaisir ? Ou y aurais-je trouvé, moi aussi, un contentement ? Ces dernières questions faisaient partie de celles auxquelles j'avais l'intention de trouver une réponse avant de mourir. Cependant, je devais d'abord m'occuper de Sauge. Je m'écartai d'elle et l'aidai à se relever avant de lui passer ma robe de chambre, puis je la conduisis vers mon lit où je la fis asseoir.

— Tu n'as rien fait de mal, lui déclarai-je fermement en lui tenant les mains. Ce sont eux, les coupables, et s'il doit y avoir une responsable, c'est moi. Si je n'avais pas stupidement tenté de te faire passer un message, tu n'en serais pas là.

— Non, Maîtresse, votre message n'a été qu'un prétexte, dit-elle en se relevant pour marcher dans la pièce. Il cherchait un moyen de vous soumettre, pourtant je pense qu'il rechignait à s'attaquer directement

à vous. Je ne saurais dire pourquoi. D'autre part, ses hommes sont de plus en plus difficiles à contrôler. Ils ont des besoins... d'hommes et – *elle haussa les épaules* – il faudra bien qu'on en passe par là. Nous, les femmes du peuple, nous savons ce que signifie une bande d'hommes livrés à eux-mêmes. Le seul moyen de les contenir un tant soit peu, c'est de les laisser assouvir leurs appétits.

— Mais je ne comprends pas, m'étonnai-je. Tu as l'air de trouver un tel comportement presque naturel, alors pourquoi es-tu si bouleversée ?

— Parce qu'ils m'ont forcée, gronda-t-elle avec rage. Parce qu'ils m'ont fait mal et qu'ils l'ont fait pour vous atteindre, vous. Je ne supporte pas l'idée qu'ils m'aient utilisée pour vous obliger à faire des choses que vous réprouveriez. Je ne sais pas ce qu'il a exigé de vous en échange de ma vie, toutefois je suis prête à parier que c'est abominable. J'ai honte d'avoir servi à vous faire du tort.

Blanche Esca ! J'en eus les larmes aux yeux. Bien sûr, je savais que Sauge m'aimait, pourtant je n'aurais jamais cru à une telle dévotion. Comprendre qu'elle aurait été prête à coucher avec ces hors-la-loi de son plein gré juste pour m'éviter les « attentions » d'Ithoras me révoltait.

— Je ne veux plus jamais t'entendre dire une chose pareille, la suppliai-je. Je ne mérite pas que tu te sacrifies pour moi. Désormais tu ne quitteras plus cette chambre. Tu te tiendras à l'écart des écumeurs.

— Et qui donc vous ramènera les herbes et l'eau pour soigner Monsieur ? rétorqua-t-elle.

Je n'avais pas de réponse, évidemment. En réalité, je n'avais personne d'autre qu'elle.

— Oh, Sauge, je suis tellement désolée, me lamentai-je.

— Ne le soyez pas, Madame, ça m'a fait du bien de vous parler. Je vais mieux maintenant. Je suis prêt à reprendre le combat.

— Le combat ? m'alarmai-je. Mais de quoi parles-tu ?

— Il ne faut pas se voiler la face, Madame. Ce que nous faisons : cacher le maître, survivre... c'est de la résistance. Nous sommes en guerre.

— Non ! Je ne veux pas que tu te battes, je ne veux pas qu'il t'arrive

quoi que ce soit ! Tu vas faire profil bas quand tu descendras à l'herborier ou à la cuisine, tu ne parleras à personne. Tu m'entends ?

— Madame, contesta-t-elle calmement, je ferai ce que j'estime nécessaire et vous ferez de même. Vous allez devoir me faire confiance.

— Je te fais confiance, affirmai-je, désespérée.

Elle prit mes mains dans les siennes et me sourit.

— Quand votre mère m'a confié votre bien-être et votre sécurité, je lui ai juré aussi que je ferais tout pour que vous soyez heureuse. Jusqu'à présent, j'ai lamentablement échoué, et je m'en veux énormément.

— Tu ne dois pas...

— Laissez-moi terminer, me coupa-t-elle. Je sais de quoi vous avez besoin. Je suis une jeune femme célibataire, cependant je ne suis pas ignorante ni sans expérience. Je sais pourquoi vous êtes prête à tout pour sauver votre mari. Il ne s'agit ni de loyauté ni d'amour.

— Mais si ! m'insurgeai-je.

— D'accord, de cela aussi... admit-elle, mais pas seulement. Je veux que vous viviez certaines choses auxquelles vous avez droit et qu'on vous a refusées jusque-là.

Je me sentis rougir en comprenant où elle voulait en venir. Moi qui pensais avoir été discrète, ma camériste connaissait à l'évidence mes désirs les plus secrets, et je ne savais pas trop si je devais m'en réjouir ou m'en offusquer.

— Vous pouvez avoir confiance en moi et tout me dire, vous savez, m'assura-t-elle avec gentillesse. Je suis certaine de pouvoir vous conseiller utilement, poursuivit-elle en m'adressant un clin d'œil complice.

Je lui ouvris donc mon cœur, mes aspirations et mes questions les plus intimes. Nous parlâmes un long moment, durant lequel j'en appris plus sur les hommes qu'au cours des vingt derniers renouveaux. La nuit était tombée quand ma camériste me poussa en douceur vers l'entrée de ma garde-robe.

— Allez le rejoindre maintenant. Je fais le guet. Et demain matin,

j'irai vous chercher de l'eau, des herbes et à manger.

Qu'elle sache ce que j'avais l'intention de faire et qu'elle m'y encourage acheva de lever mes derniers doutes. Je n'appréhendais plus que la réaction de Deijan, pourtant cela non plus ne me dissuaderait pas. J'étais déterminée à le séduire. Je savais désormais que son corps répondrait à mes avances. Je ne lui laisserais pas d'autre choix que de l'accepter.

Je déverrouillai le panneau au fond de la penderie pour me glisser dans le boudoir secret. Les braises de la cheminée entamaient à peine la pénombre, aussi allumai-je les candélabres fixés de chaque côté de la porte avant de me tourner vers le lit. J'embrassai la scène d'un seul regard, mais pas un détail n'échappa à mon cœur soudain figé. Ni les poings serrés à s'en blanchir les phalanges, ni les épaules crispées, ni les lèvres pincées, et encore moins l'éclat glacé de ses yeux braqués sur moi.

9 – Deijan

Château de Bucaïl, Belterre, chambre secrète

Deuxième neù de lune d'or, 1737^e renouveau, quatorzième heure après la mi-nuit

Je rêvais de vengeance et de décapitations quand cela a commencé. Je me voyais victorieux, foulant aux pieds les restes fumants des corps carbonisés de mes ennemis. J'empoignais à pleine main la tête de leur chef par sa tignasse hirsute et ensanglantée, la levant bien haut afin que tous acclament mon triomphe. Une satisfaction morbide m'emplissait le cœur, quand la caresse d'une main fraîche sur ma peau m'éloigna du sang et de l'amer goût de la haine pour me plonger dans la volupté.

Un bref instant, les rêves se superposèrent. Je me tenais encore debout sur le champ de bataille, couvert d'éclaboussures écarlates et entouré de cadavres. Cependant j'étais nu. Une brise tiède effleurait ma peau, remplacée bientôt par des voiles de soie, puis par des mains féminines de plus en plus réelles. Je me retrouvais alors allongé sur des draps soyeux, le corps en proie à une fièvre charnelle qu'excitaient sans vergogne des doigts audacieux. La dernière à m'avoir touché de cette manière, la douce Katia, revenait me hanter jusqu'au fond de mes songes. Je croyais avoir tiré un trait sur le passé, fait le deuil des plaisirs qui coloraient ma vie d'avant. Illusion. Nier une chose ne l'empêche pas d'exister. Mes désirs, mon insatiable appétit, mon amour des chairs féminines... rien n'avait disparu. Le feu couvait toujours sous la cendre, prompt à se rallumer pour peu qu'on soufflât dessus.

Une flèche incandescente me traversa soudain de part en part, transperçant mon pectoral droit jusqu'à mon sexe qui palpita. Je sentis mon souffle se précipiter, la chaleur embraser mon corps et mon cœur

s'emballer. *Katia, Katia, que me fais-tu ? suppliai-je. Laisse mes souvenirs à leur tombeau et mes sens à leur torpeur, par pitié ! Ne me fais pas ressentir à nouveau ce à quoi je n'aurai plus jamais droit !* J'en aurais sangloté de frustration si les envoûtantes caresses n'avaient repris de plus belle, m'entraînant malgré moi sur la pente irrésistible de la jouissance.

Quelque chose me turlupinait toutefois. À travers le brouillard de mon inconscience, et malgré les émois qui me troublaient l'esprit, je me fis la réflexion que les gestes de Katia, la prostituée la plus douée de Péanne, étaient empreints d'une pudeur et d'une timidité que je ne lui connaissais pas. Elle m'effleurait, me touchait avec douceur et une sorte de vénération inusitée. Étrangement, cela m'excitait bien plus que les faveurs érotiques dont elle me gratifiait d'ordinaire, le plus dérangentant étant que je ne pouvais me soustraire à la vision de ma Mia me prodiguant ces délices.

Une langue s'insinuant dans le creux de mon nombril m'arracha à mes réflexions. Je me sentais tout proche de l'éveil. Chaque sensation prenait plus de consistance, même si je n'étais pas encore capable de bouger ou d'ouvrir les yeux. J'entendais des froissements de tissus, je pouvais humer le parfum des herbes médicinales et celui, plus subtil, d'eau de rose mêlée de sueur féminine. Cela m'affola les sens, plus encore que la petite langue qui glissait sur ma peau. Un gémissement de plaisir monta de ma gorge, franchit mes lèvres, résonna étrangement à mes oreilles comme si je ne reconnaissais pas le son de ma propre voix. Je savais pourtant que cela venait de moi. Je ne fus apparemment pas le seul à être surpris, car ma douce tentatrice se figea et suspendit ses tortures. Ses mains avaient quitté ma peau, tout comme sa langue, et je n'entendais plus le flux heurté de sa respiration. Je crus un instant qu'elle avait disparu. Qu'il ne s'était agi que d'une illusion, un rêve, un fantasma.

Après ce qui me sembla des heures, un soupir très féminin, tenant à la fois de la plainte et de l'exaltation, me rassura sur ce point. Elle était toujours là, et sa curiosité n'avait pas faibli. Les doigts qui s'étaient égarés sur ma peau se firent alors plus fébriles qu'hésitants. L'impatience la gagnait, à mon plus grand bonheur. Je sentis nettement la friction des vêtements qu'on m'ôtait, puis la fraîcheur de l'air sur mon sexe en feu. Les caresses maladroites et touchantes de mon amante inconnue m'avaient embrasé les reins. Peut-être était-ce dû à ma trop longue abstinence. Toutefois, je me surpris à trouver cette hardiesse teintée d'innocence plus érotique que tout ce que j'avais expérimenté jusque-là.

Je préférerais les femmes compétentes et dessalées aux pucelles. Avec les premières, nul besoin de précautions, d'explications et encore moins de promesses. Non pas que j'aie testé les deux avant d'arrêter mon choix : j'avais fui comme la peste, ma vie durant, les jouvencelles en quête de noces ! Jusqu'à devoir épouser Mia. Elle était mon châtiment pour mes renouvelaux de débauche et pour l'offense que j'avais faite à mon père en refusant d'entrer dans le moule qu'il avait établi pour moi. Guilendria était ma pénitence. Vierge, pure, parfaite ; il m'était impensable de commettre avec elle les actes lubriques et libertins auxquels je m'adonnais d'ordinaire. J'aurais sombré plus profondément encore dans la disgrâce et le péché si je l'avais salie de la sorte. La tenir à l'écart du désir et du plaisir m'était apparu comme le seul choix honorable. Bien qu'avec le recul et deux longs renouvelaux d'insatisfaction, j'en vienne par moments à douter de ma décision.

Mais pour l'heure, je sentais les cuisses de ma tortionnaire enserrer les miennes alors qu'elle s'était vraisemblablement juchée sur moi. La douce main qui empaumait mon sexe ne me laissait d'autre choix que de jouir féroceement d'une volupté inédite. Je me sentais reprendre vie. Graduellement grandir, pousser, m'épanouir entre les doigts graciles et audacieux qui me caressaient. Les gestes malhabiles m'excitaient au point d'accélérer les battements de mon cœur, que j'entendais cogner dans tout mon corps. Je respirai plus vite, plus fort. J'allais me réveiller. Il ne manquait plus grand-chose. Encore un peu. Encore...

La foudre s'abattit sur moi quand sa langue vint toucher l'extrémité de ma verge. D'un simple effleurement, la diablesse m'avait propulsé dans les bras d'Esca. Je crus mourir de plaisir, mais n'en eus pas le temps. Ses lèvres, puis sa bouche tout entière me ramenèrent aussitôt du trépas. Elle aspirait la mort par ma queue pour me rendre la vie. L'inconscience dans laquelle j'étais plongé depuis des jours s'effiloça, me laissant enfin renaître à la réalité. Proche de l'orgasme, délirant de jouissance, j'ouvris les yeux pour voir mon archange impudique. Tout à son ouvrage, ainsi penchée sur mes hanches, elle ne s'aperçut pas que j'étais éveillé. D'elle, je ne distinguais qu'une luxuriante chevelure dont les reflets dansaient au rythme des mouvements de sa tête, ainsi qu'une croupe ronde levée vers le ciel en une posture hautement érotique. Je voulais la voir, croiser son regard pendant que je jaillirais dans sa bouche. Cette idée me galvanisa, comme si lui offrir ma semence constituait l'acte final de ma résurrection. Je soupirai, gémis, espérant attirer son attention, pourtant elle ne réagit pas, trop absorbée par sa dégustation. Je levai alors péniblement la main gauche – tout mon côté droit me faisait souffrir et semblait paralysé – et la posai sur sa nuque pour attirer son attention. L'effort fut tel que

ma main s'abattit sur son crâne plutôt que de le caresser comme j'en avais eu l'intention. Elle leva les yeux, nos regards se croisèrent et mon cœur cessa de battre. Encore.

Mia, l'ange de pureté que j'avais tué. Guilendria, le fantôme insipide et fade que j'avais créé à la place, me regardait, effarée. Elle bondit du lit en hurlant comme si elle avait vu un spectre. Ce qui était peut-être le cas. Quant à moi, je subissais un séisme émotionnel qui me paralysa. Mon esprit s'embrouillait entre les relents de sexe débridé, mon orgasme frustré, l'innocence bafouée de Mia, la face cachée et obscène de Guilendria, et cette troisième créature, inconnue de moi, qui me regardait. Avec ses cheveux épars, son regard brillant, ses lèvres gonflées, ses joues rougies et sa poitrine haletante, on aurait dit... une femme comblée ! Et cette idée me révolta. Je ne connaissais pas cette femme-là. Cette traîtresse, cette traînée... Aveuglé par la rage et le dégoût, je voulus me lever. Pour faire quoi exactement ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que j'avais à peine décollé des oreillers quand une douleur atroce me vrilla le crâne, me renvoyant sur-le-champ dans les limbes.

Mon évanouissement ne dura pas longtemps ; les chandelles n'avaient que peu baissé quand j'ouvris à nouveau les yeux. Ma tête pulsait sous les coups de boutoir du démon qui tentait d'en sortir. Elle était partie, me laissant seul dans cette pièce étrangère. Refusant d'analyser les émotions contradictoires qui m'assaillaient, je m'appliquai à l'inventaire de mes douleurs physiques et à l'examen de l'endroit où je me trouvais.

Une sorte de cellule aveugle, tendue de draperies cramoisies et meublée, hors la couche où je reposais, d'une cheminée et d'une coiffeuse. Sur cette dernière s'épalaient les herbes, crèmes et onguents qui avaient dû servir à soigner mes blessures. Le lit lui-même occupait presque tout l'espace. Sorte de meuble monstrueux dédié à la luxure, couvert de velours et de soie rouge et surmonté d'un dais dans les mêmes tons. Katia n'aurait pas renié un tel décor. Me trouvais-je dans un bordel ? Où ? Comment ? Et qu'est-ce que Guilendria y aurait fait ? Non ! Pas question de chercher une réponse à cette énigme-là. Rien que l'idée me donnait envie de vomir.

Je décidai d'abandonner pour le moment mes interrogations concernant cet endroit afin de me concentrer sur l'état de mes blessures. Je me souvenais parfaitement de l'instant où tout avait basculé. Je me tenais debout sur le rempart, galvanisant mes troupes

et bombardant les écumeurs, sous mes murailles, de pavés et de briques. Le chaos était total. Le bruit, la fumée, les projectiles, les cris de part et d'autre embrouillaient nos sens. L'ennemi avait allumé des feux dans les douves, qu'ils alimentaient de foin frais, produisant ainsi une épaisse fumée. Cachés derrière ce voile opaque, leurs archers nous tiraient comme des lapins. J'avais entendu Jorel crier mon nom. Je me souviens avoir pensé qu'il n'aurait jamais dû se trouver là, lui à qui j'avais clairement ordonné de demeurer auprès de ma femme. Puis, comprenant que l'appel de mon valet était en fait une mise en garde, j'avais tourné les yeux vers les lignes ennemies. Juste à temps pour voir les carreaux d'arbalète foncer sur moi. Trop tard pour les éviter. Le premier choc, dans l'épaule, m'avait propulsé en arrière. Le second, dans le flanc, m'avait coupé le souffle.

Le troisième, en plein visage, me plongea dans la mort.

Et pourtant j'étais bien vivant. Soigné par un herboriste expérimenté si j'en croyais les remèdes présents et, surtout, si j'écoutais mon corps : douloureux, certes, mais exempt d'infection. Visiblement à l'abri des écumeurs. Couché sur le lit d'une prostituée. Et sexuellement corrompu par ma propre femme.

Je n'en revenais toujours pas. J'avais beau essayer de me concentrer sur mes souffrances physiques – mon crâne semblait près d'exploser – mon esprit revenait sans cesse au regard de Guilendria quand elle avait levé les yeux vers moi : fiévreux, angélique, surpris, provocant... et puis à sa bouche sur ma peau. Ses lèvres rouges et pulpeuses autour de mon sexe, les traces humides qu'elle avait laissées le long de ma verge... Qu'Esca me foudroie ! Alors que j'aurais dû mourir de honte et d'indignation, je me raidissais de nouveau à l'idée qu'elle revienne et qu'elle recommence. Je le désirais de toutes mes forces.

Dans une tentative désespérée pour chasser la luxure de mes pensées, je me concentrai sur ma main gauche, valide, que je fis glisser sur mon corps – laissé à découvert après la fuite de ma tourmenteuse – jusqu'à mon flanc droit. Entre le haut du bassin et les dernières côtes, une boursoflure arrondie matérialisait l'épicentre d'une large ecchymose. Une blessure par arbalète recousue avec dextérité, et parfaitement soignée si j'en croyais mes doigts. Et ceux-ci savaient de quoi ils parlaient : j'étais coutumier de ce type de blessures, dont mon corps arborait les vestiges à plus d'un endroit. *Une nouvelle cicatrice, c'est deux femmes de plus dans ton lit !* disait mon instructeur à la Garde. En l'occurrence, je devais en compter quelques autres, à en juger par la douleur persistante qui irradiait tout mon côté droit. Combien de femmes cela me vaudrait-il ?

Aucune, bien sûr.

Absolument aucune.

Pas même elle.

Plus jamais, par Esca !

Refusant de me noyer à nouveau dans les sentiments contradictoires que m'inspirait Guilendria, je poursuivis mon inventaire. Après être remontée le long des côtes, ma main trouva l'entrée du second carreau, au creux de mon épaule. Une chance inouïe : il n'avait rencontré ni os ni organe vital à cet endroit. À peine plus haut, il me brisait la clavicule ou la tête humérale. À peine plus bas, il me perforait le poumon. Et comme pour l'autre, la blessure avait été soignée avec un savoir-faire remarquable. Je songeai qu'il me faudrait m'enquérir du praticien. Un tel talent méritait récompense. Cela me ramena à l'endroit où je me trouvais. Nous n'avions pas de guérisseur de ce niveau au château. Du moins, pas à ma connaissance. Et pas non plus de chambre digne d'un lupanar péannais. Où m'avait-on emmené ? Bucaïl était-il aux mains des écumeurs ? Comment pouvais-je être encore en vie dans ce cas ? Guilendria et moi étions-nous leurs prisonniers ? Mais alors, pourquoi était-elle libre d'aller et venir ?

Cette dernière question et ses implications possibles me firent monter la bile aux lèvres. Mieux valait que je ne m'y attarde pas avant d'en savoir plus. Bon sang, si c'était... si elle était à l'origine de l'attaque, si par vengeance, à cause de ce que je lui faisais endurer, elle avait... j'en crèverais. Mais avant cela, je les crèverais tous. À commencer par elle !

Non, c'était impossible ! S'il y avait bien une personne que je jugeais incapable de monter un plan pareil, même pour se débarrasser d'un mari détestable, c'était bien mon épouse. Comment s'y serait-elle prise, d'ailleurs ? Une femme effacée, faible et timorée, qui ne sortait presque jamais de ses appartements et ne parlait à personne. C'est du moins ainsi que je me la représentais jusqu'à ce que je la trouve à cheval sur moi, avec mon sexe dans la bouche. À cette pensée, le traître se manifesta de nouveau, me brûlant les sangs, indifférent à toute forme de raisonnement ou de morale. Étais-je maudit ? Payais-je pour mes crimes ? Peut-être cet épisode révoltant n'avait-il pas réellement eu lieu et n'était-il qu'une vision imposée par Esca pour me tourmenter. Un purgatoire avant la réincarnation. Si j'étais mort, cela expliquerait bien des choses. Hormis mes blessures, que la souffrance rendait on ne peut plus authentiques.

La pire était celle qui ravageait ma tête et tout le côté droit de mon visage. Y faire monter mes doigts fut en soi une épreuve tant la raideur et l'épuisement m'ankylosaient. Au contraire des deux autres, cette troisième balafre était recouverte de pansements épais. Un bandage maintenait le tout en place autour de ma tête, qui m'empêchait d'en explorer l'aspect. J'aurais voulu le défaire, cependant je n'en eus pas la force. Je me sentais aussi démuni qu'un nouveau-né, bien que bouillonnant d'énergie à l'intérieur. Mes membres ne me répondaient qu'à peine, et à condition d'efforts monumentaux. Si je tentais de bouger la tête, ne serait-ce qu'un peu, tout se mettait à tourner et la douleur me bombardait, menaçant de me renvoyer dans le néant. J'essayai d'ouvrir la bouche, sans autre effet qu'un élanancement fulgurant qui me fit gémir. J'eus l'impression qu'on m'arrachait les cordes vocales.

Je ne pouvais pas bouger, donc pas me défendre, et rien que cela me mettait hors de moi. Ni parler... Aussi, les explications que j'entendais exiger de Guilendria devraient attendre, et cela m'encolérait. Je me défendais de juger et de condamner sans preuves ; j'avais trop souffert d'injustice et de partialité dans l'enfance pour m'en rendre coupable à présent. Cependant, je ne parvenais pas à faire abstraction de la probable implication de ma femme dans ce qui m'arrivait. En réalité, je ne voyais pas d'autre explication.

Au bout d'un moment, je cessai de lutter contre l'inéluctable. Je pris quelques profondes inspirations dans le but de me calmer et de réfléchir plus posément. Puis, à l'inverse de ce que je m'efforçais de faire depuis de nombreux renouveaux, je laissai remonter mes souvenirs de Mia. Elle n'avait jamais su dissimuler ses émotions. Tout ce qu'elle pensait ou ressentait se peignait dans ses yeux. Quand je vivais à Éteule, je lisais en elle aussi bien qu'en moi-même. Sinon mieux. Je m'efforçais de les ignorer, néanmoins je connaissais par cœur chacune de ses expressions, chaque nuance de la plus infime de ses réactions. Elle ne pourrait pas me cacher sa trahison, si tel était le cas. Je le saurais au premier regard.

Quand j'avais repris connaissance, la surprenant à déguster mon sexe comme elle l'aurait fait d'un sucre d'orge, le choc m'avait ébranlé au point que je ne me souvenais même pas de l'expression de son visage. Il faut dire que je m'abstenais depuis si longtemps d'observer, d'étudier et même d'apercevoir ses traits ! Je m'y étais si bien discipliné que j'aurais été en peine de la décrire, sauf à volontairement extirper du néant les souvenirs que j'y avais enfouis. Je la côtoyais – c'est vrai, le moins possible – depuis deux cycles, cependant son image demeurerait un grand flou dans mon esprit. Je l'avais effacée...

Le jour où Darien et moi avions quitté Éteule pour gagner la capitale et nous engager dans la Garde, j'avais enterré entre autres la mémoire de son visage, bien décidé à clore ce chapitre de ma vie. À Péanne, je pouvais prendre un nouveau départ, affranchi du poids de mon passé, me révéler enfin à moi-même et devenir celui que j'avais toujours rêvé d'être, en dépit de ce que mon père pensait de moi. Un protecteur de la loi, un justicier implacable, intègre et renommé. Puis, quand l'inévitable barbarie qu'entraîne toute guerre m'eût maculé les mains du sang d'innocents que je tuais au nom du roi, je décidai de ne plus jamais déterrer ce souvenir ni aucun autre la concernant. Si, avant cela, j'avais caressé l'espoir d'être un jour digne d'elle, il n'en avait depuis lors plus été question. C'est pourquoi je l'avais évitée jusqu'à la noce, et que depuis, j'étais demeuré volontairement aveugle aux subtiles variations de ses traits, de ses yeux, de sa carnation. J'étais toutefois certain que si j'y prenais garde, je saurais lire en elle aussi bien qu'autrefois. Rassuré par ce plan d'attaque, qui me valait au moins l'illusion de maîtriser un tant soit peu la situation, j'attendis patiemment qu'elle revienne.

Le temps s'étira, ranimant mon angoisse.

Et si elle ne revenait pas ?

Et si le panneau s'ouvrait sur un écumeur plutôt que sur elle ?

Si c'était le cas, j'étais perdu. Nu et blessé, je n'avais pas plus de moyens de me défendre qu'un agneau sacrificiel. Je n'étais pas attaché, pourtant c'était tout comme. La panique altéra ma respiration qui se fit erratique, puis une moiteur glacée m'enveloppa comme un suaire. Je n'étais ni préparé ni habitué à la peur, à la faiblesse. Me sentir aussi vulnérable m'éprouvait bien plus que tout ce que j'avais jamais enduré. Alors, quand le cliquetis caractéristique d'un pêne jouant dans une gâche résonna derrière le mur, mon cœur rata un battement. Le panneau coulisssa dans un chuintement et Guilendria fit son apparition. Elle ne me jeta qu'une brève œillade, prit le temps de refermer derrière elle et d'allumer les candélabres qui encadraient la porte, avant de me faire face en lissant nerveusement les plis de sa robe d'intérieur. Pour la première fois depuis des renouveaux, je la regardai vraiment. De la lumineuse adolescente, il ne restait que l'ombre. Elle avait maigri. Sa peau laiteuse avait pris une teinte blafarde. Ses lèvres, jadis gourmandes, semblaient plus minces et pâles, et sa luxuriante chevelure ressemblait à un nid de corbeaux. Je frémis en constatant l'étiollement de son corps. Le devait-elle aux écumeurs ? À ce qu'elle avait vécu lors et après l'attaque du château ? Ou était-ce la conséquence de deux renouveaux d'un mariage

désastreux ? Je repoussai vivement les implications de cette dernière question pour revenir à mon pitoyable bourreau. Elle était certes plus mince... cependant, je distinguai des courbes qui n'existaient pas à l'époque où j'avais fui Éteule et dont j'avais réussi à faire abstraction depuis mon retour. Des courbes pleines à des endroits si stratégiques que mon corps s'en émut. Je la vis prendre une ample inspiration, comme pour se donner du courage, puis ses cils se relevèrent, révélant un regard pétri d'appréhension. De culpabilité, aucune.

Si elle avait pu pâlir encore en découvrant que je la fixais, je suis certain qu'elle l'aurait fait, mais son teint frisait déjà l'opalescence. Au lieu de cela, elle cilla deux ou trois fois comme sous l'effet d'une lumière trop vive, puis déglutit. Elle relâcha le souffle qui s'était bloqué dans ses poumons, plaqua une main nerveuse contre son estomac et s'avança vers moi.

— Deijan, lança-t-elle d'un ton faussement enjoué. Tu es réveillé... c'est formidable ! Surtout, ne bouge pas ! me prévint-elle en levant vers moi ses paumes ouvertes. Tu as une commotion. Tant qu'elle ne sera pas résorbée, ta tête doit rester immobile. Sans quoi tu pourrais replonger dans l'inconscience, ou pire.

Sa voix trembla légèrement sur la fin. Je pus lire la peur et la sollicitude dans ses yeux. Si je ne m'étais méfié, j'aurais pu croire qu'elle se souciait vraiment de mon sort et de ma santé. Seulement, après l'indifférence que je lui avais opposée jusque-là, comment aurait-elle pu avoir des sentiments pour moi ?

— Heu... hésita-t-elle. Je suis revenue pour... refaire tes pansements.

Les joues rougissantes, elle gagna l'élégante commode sur laquelle étaient disposés les bandages, onguents et autres ustensiles de soin. Je la regardai hésiter, les mains tremblantes, entre deux pots de grès, avant d'opter pour une large bande de coton. Elle faisait de tels efforts pour me lorgner sans que je m'en aperçoive que j'aurais pu en rire si mon instinct n'avait hurlé de frustration. Depuis qu'elle avait franchi la porte, mon corps ne désirait plus qu'une chose : sentir à nouveau la caresse de ses yeux, de ses mains, de ses lèvres. Bien malgré moi, la faim sensuelle qu'elle m'inspirait me mettait à la torture. Je savais que la honte me punirait quand ma soif serait apaisée, cependant, pour l'heure, rien d'autre ne comptait que le besoin hurlant qui m'embrassait les veines. Évidemment, avec de telles pensées, la partie de moi qui semblait décidée à prendre ses décisions toute seule fit une entrée en scène enthousiaste, que Guilendria ne manqua pas de

remarquer.

— Oh ! s'exclama-t-elle, les yeux brillants, c'est encore en train de bouger ! Et de grossir !

Bon sang, comment pouvait-elle se montrer si ingénue après deux renouveaux de mariage ? Je m'étais, certes, toujours attaché à accomplir mon devoir conjugal dans le noir pour ne pas la choquer, mais j'avais tout de même visité son lit au moins une fois par décade ! *Précisément* une fois par décade, en fait. Avec la régularité d'un métronome. Avec autant de peur et de dégoût que d'application. Avec froideur et détachement. Sans envie ni passion. Avec tous nos vêtements entre nous. Et elle ne m'avait jamais vu nu. Ni moi non plus, d'ailleurs.

À l'idée de sa peau dénudée, mon sexe vibra d'une intensité renouvelée, provoquant un petit cri étonné – ou excité ? – de Guilendria.

— Est-ce que c'est douloureux ? demanda-t-elle en me voyant grimacer.

Comment lui répondre ? Je ne pouvais ni parler ni bouger. Exaspéré, je fermai les yeux et grondai de frustration.

— Quelle idiote je fais ! se morigéna-t-elle en frappant son front. Tu ne peux pas parler, et tu ne dois surtout pas bouger. Il faut pourtant que nous puissions communiquer. J'ai besoin de savoir si tu souffres, si tu as soif ou faim, ou... enfin, tous tes besoins quoi !

Elle laissa son regard errer sur moi tout en réfléchissant à une solution, et ma peau s'échauffa au fur et à mesure de son passage. Qu'elle me touche et qu'on en finisse ! Mon seul et unique besoin – en tout cas, le plus pressant –, c'était ses mains sur moi. Ses mains, sa bouche, sa peau, tout ! Je voulais la voir nue, m'enivrer de son parfum, me noyer dans son corps. Je le voulais à en pleurer.

— Je sais ! s'écria-t-elle. Quand elle soignait la vieille Athénaïs, dont la langue avait pourri durant l'épidémie de sangre⁽¹⁹⁾, ma mère avait inventé un code. Un clignement de paupière pour dire non, et deux pour dire oui. Nous pourrions l'utiliser, qu'en penses-tu ?

C'était simple, pratique et efficace. Une excellente idée. Cela ne m'étonnait pas de la marquise d'Éteule, dont l'intelligence et la sagesse m'avaient toujours impressionné. Je savais aussi que cette dernière occupait une grande part de son temps à soigner les paysans

du domaine et leur famille. Ce qui me surprit en revanche, c'est que sa fille l'ait accompagnée dans ses tournées. La Mia dont je me souvenais lisait, peignait, chantait ou rêvassait. Elle ne courrait pas les chemins par tous les temps afin de soulager la goutte de l'un, la dysenterie d'un autre, ou bien d'accoucher une femme... et encore moins de recoudre une plaie. Se pouvait-il que ce soit elle ? Le guérisseur de talent à qui je devais certainement la vie, c'était ma femme ?

Comme elle m'observait, les sourcils hauts, dans la visible attente d'une réaction de ma part, je m'avisai que je n'avais pas répondu à sa question. Je clignai donc ostensiblement des paupières. Deux fois. Oui, je souhaitais utiliser le code de sa mère. Oui, je voulais communiquer avec elle et lui faire connaître mes besoins, à défaut d'obtenir d'elle les réponses qu'elle me devait. Les écumeurs, la prise du château, notre situation réelle et nos chances de survie attendraient bien quelques minutes de plus. Quelques heures de plus. Ou quelques jours, si ma faim d'elle se révélait aussi profonde qu'elle semblait l'être.

— Merveilleux, acquiesça-t-elle dans un éblouissant sourire. Alors, est-ce que tu souffres ?

Je fermai les paupières. Deux fois.

— Par Esca ! Tu as mal. Ce sont tes blessures ?

Une fois.

— Ta tête qui t'élance ?

Une fois.

Je la vis hésiter, déglutir, rougir.

— C'est donc là qu'est le problème, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en désignant mon sexe.

Je clignai à deux reprises. Bien sûr que le problème était là ! Qu'allait-elle faire ensuite, c'était la vraie question.

— J'en ai parlé avec Sauge après que... tu vois.

Par Esca ! Elle avait raconté à sa camériste qu'elle m'avait sucé pendant que j'étais inconscient ? Avait-elle perdu l'esprit ? Les commérages allaient bon train chez les domestiques. Je ne nous donnais pas deux heures avant que tous nos gens soient au courant. Pour quoi allions-nous passer ?

Elle avait pâli sous mon air outré, mais elle poursuivit malgré tout en serrant courageusement les poings.

— Sauge m'a dit que j'avais été cruelle de m'enfuir en te laissant comme ça. Je veux dire, encore dur. Je ne savais pas. Je suis désolée.

Elle était désolée ? Elle s'excusait vraiment de ne pas m'avoir laissé le temps de jouir dans sa bouche ? Même si j'avais été en mesure de parler, cela m'aurait ôté la voix.

— Alors, insista-t-elle, puisque tu es de nouveau... dur, peut-être voudrais-tu que je... t'aide ?

Heureusement que j'étais déjà couché, sans cela je serais tombé raide assommé. Mes paupières me brûlaient à force de vouloir se fermer. Deux fois. Mais je ne pouvais pas les laisser faire, tout de même ! Je ne pouvais pas la laisser faire ça ! Je gardai les yeux rivés sur elle pendant que mon corps tout entier se tendait de frustration et de désir. Je le voulais. Oh oui, je le voulais. Après tout, où était le mal ? Elle était ma femme. Nous étions deux adultes consentants, non ? Quelle honte y aurait-il à ce que mon épouse me donne du plaisir ? Par Esca, j'allais le regretter. Je savais que j'allais le regretter, pourtant, à ce moment précis, je n'étais plus capable de la moindre maîtrise. Mes cils rencontrèrent mes joues. Deux fois. Et elle sourit.

— Est-ce que tu préfères que j'utilise mes mains ou ma bouche ?

Et moi qui pensais qu'elle n'arriverait plus à me choquer... qu'on avait déjà dépassé ce stade... D'un seul coup, je n'étais plus tellement certain de survivre à ma petite épouse transparente et insignifiante. Je pris plusieurs lentes inspirations pour tenter d'apaiser l'hystérie frénétique qui pulsait dans mon bas-ventre. Guilendria fronça les sourcils. Elle était magnifique quand elle réfléchissait. Mon ventre se tordit derechef, cependant l'émotion qui m'étreignait ressemblait à autre chose qu'à du désir. Comme une espèce de... tendresse ?

— J'ai mal posé ma question, finit-elle par comprendre. Est-ce que tu veux que je te caresse avec mes mains ?

Mon sexe bondit d'approbation. Je fermai les yeux. Deux fois.

Elle sourit d'un air mutin.

—... ou préfères-tu que je me serve de ma bouche ? Sauge m'a dit que les hommes aimaient ça.

Cette fois, je crus que j'allais jouir avant même qu'elle me touche. Je n'arrivais même plus à respirer. Ma raison cherchait encore désespérément à lutter contre tout le reste de moi-même. Et c'était un combat perdu d'avance. Complètement insensibles à ma détresse, mes paupières s'abaissèrent sur mes yeux. Une fois. Puis, à mon immense désarroi – plaisir, soulagement, triomphe ? –, elles le firent une seconde fois. Guilendria poussa un petit cri de joie plus érotique que tous les soupirs voluptueux de Katia. J'étais mort, fini, condamné. Et plus heureux que je ne l'avais jamais été.

10 – Guilendria

Château de Bucaïl, Belterre, appartements de Guilendria

Deuxième deï de lune d'or, 1737^e renouveau, huitième heure après la mi-nuit

— Madame me paraît bien pensive, ce matin, observa Sauge en brossant mes cheveux.

Émergeant de ma rêverie, je levai les yeux vers elle et y surpris une lueur amusée. Je souris.

— C'est que je ne suis pas encore tout à fait réveillée, lui rétorquai-je.

— Oh, poursuivit-elle sur le même ton badin, auriez-vous mal dormi ?

Je pouffai, réjouie de cette parenthèse insouciance.

— Peu, en vérité, mais très bien, tu peux m'en croire !

En effet, je m'étais éveillée apaisée et ragaillardie après les quelques heures de sommeil que je m'étais octroyées dans les bras de Deijan. Je me sentais à la fois détendue et prête à tout, inébranlable, presque invincible. J'avais combattu et renversé des barrières, des sentiments que je croyais gelés. Je les avais fait fondre jusqu'à réchauffer le cœur même du glacier. J'avais lu dans les yeux de mon époux le même désir brûlant qui flamboyait en moi. Durant ces quelques instants hors du temps, nous avions été unis, enfin, comme j'en avais toujours rêvé.

Il m'avait fallu beaucoup de courage et d'audace pour me jeter ainsi à sa tête et lui faire ces propositions indécentes, toutefois la manœuvre avait fonctionné au-delà de mes espérances. Mon mari

avait flanché. Il s'était laissé aller à suivre ses désirs et ne m'avait pas repoussée. Alors j'avais mis dans la danse de mes lèvres et de ma langue tout l'amour, toute la passion et la tendresse que j'éprouvais à son égard. Par cet acte charnel et intime, je voulais chasser les fantômes de son cœur. J'avais donc gardé les yeux rivés aux siens, lui transmettant ma foi et ma confiance en lui jusqu'à ce que le plaisir l'emporte et qu'il efface les ombres qui se dressaient entre nous. Bien que prévenue par Sauge, j'avais été déstabilisée par la semence jaillissant dans ma gorge. Le goût en était écœurant. Mais ce désagrément avait vite été balayé par l'émotion qui m'avait étreint devant la beauté de Deijan. Les traits de son visage, crispé par la jouissance, s'étaient peu à peu détendus pour afficher une plénitude que je ne lui avais jamais connue, même lorsqu'il était enfant, même quand il jouait avec mes frères, et encore moins depuis son retour au pays. Ivre de bonheur, avec le sentiment d'avoir enfin touché son âme, je m'étais blottie contre son torse en prenant soin de ne pas appuyer sur ses blessures. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait sous ma joue, au rythme des battements puissants de son cœur. Puis graduellement, l'une comme les autres s'étaient apaisés, avaient ralenti, s'étaient espacés... et l'implacable Fléau s'était endormi. Redressée sur un coude, j'avais doucement caressé son visage, profitant encore un peu de la magie de l'instant, avant de reposer la tête contre son épaule pour m'assoupir à mon tour. À ma place. Enfin.

La traction de la brosse sur un nœud de ma chevelure me tira de ma rêverie. Sauge n'avait pas rebondi sur ma dernière boutade. Cela ne lui ressemblait pas. Elle triturait mes boucles plus qu'elle ne les démêlait et ne semblait pas pressée de les coiffer.

— À quoi penses-tu ? lui demandai-je, consciente de sa distraction.

— Heu... à rien de particulier, marmonna-t-elle en tressant précipitamment une mèche.

Ses gestes, d'ordinaire doux et précis, accusaient une nervosité qu'elle peinait à cacher.

— Dis-moi ce qui te tracasse, insistai-je.

Elle soupira, attrapa une autre mèche et recommença son tressage.

— La situation a de quoi m'angoisser, non ? me lança-t-elle vivement.

Je ne répondis pas. Toute à ma félicité, j'en avais presque oublié les écumeurs et leurs menaces. Elle non, bien sûr. Pas après ce qu'elle

avait enduré entre leurs mains. Et sachant ce qui m'attendait moi aussi, j'aurais dû trembler de peur. Je me sentais pourtant forte et déterminée. J'avais le sentiment que rien de ce que ces malfrats pourraient me faire ne parviendrait à me briser. Que quoi qu'il m'en coûte, je protégerais mon secret, dignement et sans faiblir. Plus encore, l'amour qui nourrissait mon cœur depuis toujours et menaçait de déborder m' enjoignait à pousser plus loin ma rébellion. Je ne désirais plus seulement résister aux tortures d'Ithoras, je voulais le faire plier, lui. Avant de mourir – parce que je n'en réchapperais de toute évidence pas – je voulais le placer face à son déshonneur, à son indignité. Le forcer à reconnaître ses péchés et à en demander le pardon. Alors j'estimerai avoir rempli ma mission. Qu'Esca m'en soit témoin, je ne me contenterais pas de moins.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour qu'aucun d'entre vous n'ait à souffrir davantage, Sauge, je te le promets. Je ne peux te garantir que tout finira bien et que vous recouvrierez la liberté, néanmoins je te jure de faire tout mon possible.

— Mais ce n'est pas ça qui me fait peur, bon sang ! jura-t-elle en tirant sans le vouloir sur ma tresse. Madame, dans quelques heures, quelques minutes peut-être, ils vont venir vous chercher pour vous... mutiler. Pour vous faire souffrir. Et si vous ne lui avouez pas la vérité au sujet de Monsieur, Ithoras finira par vous tuer !

Sa voix se brisa sur les derniers mots. La peur que j'avais maintenue à l'écart me saisit comme une gelée de lune blanche. Je ne craignais pas la mort, mais mon courage et ma volonté ne céderaient-ils point devant la douleur ? Aurai-je la force d'atteindre le but que je m'étais assigné ?

— On doit tous mourir un jour, tu sais, professai-je avec un flegme que j'espérais crédible. Tant qu'il s'occupera de moi, il vous laissera tranquilles. Et si ma disparition vous donnait une seule chance de vous échapper, alors cela en vaudrait la peine.

Je la sentais prête à pleurer, encore plus mortifiée par mes paroles maladroites. Quelle sotte j'étais si j'escomptais la rassurer de cette façon. Je devais lui faire comprendre mon point de vue, et non l'effrayer outre mesure.

— Ma bonne Sauge, repris-je avec douceur. Dis-moi, toi qui me connais mieux que personne. Qu'est-ce qui est le plus important au monde pour moi ? Qu'est-ce qui prime dans mon existence, dans mes pensées et dans mon cœur, depuis que tu es entrée à mon service il y a

six nouveaux ?

Elle me considéra un moment sans répondre, interdite, puis fronça les sourcils alors qu'elle réfléchissait à ma question. Quand elle eut trouvé la réponse, ses traits s'affaissèrent et elle soupira.

— C'est Monsieur, admit-elle.

— C'est mon amour pour lui, renchéris-je. Et cette nuit, pour la première fois de toute mon existence, j'ai pu lui transmettre cet amour. Je lui ai donné du bonheur et du plaisir. Et j'en ai reçu en échange. Je peux mourir en paix.

— Non, non ! Je ne suis pas d'accord, rétorqua Sauge en sanglotant. Vous méritez mieux que ça ! Vous valez mieux qu'une étreinte à la va-vite, en cachette et sans lendemain. Vous méritez d'être aimée tous les jours par un homme qui sera fier de vous avoir à son bras. Vous méritez des enfants, une vieillesse et un vrai mari pour longtemps.

Des enfants... *si seulement c'était possible*, songeai-je le cœur serré. Machinalement, je posai la main sur mon ventre, là où était censé grandir l'héritier de Bucail. En persuadant le Ciseleur que j'étais enceinte, j'avais fait gagner un peu de temps aux habitants du château, cependant je m'étais du même coup condamnée à subir la folie sanglante de ce fou. Si j'avais l'espoir de porter un bébé de Deijan, agirais-je de la même façon ? Mettrais-je ma vie et mon corps en danger ? Oh oui, mille fois oui ! Sans quoi, comment expliquerais-je à mon fils que je n'avais pas fait tout ce qui était en mon pouvoir afin de sauver son père, ses gens, son domaine, son héritage, son titre, son avenir ? Et comment étais-je censée survivre après ça, si les personnes dont j'étais responsable en avaient pâti ? Bien que cela n'ait pas eu réellement de sens jusque-là, puisque j'étais à peine sortie de ma chambre depuis mon mariage, j'étais comtesse de Bucail. Le comte n'étant pas en mesure d'assurer son rôle de suzerain, celui-ci m'incombait de fait. Et je prenais mon devoir très au sérieux. Un trait de mon caractère et de mon éducation qui m'avait fait passer pour la femme sans personnalité que je ne voulais plus être. Mon cœur se serra comme je prenais conscience du temps perdu à jouer le rôle que je me croyais dévolu, quand j'aurais pu profiter de chaque instant. Si je m'étais battue pour Deijan, m'aurait-il aimée ? La nuit passée me permettait de le croire. Aurais-je gagné la sympathie, sinon le respect de mes gens ? Les réactions de Jorel avant qu'il soit enfermé semblaient aller dans ce sens. J'aurais probablement pu m'occuper de la roseraie comme j'en rêvais, visiter et soigner les villageois à l'instar de ma mère, et peut-être... peut-être n'aurais-je pas été stérile si mon

cœur et mon âme avaient vibré en harmonie avec mon corps. Les prêtresses d'Esca, lors des cérémonies de l'efflorescence, nous avaient expliqué que de l'équilibre de l'esprit et du corps dépendait notre santé, ainsi que la fertilité et la stabilité de notre futur couple. J'étais donc responsable du naufrage de mon mariage. À moi de faire ce qu'il fallait à présent pour sauver ce qui pouvait encore l'être.

Sauge fixait la dernière épingle dans la natte serrée qui ceinturait mon crâne, laissant sur mes épaules le reste de ma chevelure, quand la porte de l'appartement s'ouvrit avec fracas et percuta le mur sous l'épaulée brutale de l'intrus. C'était Bec-de-lièvre, suivi sans surprise du Vérolé. Mes tourmenteurs personnels venaient me chercher pour mon rendez-vous avec le Ciseleur. Voilà, on y était. J'allais être livrée à Ifhoras et me soumettre à ses caprices. Il en profiterait sans doute pour m'humilier pendant qu'il me charcuterait la peau du dos à m'en faire hurler de douleur. Pourvu seulement qu'il ne lui prenne pas l'envie de me violer ! Ou d'en donner l'ordre à ses sbires ! À cette pensée, je ne pus m'empêcher de frémir. Par Esca, si ces deux-là posaient leurs sales pattes sur moi, je n'étais pas sûre de parvenir à conserver ma dignité. Mon regard croisant un instant fugace celui, torve et salace, du Vérolé, je sentis mon estomac se tordre et ma poitrine se serrer. Comme chaque fois que la panique menaçait de me submerger, je me dissociai. Je ne sais pas comment cela arrivait ; je n'avais que peu de contrôle sur ce phénomène, cependant je l'accueillais toujours avec gratitude. Une conduite probablement lâche, mais je n'avais jamais prétendu au courage... Quoi qu'il en soit, j'avais ainsi l'impression de regarder la scène sans y participer, en apparence indifférente à ce qui se passait autour de moi : le cri étouffé de Sauge, les ricanements des écumeurs, leurs regards concupiscents, la brutalité avec laquelle ils me tirèrent et me poussèrent hors de la pièce... Je ne me sentais pas vraiment concernée par tout cela. J'atteignais finalement les portes de la grand-salle, flottant toujours dans ce calme factice, quand elles s'ouvrirent à la volée sur une Anthelmina furieuse, ou bouleversée je n'aurais su dire, escortée de deux écumeurs hilares. L'expression de son visage me ramena brutalement dans mon corps. Mais ce n'est qu'au moment où elle faillit me percuter que je remarquai l'état de sa robe, dont le corsage avait été déchiré de haut en bas, dénudant sa poitrine. Elle tentait de la masquer de ses bras, néanmoins je pus constater le sort épouvantable qu'avaient subi ses seins, striés de griffures et couverts d'hématomes.

— Douce Esca ! Anthelmina, qu'est-ce...

— La ferme, Putain ! me cria-t-elle au visage en me giflant à toute volée. Ne joue pas les saintes prêtresses, ça ne marche plus avec moi. Va retrouver ton étalon, je crois qu'il t'a préparé une surprise, ajouta-t-elle avant de me cracher dessus et de s'enfuir dans l'escalier.

J'en demeurai médusée, plus stupéfaite qu'effrayée. Anthelmina m'avait toujours détestée pour une obscure raison... alors que je n'avais jamais rien fait à ma connaissance qui méritât son ressentiment. Je m'étais donc accommodée avec le temps de sa froideur et de ses remarques désobligeantes. Cette fois pourtant, sa haine empreinte de dégoût m'atteignit en plein cœur. Je ravalai douloureusement un sanglot et m'efforçai de reprendre contenance. Mes geôliers, qui me tenaient toujours fermement chacun par un bras, semblaient avoir apprécié l'algarade. Ils riaient en regardant la salive glisser sur mes joues.

— Rien ne m'excite autant que deux chattes en chaleur, ricana Bec-de-lièvre.

Dans la grand-salle crasseuse et enfumée, le chef des écumeurs se tenait debout à côté d'une desserte, occupé à affûter un long stylet sur une pierre de Vielsalm. Son visage, calme et exempt du rictus haineux que je lui avais toujours vu jusque-là, concentré sur son ouvrage, paraissait presque humain. En tout cas, il ne dégageait pas la sauvagerie et la haine habituelles. À longs gestes lents et fluides, il passait le tranchant de la lame sur le coticule^{20}, en tirant un son aigu et lancinant. Des frissons désagréables agressèrent mes gencives et les petits poils de ma nuque se hérissèrent à la vue de l'acier brillant. Sur la desserte, plusieurs outils tranchants de différentes formes et tailles reposaient dans un carré d'étoffe pourpre, alignés comme à la parade. Mes genoux mollirent à cette vue et je ne pus réprimer le gémissement de terreur qui monta de ma gorge. Ifhoras, m'entendant, suspendit son mouvement et leva les yeux sur moi. Ceux-ci brillèrent d'une lueur fugace que j'aurais qualifiée de résignation chez un autre que lui, mais si brève et si vite remplacée par la malveillance coutumière que je pensai m'être trompée. Il posa la pierre et le stylet sur le velours avec un soin frisant la dévotion, puis me fit signe d'approcher.

Face à l'estrade, au centre de la pièce, trônait une espèce de chevalet, apparemment constitué à partir d'objets trouvés dans le château et qui m'était vraisemblablement destiné. Je reconnus l'agenouilloir de contrition qu'avaient usé les genoux de Deijan durant sa jeunesse indocile. On y avait fixé une large planche, adossée à un trépied dont le sommet légèrement creux ne laissait aucun doute sur son utilisation. Un vieux carcan^{21}, des liens de cuir et des chaînes

complétaient l'ensemble pour former l'autel sacrificiel. Je me mis à trembler violemment quand je compris qu'ainsi entravée, à genoux, le buste plaqué contre la planche, le menton calé dans le creux du trépied et les bras sanglés dans le carcan, je serais à la merci la plus totale du Ciseleur. Une violente nausée me tordit les entrailles, vidant mon crâne de toute chaleur. La tentation de me laisser glisser en pâmoison pour couper à l'épreuve qui m'attendait me traversa l'esprit, cependant je n'étais pas du genre à fuir mes responsabilités. Puis, ce ne serait que reculer pour mieux sauter. Ou pire, Ifhoras pourrait m'en punir en s'attaquant à Sauge ou à quelqu'un de la maisonnée. Je me devais donc de faire face aussi dignement que possible, puisqu'après tout, c'était *ma* décision, *mon* choix de protéger les miens coûte que coûte qui m'avait amenée là, au pied de ce sinistre bâti. Au prix d'un épouvantable effort, je parvins à repousser la nausée et à mouvoir mes jambes flageolantes sur les quelques mètres qui me séparaient encore de mon bourreau.

Il jubilait. Je me demandai s'il était né cruel ou si la vie s'était chargée de le rendre inhumain. À la Grange d'Orsans, près d'Éteule, il y avait une femme mauvaise comme la peste qui regardait les gens par en dessous, d'un air méchant, qui crachait sur les enfants et les houspillait sans raison. Quand j'étais petite, elle me faisait peur, et en grandissant, je m'étais mise à la détester. Jusqu'au jour où ma mère me raconta la vie qu'elle avait eue : mariée à l'âge de treize ans à un vieil homme autoritaire et laid à qui ses parents devaient de l'argent, elle avait travaillé très dur, tout en enchaînant les grossesses. Elle avait perdu chacun de ses bébés à la naissance. Son mari avait fini par la répudier pour inaptitude à lui donner un héritier, ce qui l'avait reléguée au ban de la communauté. La honte, la solitude et la pauvreté avaient fait le reste. Elle était devenue ce que les autres avaient fait d'elle. En était-il de même pour le Ciseleur ? Devrais-je avoir pitié de lui plutôt que de le haïr ? Ma nature et mon éducation me prédisposaient à la compassion, à la tolérance et à l'absence de jugement. Mais face à l'horreur des événements récents et à l'attitude impitoyable de mon tortionnaire, en aurais-je seulement la force ? La volonté ?

D'une voix fébrile, le regard luisant d'excitation, Ifhoras me présenta un à un les instruments dont il entendait user sur moi. Me vantant leur tranchant, l'acuité de leur pointe... Chaque description me noyait un peu plus dans la terreur. Des images sordides, que mon esprit avait occultées des renouveaux durant, me revinrent dans un frisson. Celles de l'interrogatoire d'un écumeur par une escouade de gardes royaux. J'avais dix ans. Les soldats avaient réquisitionné les anciennes geôles du château paternel afin de le soumettre à la

question. Ils espéraient lui soutirer des indications sur l'endroit où se terraient ses complices. Je n'étais pas censée y assister, et notre nourrice, Lettie, nous avait enfermées, Janaxelle et moi, dans notre salle d'études. Mais ma curieuse et téméraire petite sœur n'avait pas tenu plus d'un quart d'heure avant de se glisser par la porte dérobée qui menait à la chambre de Lettie. Celle-ci devait surveiller l'autre issue, celle menant au corridor principal, loin d'imaginer que nous fuirions par les quartiers des domestiques. De là, nous avions descendu l'escalier de service et gagné la cour arrière par la cuisine. Ni vues ni connues. Ensuite, c'est accroupies près d'un soupirail qui donnait sur les geôles que nous avons assisté, muettes et pétrifiées, aux violents sévices perpétrés par les soldats sur leur jeune prisonnier. Ce dernier avait fini par pleurer et supplier, couvert de sang, d'urine et de larmes, mais il n'avait pu leur donner aucun nom, aucun lieu. J'avais clairement vu dans ses yeux la terreur de son impuissance à se soustraire aux coups. Il était attaché et à la merci totale de ses tourmenteurs, sans la moindre possibilité de fuite. C'est cela, surtout, qui m'avait traumatisée à l'époque. Qui avait empli mes nuits de cauchemars pendant de longues décades, et que mon esprit choqué avait fini par ensevelir au fond de ma mémoire.

Cette terreur se réveillait alors qu'Ithoras exhibait pour moi les stylets bien affûtés qui graveraient dans ma chair les contours de son œuvre. Le fil des lames projetait des éclats de lumière menaçante. L'air se bloqua dans ma poitrine. Je dus respirer par à-coups. Je voulais penser à autre chose, détourner le regard, pourtant j'étais comme hypnotisée par la peur. La sueur se mit à ruisseler sur mes tempes et dans mon dos. Les poils de mes bras se dressèrent. Puis il m'indiqua les couteaux à parer et les pinces pour décoller et retirer la peau entre les entailles. La pression sur mes côtes écrasa mes poumons, lançant une flèche de douleur à travers ma poitrine. Un bourdonnement sourd résonnait dans ma tête. Mon estomac se retourna mais je n'avais rien à vomir. Je commençais à voir trouble. Des taches sombres rongeaient les bords de ma vision. Ithoras désigna ensuite le pinceau, et le bol rempli d'un mélange d'alcool, de jus de citron et de sel, destiné à empêcher la cicatrisation et à « fixer l'œuvre sur son support ». Ma conscience lâcha prise. Mon cœur s'arrêta. Tout devint noir. Le temps d'un battement.

La brûlure cuisante de la gifle et celle glacée de l'eau me ramenèrent à la réalité. Je battis des cils, désorientée. Mes cheveux trempés dégouлинаient sur mon visage et mon premier réflexe fut de les écarter avec les doigts. Mais ma main droite n'atteignit jamais ma joue. Pas mieux que la gauche, immobile elle aussi, qui, de même que mes jambes, mon buste et ma tête, n'obéissait plus qu'aux liens de cuir

qui l'entravait. J'étais solidement ligotée au chevalet. Une bouffée de panique monta brusquement en moi et me tordit les entrailles, me submergeant comme une vague noire et gelée. Soudain mon cerveau ne répondit plus à ma volonté, et un instinct sauvage, venu des tréfonds de mon âme, prit le contrôle de mon corps. Je me débattis en hurlant, au bord de l'hystérie, consciente que c'était inutile mais incapable de m'en empêcher, au risque de me blesser. Jusqu'à ce qu'un second baquet d'eau froide me percute de plein fouet. Le souffle coupé, paralysée cette fois par le choc, je luttai pour respirer. Je tremblais de tous mes membres, mais la conscience m'était revenue et, petit à petit, je pus réprimer les sanglots convulsifs qui me secouaient encore. J'avais beau savoir ce qui m'attendait en acceptant les termes de ce marché puis en rejoignant la grand-salle ce matin-là, j'avais beau vouloir de toutes mes forces me soumettre sans un mot, mon cœur tremblait de peur et mon corps se révoltait malgré moi face au supplice à venir.

— Tss, tss, tss, me réprimanda l'écumeur en secouant la tête. Regardez-moi ce gâchis ! Comment veux-tu que je crée quelque chose de potable sur une peau trempée et avec tous ces cheveux qui traînent ?

Il affichait un air plus navré que fâché, néanmoins je ne me laissais plus prendre à son jeu d'acteur. Je me tendis, dans l'attente de la sanction.

— Coupez-moi tout ça et dégagez-moi ce dos ! lança-t-il à ses hommes.

— Non ! m'écriai-je. Non, s'il vous plaît, demandai-je plus doucement. Je vous en supplie. Pas mes cheveux. Attachez-les, je vous en prie, mais ne les coupez pas.

Je me fustigeai de lui accorder ainsi plus de pouvoir, de lui mettre entre les mains une arme pour m'asservir, cependant, perdre ma précieuse chevelure m'aurait brisé le cœur et je ne me sentais pas assez forte à ce moment précis pour endurer une peine supplémentaire. Il soupira longuement, avec une exaspération non feinte cette fois.

— Attachez-lui les cheveux, lâcha-t-il après plusieurs secondes de réflexion. Mais que dorénavant, quand tu me rejoins pour nos séances, ils soient convenablement tressés. Sinon tu pourras leur dire adieu.

Je frissonnai, la gorge nouée d'angoisse. Je ne m'étais pas attendue

à ce qu'il accède à ma prière et cette mansuétude, déconcertante venant de lui, m'inquiéta. Je le remerciai néanmoins dans un murmure, moins soulagée que j'aurais dû l'être, le corps crispé en prévision de la suite.

— Bien, reprit Ifhoras en se frottant les mains, voyons cette toile !

Il me contourna pour se retrouver dans mon dos. Je pris sur moi de ne pas frémir et fermai les yeux. Je le sentis tirer sans ménagement sur les lacets qui fermaient ma robe, sans parvenir à les défaire. Je le sentis perdre patience. Je l'entendis haler à lui la desserte pour y piocher l'un de ses « instruments ». Puis le baiser glacé d'une lame vint glisser sur ma peau, avant de sectionner net les attaches de mes vêtements. L'air cru de la grand-salle m'enveloppa soudain comme un suaire. Je frissonnai. Les restes de ma tunique et de mon surcot pendaient le long de mes flancs et j'étais exposée aux regards, des hanches jusqu'aux épaules. La honte me mit le rouge aux joues. Moi, que même mon mari n'avait vue nue que la veille pour la première fois...

Les doigts rugueux du Ciseleur caressèrent mon échine. J'aurais voulu me soustraire à son contact, au dégoût qu'il m'inspirait, mais les sangles de cuir me l'imposèrent sans merci.

— J'hésite... l'entendis-je soliloquer. Je dessine d'abord à l'encre ou je me lance *ex abrupto* ⁽²²⁾ ?

Encore une fois, je fus troublée par le langage châtié qu'il employait parfois. Tout comme par certaines de ses réactions, qui contrastaient avec son habituel comportement de brute. Pour éviter de penser à ce qu'il allait m'infliger, je me concentrai sur ces instants fugaces où j'avais cru surprendre son humanité. Une lueur de regret ou de souffrance dans le regard, un geste doux envers un chien ou un jeune valet... bien peu de choses, certes, mais qui ne pouvaient qu'attiser en moi la flamme de l'espoir.

— Allez, je choisis l'audace ! s'exclama-t-il, me tirant de mes illusoires méditations.

D'instinct, les muscles de mon dos se tendirent en prévision de la douleur. J'empoignai les montants du bâti et serrai les doigts à m'en blanchir les phalanges.

— C'est toi qui vois, me prévint-il. Plus tu seras crispée, et plus ça fera mal.

De nouveau, je trouvais étrange qu'il me mette en garde plutôt que de jouir de la souffrance accrue qu'il aurait pu me causer. Je songeai à Deijan et à la gravité de ses blessures. Lui aussi endurait un martyre depuis l'attaque. Il n'avait connu de soulagement que lors des moments de délice que nous avions partagés. Cette nuit encore...

Cela commença comme une légère brûlure, un sillon ardent derrière mon épaule gauche. Je me surpris à songer qu'au fond, ce ne serait peut-être pas si terrible. Puis le stylet prit un virage, accentuant le trait et augmentant d'un coup la douleur. Ifhoras incisait avec précision, à gestes sûrs et lestes. Je tentai de ne pas gémir, d'isoler mon esprit de mon corps afin d'éloigner les sensations, mais je n'étais pas aussi forte que je l'avais espéré.

Je serrai fermement paupières et dents, comptai mentalement mes inspirations, tâchai d'oublier les cuisants assauts de la lame sur ma peau. Je focalisai mon esprit sur Deijan, sur son corps nu, magnifique, sur le désir dans son regard brillant. Je revécus les instants magiques de la nuit passée. De notre première fois. La vraie première fois, celle où je lui avais donné mon corps avec bonheur, celle où l'on s'était unis parce que nous en avions envie, pour le plaisir que nous pouvions nous procurer mutuellement. Je l'avais d'abord mené à la jouissance avec ma bouche, et je ne rougirais plus jamais en y songeant. Pour revoir ses paupières vibrer de volupté, les traits de son visage se contracter puis se détendre complètement, je serais prête à recommencer tous les jours.

Il s'était assoupi après l'explosion de sensations que je lui avais offerte. Mon amour était si beau dans la paix du sommeil. J'en avais profité, plus tard dans la nuit, pour le laver et refaire ses bandages, puis je l'avais regardé dormir avec ravissement. Grâce aux décoctions et aux emplâtres, ses blessures à l'épaule et au flanc étaient en bonne voie de guérison. Sa gorge et le côté de son visage, en revanche, mettraient longtemps à se rétablir, et il lui resterait une affreuse cicatrice. Personnellement, cela m'importait peu. À mes yeux, il ne serait jamais défiguré parce que c'est son âme que j'aimais. Seulement je savais que pour lui, cela représenterait un échec supplémentaire. Il avait toujours eu une piètre opinion de lui-même, endossant des défauts imaginaires et des fautes qui incombaient à d'autres. C'est l'une des choses qui m'avaient émue depuis le début chez lui, cette fragilité enfermée derrière une volonté colossale. Le petit garçon de l'époque était toujours caché à l'intérieur de l'impressionnant major de la Garde Royale. Je l'avais aperçu lors de nos ébats. Il était la clé du bonheur de Deijan, j'en étais convaincue. Mais pour l'heure, c'est le comte de Bucail qui gisait sur ce lit, incapable de bouger, impuissant

et à la merci des autres. Et pour un homme tel que lui, cet état de fait tenait déjà de la torture. Imaginer sa détresse m'avait mis les larmes aux yeux et je m'étais remise à le caresser, comme pour apaiser son angoisse. À ce moment-là, je n'avais rien prémédité, pourtant quand il s'était réveillé et que j'avais lu dans ses yeux ce désir dévorant, tout mon corps s'était enflammé. Je lui avais souri et m'étais penchée sur lui pour embrasser ses lèvres, qui s'étaient alors entrouvertes pour m'accueillir. À cause de sa mâchoire fracturée et du trou béant dans sa joue, nous ne pouvions approfondir notre baiser, mais du bout, nos langues s'étaient trouvées et avaient dansé l'une contre l'autre. La chaleur languissante que j'avais récemment expérimentée était montée le long de mes jambes jusqu'à embraser mon bas-ventre, y créant un vide qu'il me fallait combler à tout prix. Et je savais bien ce qui pourrait assouvir ce manque. Bien que jusqu'ici, les affaires charnelles n'aient été pour moi que sources de douleur et d'écœurement, je m'étais doutée que, le désir aidant, il en irait autrement. Un geste entraînant un autre, je m'étais vite retrouvée nue, pressée contre le corps tendu et brûlant de mon mari. Il ne me quittait pas du regard, buvait les mouvements de mes mains, de mes seins, de mes cheveux qui balayaient sa peau. Son sexe s'était allongé et avait grossi entre mes doigts. Je l'avais effleuré, enlacé, massé, puis oint de sa propre semence avant de placer mes jambes de part et d'autre de son bassin. Je ne désirais plus rien que le sentir en moi. J'avais l'impression d'être amputée de lui, d'avoir besoin qu'il me remplisse pour être enfin soulagée, entière, comblée. Alors, lentement et sans rompre un instant le lien entre nos yeux et nos âmes, j'avais glissé son membre entre mes cuisses, à l'intérieur de mon sexe, là où sécheresse et solitude avaient cédé la place à une faim moite et gorgée comme un fruit mûr. Aucun étirement, pas la moindre déchirure ni le plus petit élancement n'était venu troubler la plénitude de l'instant. Il était tout à moi et je m'étais faite sienne pour la première fois, de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon corps. L'émotion qui troublait son regard reflétait la mienne, miroirs l'un de l'autre, âmes sœurs, enfin ! Puis je l'avais senti frissonner contre ma chair tendre et mes hanches s'étaient soulevées d'elles-mêmes, mues par la danse immémoriale de l'amour. À mesure que j'allais et venais sur la hampe humide de mon amant, les sensations avaient fleuri dans mes reins, s'étaient épanchées vers mes seins, se répandant jusqu'aux frontières de ma peau. Le souffle de Deijan s'était fait court et heurté, son torse se soulevait par à-coups sous mes mains. J'avais craint un instant qu'il perde connaissance, quand un orgasme aussi soudain qu'intense avait balayé en moi toute pensée cohérente. J'avais dû me mordre les lèvres pour étouffer les cris de jouissance qui montaient inexorablement de ma gorge. Des frissons avaient parcouru la face interne de mon crâne et des étoiles

d'or et d'argent avaient brouillé ma vue. Puis tout s'était éteint et je m'étais affalée, sans force, sur son buste. Je l'avais entendu grogner contre mon oreille, mais je n'avais plus assez d'énergie pour relever la tête. Je sentais son sexe, toujours fiché en moi, encore dur et vibrant. Les muscles de son ventre s'étaient contractés, ses hanches avaient basculé, plongeant plus profond. Une fois, puis deux, puis il s'était raidi violemment et avait grogné encore une fois, avant de se laisser aller sur le lit, aussi mou que moi. Nos respirations hachées avaient empli l'espace, le temps que je retrouve assez de volonté pour bouger. Je m'étais soulevée sur les coudes pour l'observer et m'assurer qu'il allait bien. Une ombre de sourire effleurait ses lèvres, et son regard gourmand et satisfait m'avait enveloppée tel un drap de soie. Je n'avais clairement jamais éprouvé si grand bonheur de toute ma vie. À tel point que je m'étais mise à pleurer de joie, ce qui avait évidemment fait froncer les sourcils de mon homme. Il avait toujours détesté les pleurnicheries. Je m'étais empressée de sourire et d'essuyer mes larmes tout en le rassurant.

— Je t'aime. Je suis heureuse, c'est tout, avais-je murmuré.

Je m'étais sentie tellement épanouie, à peine quelques heures plus tôt. À présent, la souffrance et la peur menaçaient d'effacer tout souvenir de ces instants bénis. Les larmes dévalaient à nouveau mes joues, et je mordais mes lèvres comme je l'avais fait dans la chambre rouge... plus pour les mêmes raisons toutefois. Mon cœur cognait dans ma tête comme un tambour de guerre. Les sensations, les émotions, les pensées s'emmêlaient : douleur et jouissance, félicité, terreur, extase, angoisse, amour, haine... tout tournait. Je ne savais plus où j'étais, je ne sentais plus rien, j'étais engourdie, assommée, soûlée. Je n'avais plus conscience du temps qui s'écoulait. Je voguais sur un cauchemar brumeux, enfermée dans une transe où plus rien n'avait d'importance. À tel point que je ne me rendis pas compte tout de suite que le Ciseleur avait cessé de m'arracher la peau. Les lambeaux sanguinolents qu'il avait découpés entre mes épaules gisaient dans une écuelle, sur la desserte. J'eus vaguement envie de vomir en les voyant, mais je n'étais pas assez consciente pour cela. En revanche, la bile jaillit toute seule de mon estomac quand Ifhoras posa l'écuelle au sol et que le chien de Deijan en engloutit le contenu. L'horreur et le dégoût me dégrisèrent assez pour que la brûlure de mon dos se réveille. L'enfer n'en finissait pas. Et il prit encore une autre dimension quand mon tortionnaire s'empara du bol et du pinceau destinés à « fixer l'œuvre sur la toile ». Si j'avais jusque-là réussi à retenir mes cris, l'acide qui dévora mes chairs blessées les libéra en

hurlements d'agonie. Je m'arrachai la voix et les poumons en vociférant comme une damnée. Les pulsations qui martelaient mon crâne se muèrent en explosions.

Je sombrai dans le néant.

Ce fut d'abord la gorge, piquante comme lors d'une bonne angine. La soif, aussi. Puis le genre de migraine qui survient après une grosse crise de larmes. Plus je reprenais conscience, plus mon corps martyrisé se rappelait à moi. Vint alors la brûlure intense qui irradiait tout le haut de mon dos. Je gémis de douleur, tout en me disant que j'étais vivante. J'allais guérir, sauver Bucaïl et je serais enfin heureuse avec mon mari. Mue par cette conviction, je voulus me redresser, quand Sauge surgit à mes côtés pour m'en empêcher.

— Ne bougez surtout pas, Madame, vous allez faire saigner ! Il a dit que vous deviez rester allongée sur le ventre sans remuer un orteil jusqu'au coucher du soleil.

— Pourquoi ? l'interrogeai-je avec hargne. Pourquoi se préoccupe-t-il de ma santé, maintenant qu'il m'a découpée en morceaux ?

— Oh, mais... commença ma servante, tremblante. Ce n'est pas pour votre bien-être, Madame, expliqua-t-elle. C'est pour ne pas altérer le dessin.

— Qu... quoi ?

— Et je dois y appliquer cette odieuse mixture toutes les heures, sans faute. Il est déjà passé deux fois en personne pour s'assurer que ses « recommandations » étaient exécutées à la lettre, m'avoua-t-elle. Il a dit que si je dérogeais à ses ordres, je serais battue et livrée à ses hommes, et que vous seriez enfermée dans les cachots et attachée pour ne pas bouger. Il a conclu que c'est lui-même qui s'occuperait alors de vos « soins »...

Je dus me concentrer pour décrypter le flot de paroles mêlées de sanglots qui se déversaient de la bouche de ma pauvre Sauge. Je n'avais pas les pensées très claires, probablement à cause du traumatisme subi par mon corps. Je devais être en état de choc. C'était compréhensible. En revanche, je ne pensais pas avoir de fièvre et c'était plutôt une bonne nouvelle. Compte tenu de l'état de mon dos, j'aurais pu commencer à développer quelques infections. Peut-être ce mélange d'alcool, de sel et de citron serait-il efficace, après tout ?

— Quelle heure est-il ? m'enquis-je auprès de mon amie.

Je ne parvenais pas à estimer le temps qu'avait duré mon supplice, et encore moins celui que j'avais passé sans connaissance, et je m'inquiétais pour Deijan. Si je ne pouvais bouger avant le coucher du soleil, il aurait passé la journée entière sans soins, sans manger ni boire, seul et abandonné...

— C'est la troisième heure après midi, Madame, m'indiqua Sauge. Il reste encore au moins six heures avant que le soleil ne se couche.

— Oh Sainte Esca ! T'es-tu rendue au chevet de mon mari ?

— Oui, Madame, ne vous inquiétez pas, je me suis occupée de lui. J'ai soigné ses plaies et refait ses bandages pendant qu'il dormait, puis je l'ai fait boire un peu.

— A-t-il mangé ?

— Juste un peu de soupe. Rien d'autre ne passe de toute façon.

— Cela ne fait rien, c'est déjà très bien. Merci, Sauge.

— Et j'ai tenu ma langue, comme vous me l'aviez demandé. Il m'a regardée avec insistance pourtant. Il a essayé de parler. Il a même serré les poings et froncé les sourcils, mais je ne me suis pas laissée intimider. J'ai fermé ma bouche. Je n'ai rien dit du tout.

— Merci, Sauge, répétais-je en soupirant. Je suis tellement soulagée de pouvoir compter sur toi. Je ne veux pas qu'il sache ce qui se passe ici tant qu'il n'est pas suffisamment remis. Il est inutile qu'il s'énerve ou s'affole alors qu'il ne peut rien faire pour changer les choses. Il risquerait de se faire encore plus de mal. Il sera déjà bien assez fâché quand il verra...

Nous échangeâmes un regard embarrassé. Elle avait bien compris à quoi je faisais allusion.

— Qu'a-t-il gravé dans mon dos ? hasardai-je avec appréhension.

— Oh, Madame, geignit-elle, je ne suis pas sûre que vous...

— Dis-le-moi ! J'ai besoin de savoir.

— Non, je ne peux pas. Il ne faut pas. On le gardera caché et personne ne saura jamais. C'est mieux comme ça, insista-t-elle.

— Mais enfin ! m'exclamai-je, alarmée. C'est mon dos, ma peau, ma douleur et ma vie ! J'ai le droit de savoir. De toute façon, je le lui demanderai à *lui*, si tu ne me le dis pas.

La pauvre poussa un soupir triste et résigné. Je savais qu'elle ne souhaitait que m'épargner, je ne lui en voulais pas. Cependant j'avais vraiment besoin de savoir.

— Il a écrit... commença-t-elle avant de se mordiller la lèvre, indécise.

Son regard passait furtivement de mon dos au sol, puis à la fenêtre... Bref, partout où elle était sûre de ne pas croiser mon regard. J'attendis sans rien dire et sans la quitter des yeux, retenant mon souffle. Elle finit par me jeter un bref coup d'œil, et se jeta à l'eau.

— Il a écrit son nom, coassa-t-elle d'une voix étranglée.

— Son nom ? répétai-je, atterrée. Comment ça ?

Elle déglutit et se racla la gorge avant de poursuivre.

— Il a écrit « Ifhoras » sur toute la largeur de vos épaules.

Je la regardai comme si elle m'avait parlé dans une langue étrangère, trop abasourdie pour accepter encore les mots qu'elle avait prononcés. Puis le sens de ses paroles me frappa, et mes larmes jaillirent sans que j'y pusse rien.

Il m'avait marquée. Comme du bétail. Je ne mesurais qu'à présent les conséquences de ce que je l'avais laissé faire. En gravant son nom sur ma peau, il avait fait de moi sa chose, sa propriété. Il ne s'agissait pas d'un simple dessin : aussi horrible qu'il fût, il n'aurait été qu'un dessin. Non, il avait écrit son nom et, par cet acte, le Ciseleur venait d'anéantir toutes mes chances de bonheur. Car quand il verrait cela, Deijan ne voudrait plus jamais de moi.

11 – Deijan

Château de Bucaïl, chambre secrète

Deuxième deï de lune d'or, 1737^e renouveau, dix-neuvième heure après la mi-nuit

Qu'est-ce qu'elle fait ? pestai-je intérieurement pour la millième fois de la journée.

Guilendria m'avait quitté à l'aube, après m'avoir transporté plusieurs fois au septième ciel, après m'avoir prouvé quel imbécile j'avais été de m'obstiner à ne voir en elle qu'une figure angélique, intouchable et pure, alors que comme moi, elle était un être de passion. Durant tous ces cycles, depuis l'enfance, j'avais tellement craint de la salir, de corrompre son innocence avec mes bas instincts, que j'avais tout d'abord feint de l'ignorer, de dédaigner sa compagnie. Comme si je n'en avais rien à faire d'elle, alors qu'elle habitait chacune de mes pensées impures. Puis, quand ce foutre de destin avait frappé, faisant d'elle ma femme, me contraignant à lui imposer le contact abject de mon corps débauché, j'avais cru salutaire de limiter nos rapports au strict nécessaire. J'avais cru en mourir, à la fois de honte et de frustration, chaque nuit où je m'étais rendu dans sa chambre depuis deux renouveaux. Il m'avait fallu noyer dans le vin mon cœur et mon esprit pour accomplir sur elle l'acte obscène que l'on exigeait de moi. Et pour m'interdire d'y prendre le plaisir que réclamait ma nature. J'avais combattu sans relâche, jour après jour et pied à pied, à la fois mes pulsions animales et la tentation de fuir mes responsabilités. Partir du jour au lendemain, rentrer à Péanne, reprendre la garde et tenter d'oublier toute cette mascarade. Je n'étais pas un comte, pas un noble ! Je ne l'avais jamais été ! Je n'étais qu'une imposture, le fils de trop. La déception. Et plus je m'obstinais à jouer au « Comte de Bucaïl », plus je m'enfonçais dans la bassesse, le déshonneur et le désespoir. Je me faisais horreur.

Et voilà que, pendant tout ce temps, elle avait désiré ce que je nous refusais. Même pure et innocente, elle avait aspiré à connaître la chair, la passion, le feu des baisers et des caresses... Tout ce que je réprouvais pour ne l'avoir connu que dépourvu d'amour, bestial, lubrique, corrompu. Par la candeur de son approche, par le don généreux et entier de sa sensualité, ma Mia avait su me convaincre que j'avais eu tort. Le sexe n'était pas seulement la recherche débridée de la jouissance, un acte solitaire et égoïste où l'on utilisait l'autre dans l'assouvissement de son propre besoin. Non, le sexe pouvait être aussi la rencontre de deux âmes qui se parlaient à travers leurs gestes. C'était le cadeau de soi : déshabillé du monde, ouvert et vulnérable, que l'on offrait à l'aimé... et qu'on recevait de lui. Une fusion, une complétion, un enrichissement mutuel. La lumière, pas les ténèbres. La rédemption...

...

...

Hein ? La rédemption ?

Par le sang d'Esca, mais qu'est-ce que je racontais ? Étais-je encore en plein délire ?

Mes blessures devaient avoir altéré ma raison. J'étais Deijan, le major de Bucail, Fléau des écumeurs, pas un gourdiflot⁽²³⁾ de poète enamouré ! Mon domaine avait été attaqué, mes gens abattus, j'étais blessé, les écumeurs étaient encore à ma recherche pour ce que j'en savais. Où donc avais-je la tête ?

Comment une femme que j'avais si mal traitée pouvait-elle se montrer soudain si amoureuse ? Comment avait-elle pu passer si vite de la timide réserve à la plus intrépide volupté ? D'ailleurs, peut-être les heures torrides et sensuelles que je venais de vivre n'avaient-elles compté que pour moi... *Le briseur de cœurs, dompté par celle qu'il avait peur d'abîmer...* Quelle ironie !

Guilendria aurait-elle été capable d'à ce point feindre la volupté, le désir... l'amour ? Me serais-je laissé berner par la faim que j'avais d'elle ?

Si elle avait voulu m'empêcher de réfléchir à ma situation, et à la sienne, elle n'aurait pu s'y prendre mieux... Les questions que je me posais depuis des jours – *où suis-je ? Pourquoi ne suis-je pas mort ? Qu'en est-il de Bucail ? Les écumeurs ont-ils pris le château ? Avons-nous pu fuir ? Quels sont mes proches et mes gens encore en vie ?* – n'auraient-elles de

réponses que si ma femme le permettait ? Qu'était-il advenu pour qu'elle obtienne ce pouvoir ? Cette inquiétude-là, je m'empressai encore une fois de l'enfouir sous l'épaisse couche de foi désespérée et d'autopersuasion que j'avais amassée sur la réalité de Guilendria. Elle DEVAIT être parfaite et pure. J'en avais besoin, au-delà de toute raison. Elle était la seule femme en qui j'avais choisi de placer ma confiance. Toutes les autres m'avaient déçu ou trompé à un moment ou à un autre. Si elle me trahissait, elle aussi...

Non. Fin de la conjecture. Puisque je ne croyais pas survivre à ces pensées-là, autant les éviter.

D'ordinaire, il ne s'écoulait pas deux heures sans qu'elle me rejoigne, ne serait-ce que brièvement, pour une ou l'autre raison. Là, même si je n'étais pas en mesure de les compter, il devait bien s'en être écoulé une dizaine ! Il se passait quelque chose de pas clair, et le fait que la servante de ma femme soit venue à sa place pour refaire mes bandages et me faire avaler l'odieux bouillon dont j'étais censé me nourrir en était une preuve suffisante.

Peut-être m'étais-je montré trop impulsif, trop intense dans nos ébats ? Non, vu mon état, j'avais été incapable de me mouvoir comme je l'aurais voulu... et ce n'était sans doute pas plus mal, parce que j'aurais plongé en elle comme un mort de faim si cela avait été possible. C'était donc Guilendria qui avait mené la danse, avec toute la douceur et la délicatesse qui la caractérisent. Une partie de moi s'était sentie frustrée de ne pouvoir se déchaîner dans le sexe, ainsi que j'avais pour habitude de le faire avec les catins de Péanne. Mais une autre part s'était émerveillée du plaisir inattendu de ces étreintes tendres et ingénues... émouvantes.

Cependant, elle n'était pas revenue. Donc j'avais certainement fait quelque chose... ou pas fait ? Qu'avait-elle pu attendre de moi que j'aie déçu ? Espérait-elle que je l'abreuve de mots doux ? Même si ç'avait été mon genre, j'avais les cordes vocales en charpie ! Que je sois subitement capable de me lever ? Mais non, elle m'avait elle-même interdit de bouger à plusieurs reprises durant la nuit.

Parbleu ! L'impuissance, l'ennui et cette terrible ignorance allaient finir par me tuer plus efficacement que mes blessures ! La folie me guettait. J'étais un homme d'action et de décisions. J'aimais... non ! J'avais *besoin* de contrôler chaque aspect de ma vie. Je m'étais construit seul. Je ne comptais depuis toujours que sur moi-même... et

sur mes hommes. Alors cette situation, cette... incapacité me donnait envie de hurler et me vrillait les nerfs. Je me faisais l'effet d'un faucon encapuchonné, la patte attachée au poignet de son maître. Je n'avais pas de maître ! J'étais Deijan de Bucail, Fléau des écumeurs, mordiable !

Abandonné sur ce lit inconnu, dans cette chambre sans fenêtre, condamné à attendre les visites aussi déconcertantes qu'excitantes de celle que je n'étais même plus sûr de pouvoir appeler ma femme... mais qui l'était devenue en quelques jours, plus qu'elle ne l'avait été en deux renouveaux... Si cela ne ressemblait pas aux prémices de la démence ! Guilendria faisant office de fauconnier. Elle me tenait à la merci de ses caprices, de ses désirs, de sa volonté. Je n'avais le choix de rien, que d'acquiescer en clignant des yeux quand elle m'offrait de me prendre dans sa bouche. Ô Déesse ! Étais-je vraiment tombé si bas ?

...

Pouvait-on tomber *si haut* ?

Parce que j'aurais été encore plus fou de refuser d'admettre que malgré l'absurdité, la gravité, l'inconfort et l'ignominie de ma situation, jamais je n'avais vécu d'instant plus parfait que la nuit passée. J'avais touché du doigt le royaume d'Esca. J'avais été en état de grâce.

Et à présent, je me débattais dans des sentiments et des émotions contradictoires au possible. D'un côté, les ombres, avec le doute sur la victoire des écumeurs, l'angoisse quant à l'état de mon domaine, la survie des miens... la mienne.

De l'autre, la lumière, avec cette Guilendria révélée qui me révélait à moi-même. Mon ciel, ma providence, ma Mia. Le seul avenir dont j'avais jamais osé rêver, le seul dont j'avais vraiment envie.

Entre les deux, un moi perdu, désorienté, désarçonné. Attaché par la patte et plongé dans le noir. À la merci de...

Mon cœur s'arrêta net, et repartit au galop quand le loquet de la porte heurta la clenche. Dans la pénombre, je vis apparaître enfin le visage adoré de mon ange. Ou la face hypocrite de ma geôlière ? Non, je ne pouvais définitivement pas croire qu'elle m'ait trahi ! Pas elle. Parce que si je ne pouvais plus croire en elle... même Esca ne pourrait plus me sauver.

Ignorant le chaos de questions harcelant ma conscience, un soulagement animal s'empara de tout mon corps et laissa s'échapper de ma gorge un étrange gargouillis. Elle sourit. Je fermai les yeux.

J'aurais tellement aimé pouvoir lui parler, la questionner, savoir où, comment, pourquoi?! Mais ses mains fraîches palpaient déjà mon front, ses grands yeux cherchant la douleur dans les miens, ses lèvres m'assurèrent que tout irait bien... et j'oubliai tout. Encore.

Il me fallut un long moment, plusieurs minutes, pour remarquer ses traits tirés, ses yeux gonflés et rougis, sa peau fiévreuse, et sa posture rigide, empruntée. Que s'était-il passé? Quelqu'un lui avait-il fait du mal? Était-elle souffrante? J'attrapai sa main et la pressai jusqu'à ce qu'elle me regarde. Je fronçai les sourcils, les yeux rivés sur les siens. Je savais qu'elle comprenait ma question, je le lisais à sa manière d'essayer de se soustraire à ma vue. Quoi qu'il se soit passé, elle refuserait de m'en parler. Avec douceur mais fermement, elle glissa les doigts hors de ma faible poigne puis se mit à réarranger mes draps en babillant sur tout et rien. Comme si j'allais oublier sa raideur et les signes de douleur qui marquaient son visage! Mes ennemis étaient-ils encore là? Étions-nous toujours au château? Non, impossible, je ne reconnaissais pas cette chambre. Mais alors où? Et puis, jamais ils ne m'auraient emmené vivant ni ne m'auraient laissé aux soins de ma femme! Alors qui lui avait fait du mal?

De nouveau, je me dis que l'incertitude, l'impuissance et la rage allaient me rendre fou. Il fallait que j'obtienne des réponses, coûte que coûte!

Quand Guilendria m'apporta le sempiternel bol de soupe, je compris ce qu'il me restait à faire. Je braquai mon regard sur le sien et serrai lèvres et dents de toutes mes faibles forces. Interdite, elle demeura un instant la cuillère suspendue entre le bol et ma bouche, à passer de mes yeux résolus à mes mâchoires crispées. Puis ses épaules s'affaissèrent, et elle soupira en reposant mon dîner sur la console.

— Mon amour, murmura-t-elle, l'air accablé, tu dois manger. Il faut que tu guérisses et que tu reprennes des forces...

Elle sembla sur le point d'ajouter quelque chose, qu'elle ravala avant d'insister.

— Il le faut, Deijan.

Et moi, j'avais besoin de réponses plus que toute autre chose. Déterminé à les obtenir, je pinçai les lèvres à m'en faire mal et fronçai

les sourcils à son encounter. Je la vis pâlir, son visage se défaire, pourtant je ne cédaï pas. Ses yeux se mirent à briller, puis s'emplirent de larmes. Mon cœur se serra douloureusement. *J'ai toujours détesté la voir pleurer.* Mais je ne me laissai pas prendre à son jeu. Ces derniers jours, j'avais découvert en elle une femme forte et déterminée, pleine de ressources et de talents cachés. Elle n'était certes pas la créature faible et insignifiante que j'avais voulu voir en elle, oh non ! Et si elle espérait me désarçonner en jouant les éplorées, cela ne fonctionnerait pas cette fois-ci.

Après de longues minutes d'affrontement silencieux, durant lesquelles je vis les pensées défiler sur ses traits comme des lignes tracées sur le parchemin, elle lâcha un soupir résigné et redressa les épaules. Ce faisant, elle ne put masquer la douleur qui la traversa, bien qu'elle n'en fit aucun cas.

— Très bien, capitula-t-elle. De toute façon, c'est ton droit le plus absolu de savoir. Même si te connaissant, j'aurais préféré que tu sois au moins partiellement remis avant de t'annoncer ça.

Elle prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage. J'avais les nerfs en pelote ; je bouillais intérieurement. Qu'allait-elle m'avouer, enfin ?!

— Comme tu dois t'en douter, les écumeurs ont pris le château. Nous sommes leurs prisonniers. Ils ne savent pas que tu es vivant et ils attendent ton retour de Péanne pour te tuer.

...

MAIS QU'EST-CE QU'ELLE RACONTAIT ??

Je la dévisageai, les yeux écarquillés, tentant de dénicher sur ses traits un signe d'égarement, de confusion... Après tout, elle venait de vivre l'enfer avec cette attaque. Il était compréhensible qu'elle manque de cohérence.

— Oh, ne me regarde pas comme si j'étais folle, s'énerva-t-elle en me foudroyant du regard.

Sa colère me réchauffa le cœur. Voilà la Guilendria que j'aimais ! Forte, sûre d'elle, intrépide.

Parce que oui, je l'aimais. Et j'étais même capable de me l'avouer à présent. Je l'aimais pure, douce, timide ; je l'aimais passionnée, enflammée, brûlante, et même autoritaire, compétente, rêveuse,

romantique, même en larmes, même trop bien pour moi ! Je l'aimais plus que ma vie. Ma Mia.

Muselant l'émotion qui menaçait de m'échapper, j'esquissai un sourire que j'espérais rassurant, afin de l'encourager à poursuivre. Elle me le rendit, plus calme et confiante que je l'aurais cru. Ma Mia, si forte !

— Laisse-moi tout te raconter depuis le début...

Et tout y passa. Prisonnier de mon corps muet, j'endurai presque une heure de détails ignobles sur la manière dont ces fumiers d'écumeurs avaient pris mon château, massacré mes hommes, humilié mes gens, ma famille, mon épouse ! La rage m'étouffait. Guilendria me narra en se tordant les doigts l'arrivée dans sa chambre de Jorel, lesté de mon corps ensanglanté. J'imaginais sans mal sa peur et sa détresse, celles de tous ceux qui comptaient sur moi. Je m'étais exposé comme un imbécile, un fieffé butor, si gonflé d'arrogance que je m'étais figuré imperméable aux flèches. Et désormais j'étais là, cloué sur un lit, aphone et impuissant. J'avais laissé seuls face à mes propres ennemis ceux dont j'étais responsable, ceux dont j'avais la charge du bien-être et de la sécurité. J'avais manqué de tout... de discernement, de sang-froid, de tactique... de bon sens ! Où était le major de Bucail, Fléau des écumeurs et meilleur officier de la Garde Royale ? Ravalé au rang de ces nobles qu'il méprise ! ? Je n'étais pas meilleur que ces parasites infatués dont je n'avais jamais voulu être le pair. Je ne les valais même pas, en fait. Je ne valais rien.

Pendant que je me vautre dans ma culpabilité, Guilendria avait poursuivi son récit, et je m'aperçus que j'avais raté l'explication que j'attendais avec le plus d'impatience : où étais-je exactement ? Elle avait dû passer très vite sur l'étendue de mes blessures et les soins entrepris. Je comprenais sa réticence à m'avouer l'état exact dans lequel je me trouvais. J'avais bien compris que c'était grave et que la guérison serait longue, mais j'aurais souhaité en connaître les détails. Cependant, je ne l'interrompis pas quand je pris conscience de ce dont elle parlait à présent. Sa première altercation avec le chef des écumeurs, sur laquelle elle tentait à nouveau de ne pas s'attarder. Déterminé à en apprendre le plus possible, j'attrapai sa main et crispai un peu mes doigts sur les siens. Elle se tut, déglutit face à mon air résolu, puis me conta par le menu la manière dont cet Ifhoras l'avait malmenée et menacée. Mon sang se mit à bouillir dans mes veines. Quand je l'attraperais, je le trancherais en morceaux si petits qu'un

chiot pourra les manger sans mâcher !

Ainsi donc, ma brillante épouse avait semé le doute chez l'ennemi, parvenant à nous gagner un temps précieux. S'il me croyait à Péanne et s'il la supposait enceinte de moi, il serait effectivement tenté d'attendre sans lui faire de mal. Mais combien de temps ? Et cela ne m'expliquait toujours pas de quoi souffrait Guilendria. Avait-elle passé d'autres choses sous silence ? Je sentais qu'elle était loin de m'avoir tout raconté. Des dizaines de questions m'assaillaient encore. Je ne savais pas plus où j'étais, bien qu'elle m'ait confirmé que nous étions prisonniers à Bucail. J'étais né dans ce château, parbleu ! Si une telle pièce avait existé, je la connaîtrais ! Elle m'avait affirmé que ma mère était saine et sauve, ainsi que Mohane et Anthelmina, même si son regard s'était brièvement détourné à la mention de cette dernière. Cela signifiait-il que ma cousine avait subi des blessures, des outrages ? S'ils l'avaient touchée, je les castrerais à coups de pierres !

Je fus soulagé d'apprendre que les domestiques, ainsi que quelques gardes qui n'avaient pas été abattus pendant l'assaut, avaient été épargnés. Ils étaient entassés dans les caves et sous bonne garde, mais vivants. J'aurais aimé lui demander ce qu'il en était de Jorel ou de Gryff. Cela devrait cependant attendre que j'aie récupéré ma voix. Guilendria me décrivit ensuite l'état dans lequel les hors-la-loi avaient mis le château... je n'entendis que vaguement le début. Le reste se fondit dans la torpeur qui m'emportait. La douleur physique et les émotions fortes eurent rapidement raison de ma résistance. bercé par les inflexions de voix de mon ange, je sombrai dans l'inconscience.

12 – Guilendria

Château de Bucaïl, Belterre, balcon-serre de Guilendria

Premier prim de lune de feu, 1737^e renouveau, dix-septième heure après la mi-nuit.

— Les voilà qui reviennent ! m'écriai-je sans quitter l'horizon des yeux. As-tu bien refermé la porte de Deijan ?

— Oui, souffla Sauge, nerveuse, tout est en ordre. Ô miséricordieuse Esca, pourquoi faut-il donc qu'ils rentrent ?

— Nous savions bien qu'ils ne resteraient pas absents longtemps, lui rétorquai-je. Ifhoras n'abandonnera pas tant qu'il n'aura pas le Fléau, il est allé beaucoup trop loin pour capituler maintenant.

— Croyez-vous qu'ils ont... tué tout le monde, au village ?

Je ne répondis pas immédiatement. Les mains et le front appuyés contre l'un des carreaux de ma verrière. Le regard fixé sur la troupe de cavaliers qui approchaient au galop.

— Je ne sais pas, soupirai-je enfin. J'ai cessé de m'essayer aux conjectures avec le Ciseleur...

— C'est vrai que cette dernière décade, il s'est montré plutôt lunatique, admit ma camériste, la moue dubitative.

Et c'était peu dire !

Dix jours plus tôt, mon tortionnaire avait commencé à découper à vif la peau de mon dos, d'une épaule à l'autre et sur presque toute sa

hauteur, entre la nuque et les reins, y gravant à jamais les lettres enjolivées de son propre nom :

Ifhoras

Avant, dès le lendemain, d'y ajouter le symbole des écumeurs :



Comme la veille, je m'étais évanouie de douleur alors qu'il appliquait son mélange d'alcool, de citron et de sel. Mais à la différence de la première fois, je ne m'étais pas réveillée quelques heures plus tard. J'avais erré dans les brumes fiévreuses de l'infection durant des jours, laissant bien malgré moi mon mari sans nouvelles et aux seuls soins de ma camériste. Selon mes instructions, elle ne lui parlait que pour le strict nécessaire et s'était contentée de lui avouer que j'étais momentanément souffrante, sans plus d'explications. Le pauvre s'était rongé les sangs jusqu'à ce que je sois en mesure de me lever et de lui rendre visite. À ce moment-là, je m'étais efforcée tant bien que mal de jouer le rôle désormais familier de l'épouse/infirmière/amante solide, dévouée et en pleine forme. J'avais souri sans grimacer et parlé d'une voix ferme et claire. Je l'avais soigné, nourri, embrassé, caressé, je lui avais fait l'amour et j'avais même été jusqu'à le regarder dans les yeux sans ciller. L'aisance avec laquelle je mentais désormais m'aurait fait frémir de honte autrefois. Quand j'étais une femme-enfant soumise, innocente et stupide. Décorative et inutile. Triste et vide.

Deijan n'avait été dupe de mon manège à aucun moment, je l'avais clairement lu dans son regard, néanmoins j'avais fait semblant de ne pas m'en apercevoir, telle la perfide manipulatrice que j'étais devenue. La Guilendria de ce troisième sep de lune d'or n'avait plus grand-chose en commun avec la douce Mia d'Éteule. J'avais quelque chose pour quoi me battre : les sentiments tout neufs qui semblaient s'éveiller chez mon mari, la perspective d'un avenir commun. Recommencer à zéro en devenant la véritable comtesse de Bucail. Et rien ne

m'arrêterait tant que je n'aurais pas tout ça ! Aussi, les éclairs insistants que me lançaient les yeux de mon amant n'étaient-ils pas parvenus à me déstabiliser. En réponse à ses questions muettes, je m'étais contentée une fois encore de le faire jouir. Je devenais une véritable gourgandine et... par Esca, j'aimais ça !

Sauge m'avait raconté à mon réveil que le Ciseleur avait paru plus ennuyé que fâché en constatant qu'il n'allait plus pouvoir me taillader avant un moment. Comme si l'état dans lequel il m'avait mise l'embarrassait. Cela m'avait fait réfléchir. Ce n'était pas la première fois que je croyais sentir autre chose en lui que la haine implacable qu'il affichait. J'aurais aimé connaître son histoire et comprendre ce qui l'avait amené à devenir le Ciseleur. On ne naissait pas écumeur, hors-la-loi et proscrit. On le devenait. Comment ? Il fallait que je le sache. J'avais l'intuition que c'était la clé qui pourrait nous sauver. J'avais donc décidé d'en faire mon prochain plan d'attaque. J'avais l'intention d'essayer de le faire parler, de lui poser des questions sur lui, de l'amener à se confier. J'espérais qu'en lui montrant de l'intérêt et de la compassion, je parviendrais à lui faire baisser sa garde.

Le lendemain matin, le troisième oct de lune d'or, ayant appris que je me portais mieux et que la fièvre était tombée, Ifhoras avait envoyé ses sbires pour me conduire dans la grand-salle. Je m'y étais laissée traîner sans faire d'histoires, concentrée sur les questions que j'entendais poser au Ciseleur. Mais ce que j'avais découvert en remontant l'allée centrale me les avait fait oublier. Au départ, je n'avais pas bien compris ce qui se passait. Je ne distinguais qu'un écumeur se déhanchant en ahanant contre la table en bois, au-dessus d'un tas de vêtements. Dubitative, j'avais jeté un coup d'œil vers mes geôliers, comme s'ils allaient m'expliquer de quoi il retournait. Bec-de-lièvre observait la scène d'un air libidineux. Tout juste s'il ne bavait pas... Quant au Vérolé, c'est moi qu'il dévisageait avec un rictus lubrique et malsain. Le cœur soudain serré d'angoisse, je m'étais à nouveau tournée vers le malfrat qui s'était mis à me fixer tout en grognant et en accentuant ses coups de boutoir. Alors certain de retenir toute mon attention, il avait soulevé d'une main les jupons devant lui, révélant les cuisses blanches et écartées entre lesquelles il s'échinait. Un cri m'avait échappé, d'indignation et de colère. J'avais laissé leur chef me découper la peau du dos et pris le risque de lui mentir en me prétendant grosse de Deijan et détentrice de l'avenir de Bucaïl. Tout cela en échange de la sécurité des miens. En laissant ses hommes violenter une servante, c'est moi qu'il trahissait. D'un bloc, je m'étais tournée vers l'estrade où je savais trouver mon tortionnaire, comme à son habitude vautré sur le fauteuil de mon mari.

— Vous n'aviez pas le droit ! lui avais-je lancé, révoltée. Nous avions un accord !

Alors que je m'attendais à ce qu'il se rie de moi – en effet, quelle idiote j'avais été de croire à la parole d'un parjure ! –, le Ciseleur avait presque eu l'air embarrassé, une fois de plus.

— Ceci n'est pas de mon fait, m'avait-il répondu. Je n'ai rien à y voir.

— Mais ce sont vos hommes, ils sont censés vous obéir !

— Notre accord, s'était-il défendu, stipulait que je ne devais faire de mal à aucun des habitants de ce château. Cette dame étant parfaitement consentante, je n'ai en rien trahi ma parole.

De surprise, je n'avais su quoi répondre et m'étais tournée vers le couple qui s'ébattait à la vue de tous, au beau milieu de la grand-salle. La femme avait la tête dissimulée sous ses jupons relevés, au contraire de ses fesses et de ses jambes largement écartées qui tremblaient sous les assauts de plus en plus frénétiques de son partenaire. Dans le silence morbide de l'immense pièce, le claquement bestial et cru de la chair contre la chair résonnait le long des murs. Assuré d'avoir de nouveau capté mon attention, l'homme s'était retiré avant d'en avoir terminé, il avait attrapé la femme par les cheveux et l'avait brutalement tirée en bas de la table, puis il l'avait maintenue à genoux devant lui et s'était enfoncé dans sa bouche si profondément qu'elle s'était étranglée. C'est à ce moment que je l'avais reconnue. Anthelmina de Caballi, fille de baronnet, nièce et cousine de comte, n'avait plus grand-chose de sa noblesse coutumière, échevelée, le visage ravagé par les larmes et la verge turgescente d'un hors-la-loi crasseux au fond de la gorge. Alors qu'il s'activait jusqu'à jouir bruyamment dans la bouche de la jeune femme – à ma seule intention, j'en étais consciente –, les yeux de celle-ci roulaient dans leurs orbites, saturés de panique et de dégoût. Quand c'eut été fini, il l'avait jetée au sol où elle avait repris son souffle et ses esprits pendant qu'il se rajustait. Puis elle s'était relevée péniblement, un peu chancelante, et s'était approchée de moi, la figure tordue en un masque effrayant de haine et de douleur.

— C'est ta faute ! m'avait-elle hurlé dessus. Sale pute ! Il a toujours fallu que tu aies tout ! Tu m'as pris Deijan et ensuite Ifhoras, et j'en suis réduite à me taper les restes ! Je te tuerai de mes mains, espèce de salope !

Les yeux écarquillés comme des soucoupes, éberluée par ce dont elle m'accusait autant que par le langage ordurier que je n'aurais jamais cru entendre sortir de sa bouche d'aristocrate, je n'avais pas esquissé le moindre mouvement quand elle s'était jetée sur moi, les ongles en avant. Je n'avais dû mon salut qu'à l'ordre sec aboyé par le Ciseleur.

— Tanic, tiens ta chienne !

Aussitôt suivi d'effets. Le second d'Ithoras, qui avait assisté à toute la scène – je ne m'en étais rendu compte qu'à ce moment-là – en malaxant son membre mou d'une main fébrile, avait attrapé au passage les cheveux d'Anthelmina et tiré dessus d'un coup sec, l'envoyant rouler à ses pieds.

— Fais-la-moi sortir d'ici, avait grogné le Ciseleur. Et désormais, vous ferez vos cochonneries hors de ma vue ! Si j'avais voulu voir son cul, j'aurais accepté sa proposition avant toi.

Sans un mot, Tanic le Cuide, second d'Ithoras le Ciseleur, avait alors relevé la jeune femme en larmes sur ses jambes flageolantes et l'avait guidée d'une poigne ferme hors de la grand-salle.

— Je regrette que vous ayez dû assister à ce spectacle peu ragoûtant, Princesse, s'était ensuite excusé le chef des écumeurs. Je n'avais pas l'intention de vous offenser.

Je l'avais regardé sans répondre, abasourdie, indécise quant à ce qui me choquait le plus : qu'il se soit excusé, qu'il trouve « offensant » de voir ma cousine par alliance se faire violer sous mes yeux ou que découper la peau de mon dos pour y graver son propre nom n'entre pas dans la catégorie « offenses ».

— Hum, hum... Quand votre cousine, il y a environ une décade, m'a offert de devenir ma maîtresse, avait-il poursuivi d'un air encore plus gêné, en échange de sa liberté et de la promesse de lui laisser le château après avoir abattu le Fléau, j'ai refusé. Un peu abruptement peut-être, mais ses fesses ne m'intéressaient pas et, en outre, je ne laisse personne me dire ce que je dois faire.

Comme je ne réagissais pas, il avait continué.

— Vous l'avez croisée ce jour-là, et elle vous a giflée.

Oui, avais-je songé, je m'en souvenais. Anthelmina était sortie débraillée de la grand-salle, la poitrine contuse^[24], et elle m'avait prise à partie, me traitant déjà de catin.

— Suite à cette déconvenue, elle a revu ses prétentions à la baisse et s'est adressée à mon second.

Cela l'avait fait rire et, devant mon froncement de sourcil, il m'en avait expliqué la raison.

— Savez-vous, Princesse, pourquoi on surnomme mon second Tanic le Cuide ?

Il n'avait pas attendu ma réponse, la question ayant été de pure forme.

— Je me doute que ce terme est inconnu à une jeune femme pure de l'aristocratie, avait-il raillé. Cuide signifie : qui n'a qu'une couille, dans le langage de nous autres, gens du bas peuple.

Il avait dit cela en forçant l'accent basterrien qu'il avait en arrivant et qu'il avait presque perdu ces derniers jours.

— Et pour un mâle, n'avoir qu'une couille est déjà sacrément handicapant quand on veut se faire une place au soleil. Alors quand en plus la seule qu'on a ne crache rien, c'est un coup à devenir fou... ou tordu, ou méchant. Tanic est un bon gars, mais sa couille qui manque, ça lui obsède le cerveau. Ça a tendance à le rendre un peu pervers, si tu vois ce que je veux dire.

Au fur et à mesure qu'il me parlait, je l'avais vu reprendre son rôle d'écumeur, de malfrat sans éducation, cynique et provocateur. Il jouait un rôle, j'en avais la certitude. Pourquoi ?

— Il ne peut pas bander, donc il ne peut trousser personne et ça, ça le rend dingue. Alors quand la jolie cousine lui a gentiment proposé son derrière, il est possible que ça l'ait un peu énervé, tu vois. À ce que je sais, ils se sont mis d'accord pour qu'il fasse ce qu'il veut de son corps, en échange de quoi elle peut circuler librement et on lui laissera la vie sauve quand on s'en ira.

Sur ces derniers mots, un rire tonitruant l'avait secoué. Il avait pouffé durant de longues minutes et avait dû reprendre son souffle et essuyer ses joues inondées de larmes avant de pouvoir continuer. J'avais, de mon côté, eu beaucoup de mal à cacher ma consternation devant la naïveté d'Anthelmina.

— Comme si Tanic avait le moindre mot à dire sur qui je tue et qui je laisse en vie ! s'était-il encore esclaffé. Bref, ils ont apparemment topé et depuis, elle sert de « vide-gourme » aux hommes pendant que

le Guide se tripote le ver de terre en regardant. Pathétique, non ? L'avantage, c'est que mes gars regardent moins du côté de tes servantes, Princesse. C'est bien ce que tu voulais, non ?

— Mais Anthelmina ne savait pas... avais-je tenté avant qu'il me coupe durement la parole.

— Elle est adulte, elle est plus âgée que vous, elle est mauvaise comme une teigne et elle ferait n'importe quoi pour prendre votre place, Princesse. Je ne comprends pas pourquoi vous la défendez !

Qu'il ait repris le vouvoiement m'avait donné à penser qu'il n'était plus dans la provocation mais que ses propos avaient été sincères. J'avais alors repris espoir.

— Elle est ce qu'elle est, avais-je admis, cependant elle ne mérite pas un tel traitement. N'avez-vous donc ni mère, ni épouse, ni sœur, ni fille ? Accepteriez-vous sans broncher que des hommes leur fassent ce que les vôtres font à Anthelmina ?

Dans son mutisme, j'avais deviné le point sensible, aussi avais-je poussé mon avantage.

— Ou ce que vous me faites à moi ?

Il avait soudain bondi du fauteuil en rugissant comme un tigre blessé. Sa rage subite m'avait prise au dépourvu et j'étais restée paralysée sous le feu de ses furieuses invectives. Le Ciseleur s'était mis à hurler que je ne savais rien de sa vie, que je n'avais pas le moindre droit de ne serait-ce que mentionner les membres de sa famille et que rien de ce qu'il pourrait me faire n'approcherait jamais ce qu'on avait infligé aux siens.

« On », sous-entendant, d'après ce que j'avais cru deviner : *nous, les nobles*.

Quelle était donc son histoire ? Qui lui avait fait tant de mal qu'il en était devenu un criminel sans scrupule, ou presque. Et comment pouvais-je l'atteindre, ranimer en lui la petite flamme de celui qu'il avait été avant que des drames ne détruisent sa vie ?

Sans bouger, sans presque respirer, j'avais laissé petit à petit retomber sa colère. Sachant qu'il avait prévu de reprendre son œuvre sur mon dos, je préférais qu'il s'y attelle dans la sérénité. Il avait presque mis une demi-heure à se calmer, tournant en rond, respirant et soupirant bruyamment. Quand enfin il avait paru plus apaisé,

j'avais attendu avec angoisse qu'il se souvînt de ma présence. Ses hommes, couards et pleutres, avaient depuis longtemps déserté les lieux, m'abandonnant sans état d'âme à la fureur de leur meneur.

Lentement, le Ciseleur s'était tourné vers moi. Je me savais pâle et tremblante, le regard reflétant probablement ma peur. Et je savais que cela risquait d'exciter davantage son goût du sang et de l'humiliation, pourtant je n'étais pas parvenue à trouver en moi la force de donner le change. Je m'étais sentie prête à m'évanouir de terreur. Il m'avait fixée longuement de ses yeux brûlants de haine... ou non, ce qui avait brillé dans son regard, c'était... de la douleur? Du chagrin? Le remords?

Je n'avais osé y croire, mais la surprise m'avait fait prendre une vive inspiration. J'avais dû écarquiller un peu les yeux et laisser transparaître mon étonnement, aussi avait-il violemment fermé les paupières, les pressant du pouce et de l'index, comme pour effacer les émotions qui s'y trouvaient. Puis il avait relevé vers moi un visage parfaitement composé, froid et distant, dépourvu du moindre état d'âme.

— Le chevalet vous attend, Princesse, avait-il déclaré d'une voix morte.

Je m'étais mise à trembler encore plus fort, complètement paniquée, plus capable d'aucun contrôle sur mon corps. J'avais gémi de détresse, bien que j'eusse serré les dents pour l'éviter. Je ne sais comment j'étais parvenue à me déplacer jusqu'au banc de torture, car un brouillard noir et glacial m'avait enveloppé les sens... j'avais tout de même fini à genoux et attachée une nouvelle fois. Sans un mot, il avait défait les lacets de ma robe, lentement, presque avec délicatesse. Il avait écarté les pans de tissu pour découvrir entièrement mon dos, puis il était resté un long moment sans bouger ni parler. Je ne pouvais le voir de la position où j'étais. L'ignorance, l'attente et l'appréhension avaient tendu mes muscles à l'extrême. J'avais froid, j'avais mal partout, je me sentais prête à m'effondrer. Aussi, quand il avait refermé ma robe en soupirant, j'étais restée sans réaction. L'esprit pétrifié, incapable de comprendre qu'il ne se passerait rien. Qu'il ne me toucherait pas. Que je n'allais pas souffrir.

— Pas assez cicatrisé, avait-il marmonné en me détachant. Retournez dans vos appartements, Princesse. Je vous ferai appeler.

Je m'étais relevée, chancelante. J'avais titubé le long de l'allée centrale en l'observant du coin de l'œil, craignant encore qu'il se

ravise. Il avait évité mon regard tout le temps, jusqu'à ce que les portes de la grand-salle eussent été refermées derrière moi. Ses épaules m'avaient semblé plus voûtées, la courbe de sa bouche plus amère. Je n'avais cependant pas demandé mon reste, osant à peine croire à ma chance, et j'avais couru plus que marché jusqu'à ma chambre.

13 – Guilendria

Château de Bucaïl, Belterre, appartements de Guilendria

Troisième oct de lune d'or, 1737^e renouveau

— Déjà ? s'était exclamée Sauge en me voyant refermer fébrilement la porte derrière moi.

— Je ne sais pas ce qui lui a pris, avais-je expliqué, tremblante, mais après avoir vu mon dos, il a estimé que je n'avais pas assez cicatrisé et il m'a renvoyée.

Ma camériste était restée interdite, échangeant avec moi un regard perplexe qui hésitait entre inquiétude et soulagement.

— Je ne sais ce que ça présage, m'avait-elle dit, mais nous n'allons pas boudier ce répit. Je m'apprêtais justement à me rendre auprès de Monsieur pour essayer de le faire boire un peu. Allez-y, je monte la garde.

Le cœur soudain gonflé de joie et d'espoir, je m'étais faufilée derrière les robes de ma penderie pour pénétrer dans la chambre secrète. Deijan m'y attendait, l'œil vif, débordant de questions mais aussi du même émoi qui m'étreignait quand j'étais avec lui. Comme il eût été facile de me laisser aller à l'espoir. De croire que mes sentiments commençaient à trouver un écho en lui. D'imaginer un avenir tel celui qui avait bercé mes illusions d'enfance et d'efflorescence. Oui, cela eût été si facile... si dangereux... si funeste. Aussi avais-je étouffé impitoyablement, cette fois encore, les flammèches trompeuses de ce qui n'était qu'un malentendu. Il croyait sans doute aimer celle dont je lui montrais le visage – et quelque part, c'était bien moi – mais il ne connaissait pas la manipulatrice, la comédienne, ni la mutilée, celle qui se soumettait aux caprices de son pire ennemi. Celle-là, quand il saurait, il la haïrait.

J'avais peint mon plus charmant sourire sur mes lèvres encore pâles et m'étais approchée de la console de bois sur laquelle trônaient pansements et médications. J'y avais attrapé le broc d'eau ainsi que la tasse, puis avais rempli cette dernière avant de me tourner résolument vers lui.

— Tu as soif ?

Une hésitation, le regard perçant, puis deux clignements de paupières.

— C'est important de boire, pour la cicatrisation.

Après quelques gorgées, il avait serré les lèvres, marquant là son refus d'en absorber davantage.

— Je t'en redonnerai un peu tout à l'heure. Laisse-moi examiner ta mâchoire.

J'avais babillé gaiement tout en palpant délicatement les contours de son visage, histoire d'éviter son regard et les questions qu'il contenait, et auxquelles je ne voulais pas répondre.

Je m'étais débrouillée jusque-là pour lui raconter ce qui s'était passé sans entrer dans les détails et en dissimulant tout ce qui concernait mon interaction avec le Ciseleur. Je lui avais seulement avoué que l'écumeur tentait de faire pression sur moi en menaçant les habitants du château pour que je lui livre le Fléau. Je lui avais également dévoilé ma ruse de le prétendre à Péanne dans l'espoir de gagner du temps, ainsi que ma prétendue grossesse. En revanche, j'avais passé sous silence l'agression de Sauge, ainsi que mon marché tordu avec Ifhoras. Lui cacher ce que ce dernier avait fait à mon dos n'avait pas été si difficile, puisque je ne m'étais plus déshabillée devant lui depuis la première « séance ». Quand nous faisons l'amour, je conservais désormais ma chemise. Il s'était certainement demandé pourquoi et avait souvent passé ses mains sous la fine étoffe pour caresser mes seins, mais à aucun moment il n'avait tenté de me l'enlever. Cela n'avait pas été simple de lui mentir, néanmoins rien de tout cela ne m'avait semblé aussi difficile que de passer sous silence le calvaire d'Anthelmina.

Le comportement de la cousine de Deijan m'avait toujours déconcertée. Je n'avais jamais compris sa jalousie, ses manières fausses et son ambition démesurée. Avec le nom et la fortune de son père, elle aurait pu trouver un bon parti et construire son propre foyer. Pourquoi vouloir à tout prix être la comtesse de Bucail ? Et

pourquoi ce désir prenait-il le pas sur tout le reste ? Jusqu'à écraser ceux qui se trouvaient sur son passage ? Jusqu'à vendre son corps à une bande d'écumeurs ?

À cette pensée, je n'avais pu réprimer un frisson de dégoût et d'effroi, qui n'avait évidemment pas échappé à mon mari. Deijan m'avait attrapé la main au passage et l'avait serrée dans la sienne jusqu'à ce que je ne puisse plus faire autrement que le regarder et tenir compte de la question dans ses yeux.

— Ce n'est rien, avais-je menti. Je suis un peu fatiguée. J'aimerais que tu ailles mieux, et surtout, je voudrais qu'ils s'en aillent...

Mon désespoir n'avait pas été feint et cela avait heureusement suffi à le convaincre qu'il n'y avait rien d'autre. Il avait porté ma paume jusqu'à ses lèvres et l'avait embrassée avec tendresse, m'offrant ainsi son réconfort... et m'enfonçant plus loin dans la honte et le remords. Je savais que j'agissais pour le mieux, que je n'avais pas de meilleure alternative et que personne d'autre que moi ne pouvait prendre les choses en main, pourtant cela n'en restait pas moins mal de tromper, de feindre et de dissimuler comme je le faisais depuis bientôt deux décades. J'avais donc, une fois de plus, pris sur moi pour afficher un visage serein. Je ne lui avais pas parlé de sa cousine, de sa trahison, de sa stupidité, de sa déchéance. J'avais pensé qu'au moins, si on n'en sortait pas vivants, il aurait gardé d'elle une image inaltérée. Au lieu de ça, j'avais à mon tour attiré sa paume contre mes lèvres et l'avais léchée du bout de la langue. Je savais que ça le rendait fou. Ses yeux s'étaient mis à briller comme des étoiles, il avait esquissé un sourire de travers – le mieux qu'il puisse faire avec sa mâchoire brisée – et son sexe avait commencé à soulever le drap, déclenchant mon rire et une puissante vague de désir.

Je l'avais laissé une demi-heure plus tard, paisiblement endormi. Des sentiments ambivalents s'entrechoquaient toujours en moi, et je ne parvenais pas à faire la part des choses. Entre ma culpabilité parce que je lui mentais, mon amour pour lui, ma peur de le perdre, de le décevoir, mon désir, ma fierté de nous avoir ouvert ce nouvel avenir conjoint, ma honte d'avoir laissé le Ciseleur me marquer, celle d'avoir abandonné Anthelmina, mon incertitude quant à ce qu'il allait advenir de nous tous dans un futur si proche... j'avais l'impression de suffoquer, de me noyer dans les vertiges contradictoires de mes émotions. J'avais conscience d'agir comme si nous avions toute la vie devant nous, alors qu'au fond, j'étais convaincue que nous allions

mourir bientôt. Cependant, perdre espoir n'était pas dans ma nature. Cela m'était impossible. Tant qu'il resterait une lueur, une minuscule chance, la plus petite possibilité... je ne lâcherais rien.

Épuisée, j'avais laissé Sauge me mettre au lit avec une tasse fumante de thé au lait. Elle s'était installée dans mon balcon-serre et s'était mise à fredonner en raccommmodant la robe qu'Ithoras avait déchirée. La boisson chaude, ma lourde courtepointe de plumes d'oie et la voix familière de ma plus proche amie avaient eu vite fait de me rassurer. Je ne m'étais même pas sentie sombrer. Midi sonnait au temple d'Esca quand une exclamation de ma camériste m'avait tirée du sommeil. Quand le vent était à l'orient, les cloches du temple situé à moins d'un kilomètre, dans le village de Bucail, nous parvenaient sans mal.

— Ils s'en vont ! s'était écriée ma servante. Madame ! Ils quittent le château !

Incrédule, j'avais sauté en bas du lit pour me précipiter dans la verrière, d'où j'avais pu voir une troupe de cavaliers s'éloigner des douves au galop. Ithoras était à leur tête, ainsi que Tanic le Cuide, Bec-de-lièvre et le Vérolé. J'en avais dénombré au moins vingt avant qu'ils ne disparaissent derrière le bosquet des chênes.

— Croyez-vous qu'ils soient tous partis ? m'avait questionnée Sauge avec espoir. Pourquoi, à votre avis ? Où ont-ils bien pu aller ? Vont-ils revenir ?

— Comment veux-tu que je le sache ? l'avais-je interrompue. Je ne suis pas devineresse et Esca ne m'a pas parlé dans mon sommeil !

Sa bouche s'était refermée dans un claquement de mâchoire, et elle m'avait dévisagée d'un air ahuri. Lui répondre aussi sèchement n'entrait certes pas dans mes habitudes. Je me l'étais aussitôt reproché.

— Je te prie de m'excuser, Sauge, je n'aurais pas dû te parler de la sorte.

J'avais soupiré. Comme j'aurais aimé avoir des réponses à lui apporter !

— Je ne sais pas ce qui se passe, avais-je continué, mais une chose est sûre, s'il reste des écumeurs au château, ils ne doivent pas être nombreux !

— Qu’avez-vous l’intention de faire ?

L’excitation brillait dans ses yeux. Elle s’était sans doute attendue à ce que je trouve le moyen de neutraliser nos geôliers pour nous permettre de fuir et de nous sauver tous. Cependant, telle n’était pas mon intention.

— Rien du tout, avais-je confessé d’une voix calme, à son visible désarroi. Ils pourraient revenir d’un instant à l’autre, Sauge. Et songe à ce qu’ils nous feraient s’ils nous découvraient tentant de fuir ? Non, le temps est notre meilleur allié. Je ne serais pas étonnée que quelqu’un du village se soit précipité à Éteule dès l’attaque pour y quérir des renforts. Il se pourrait très bien que mon père et mes frères soient en route avec une armée.

— Et c’est peut-être ce qui les a fait sortir !

— Oui, il n’est pas impossible qu’ils soient allés au-devant d’éventuels assaillants.

— Ou qu’ils aient fui...

— Ou qu’ils aient fui, avais-je admis sans trop y croire, plus pour la rassurer que par réelle adhésion. Quoi qu’il en soit, nous devons attendre sans bouger. Si mon père arrive, nous sommes sauvés. Si ce n’est pas le cas, nous allons devoir jouer finement.

J’avais réfléchi à toute vitesse aux opportunités qui s’offraient à nous, arpentant le salon avec une énergie nouvelle.

— D’abord, lui suggérai-je, tu pourrais te rendre aux cuisines pour préparer mes remèdes et en profiter pour compter le nombre d’écumeurs encore présents.

— C’est comme si c’était fait ! s’exclama-t-elle, ravie de passer à l’action.

— Ensuite, et uniquement si cela ne s’avère pas trop dangereux, tu pourrais tenter de prendre des nouvelles de Jorel, de Maître Gryff, de Juliana, de Mohane et d’Anthelmina. Il faut que nous sachions si les hommes sont en vie, et j’ai besoin de rassurer Deijan sur le sort de sa mère. Quant à Mohane, c’est une femme solide et fiable. Nous pourrions avoir besoin d’elle.

— Pour ceux-là, je veux bien prendre des risques, avait maugréé la jeune femme, mais pour l’écornifleuse^{25}, pas question !

L'éducation de ma mère et ma nature bienveillante m'avaient incitée à prendre la défense de la cousine, pourtant je n'en avais rien fait. J'en avais éprouvé un début de honte que j'avais étouffée avec les centaines de piques et d'insultes, les gifles et les coups sournois dont Anthelmina avait pavé ma route depuis plus de deux renouveaux.

— Très bien, avais-je acquiescé. Fais au mieux, reviens vite, et attention à toi !

— C'est comme si c'était fait !

De retour quelques heures plus tard, Sauge avait apporté des nouvelles mitigées. Gryff, le maître-armurier, était mort le premier jour sous la torture, sans concéder un seul mot à ses bourreaux. Jorel faisait peine à voir. Il croupissait dans les cachots avec tous les membres masculins encore en vie du personnel et de la garde... ce qui faisait bien peu. D'après ma camériste, ils devaient être une dizaine à peine. Cuisiniers, valets, garçons d'écurie et estafiers compris. Ils n'étaient nourris qu'aléatoirement, n'avaient aucun endroit où s'isoler et n'avaient pu se laver depuis leur incarcération. Cependant, la jeune femme avait pu tenir Jorel au courant des événements de ces deux décades ainsi que de la situation présente, et l'homme de Deijan avait paru reprendre vie. Quoi qu'il envisageât, j'avais eu le sentiment de pouvoir lui faire confiance.

— S'il trouve le moyen de te contacter, fais ce qu'il te dit, avais-je recommandé.

— Oui, Madame. Jorel est né ici, il connaît le château par cœur et il restera loyal à Monsieur jusqu'à la mort. Il a paru immédiatement réfléchir à un plan quand je lui ai raconté ce qui se passait. Il m'a redonné un peu d'espoir.

Les deux jours suivants, mon ingénieuse compagne avait réussi à procurer eau, nourriture et linge propre aux prisonniers, sans attirer l'attention des cinq malfrats qui les surveillaient. Ce n'était pas grand-chose, toutefois ce petit acte de rébellion leur avait insufflé un peu de courage, et à nous aussi.

Le surlendemain, premier prim de lune de feu, vers la dix-septième heure du jour, j'observais depuis mon balcon-serre les cavaliers qui rentraient. Il n'en manquait pas un. Et le Ciseleur galopait à leur tête.

— Croyez-vous qu'ils ont... tué tout le monde, au village ? me demanda Sauge, la voix étranglée d'appréhension.

Je ne répondis pas tout de suite, les mains et le front appuyés contre l'un des carreaux de ma verrière. Le regard fixé sur la troupe qui approchait du pont-levis.

— Je ne sais pas, soupirai-je finalement. J'ai cessé de m'essayer aux conjectures avec le Ciseleur...

— C'est vrai que cette dernière décade, il s'est montré plutôt lunatique, admit ma camériste, la moue dubitative.

Et pas qu'un peu ! pensai-je.

Depuis sa crise de fureur, après l'altercation que nous avons eue au sujet d'Anthelmina, il ne m'avait plus ni tutoyée ni injuriée et s'était même adressé à moi avec... je n'osais dire « respect », mais cela y ressemblait étrangement.

Un peu tendues, nous attendîmes en silence, l'oreille aux aguets, épiant les bruits de pas qui signifieraient la fin de notre sursis. Ifhoras viendrait-il vérifier mon état dès ce soir ? Ou m'enverrait-il chercher ? Ou bien le répit durerait-il encore jusqu'au matin ? Le château ne tarda pas à résonner des bruits désormais familiers que provoquaient une trentaine d'hommes sans éducation ni délicatesse. L'ambiance semblait être à la fête ; on les entendait rire et s'apostropher joyeusement... chanter, même, bien que terriblement faux.

— On dirait qu'ils sont contents d'eux, remarqua Sauge d'un air sombre.

— Oui, confirmai-je, pas plus enthousiaste qu'elle. Cela n'augure rien de bon pour nous, j'en ai peur.

Pourtant, ce n'est que trois heures plus tard que mes deux persécuteurs attitrés firent leur apparition. Repoussant violemment la porte contre le mur comme à leur habitude, Bec-de-lièvre et le Vérolé pénétrèrent chez moi tels des renards dans un poulailler : excités, sûrs de leur supériorité et gonflés d'anticipation malsaine.

— On fait banquet ce soir, mes poulettes – *qu'est-ce que je disais...* –, et vous êtes de service pour animer la soirée.

Animer la soirée ? Considérant ce que je connaissais déjà de leurs distractions, tout mon être frémit de peur et de révolulsion.

— Qu'allez-vous faire de nous ? demandai-je sans trop attendre de réponse.

— Oh vous, Princesse, vous êtes la propriété du patron, on n'est pas autorisés à faire quoi que ce soit de vous, même si c'est pas l'envie qui manque. Vous, vous allez assister au spectacle depuis vot'trône, comme il se doit d'une « blasonnée ». Vot'godinette⁽²⁶⁾, là, par contre...

Je tournai les yeux vers Sauge que le Vérolé déshabillait des yeux. Elle avait pâli et serrait tant les poings que ses jointures avaient blanchi. L'immonde individu comptait sans nul doute parmi ceux qui l'avaient violée, ce funeste jour où le Ciseleur avait gravé sur son ventre le symbole d'Esca. La colère me prit si vite à l'idée qu'elle ait encore à subir ces outrages, que ma langue devança ma raison.

— Vous ne la toucherez pas ! m'exclamai-je, virulente. Elle m'appartient, et j'ai payé assez cher l'assurance que vous ne vous en preniez à aucun de mes gens !

— Hoho ! La belette a des griffes ! s'esclaffa Bec-de-lièvre. J'aime ça, moi, quand elles se débattent.

— Tu me fais rire, avec ton histoire d'assurance, Princesse, raila le Vérolé. On est des écumeurs, t'as pas compris ? On n'a ni honneur ni parole ! Tu crois vraiment que vous êtes en sécurité parce que t'as laissé le Ciseleur jouer avec la peau de ton dos, ou parce que le Fléau t'a mis son rejeton dans le bide ? Mais dans quel monde tu crois vivre, pauvre nicaise⁽²⁷⁾ ! Ce soir, on va festoyer. On a maté la rébellion de votre village de peigne-culs, et on va fêter ça en s'envoyant en l'air et en se noyant dans le bon vin du comte. Et crois-moi que si le patron oublie de te surveiller, tu passeras à la casserole comme les autres !

Je suffoquai, un flot de larmes brûlantes inonda mes yeux avec une telle violence que je ne pus les endiguer. Sous leurs prunelles avides et malveillantes, je tentai désespérément de retrouver mon empire, alors que seuls les mots « Non ! Non ! » sortaient de ma gorge serrée d'angoisse. Et avant que j'aie pu reprendre le contrôle, Sauge et moi étions traînées hors de l'appartement, le long des couloirs sombres, jusqu'à la grand-salle. Là, les hommes d'Ithoras ripaillaient déjà, buvant plus que de raison, riant bruyamment et chantant des paillardes aux paroles des plus crues. Quant au « maître des lieux », une chope à la main et une jambe jetée négligemment sur un accoudoir, il se prélassait dans le fauteuil de Deijan... comme d'habitude.

À notre arrivée, il se redressa brusquement, jeta un regard circulaire dans la pièce et se renfroigna avant de poser les yeux sur moi. Les hommes s'étaient mis à taper sur les tables en scandant : « Des femmes ! Des femmes ! » Je sentis ma panique revenir à la charge. Le bruit, l'odeur étouffante et la perspective de ce qui allait sans nul doute se produire m'oppressaient, m'empêchaient de respirer. Je me sentis trembler convulsivement. Je me haïssais d'être aussi pleutre et faible quand j'étais le dernier rempart entre Deijan et ces monstres... entre toutes les femmes du château et cette bande de violeurs !

C'est vrai, me dis-je. J'étais la seule à pouvoir faire quelque chose. Quoi que ce soit. Cependant, les paroles insultantes du Vérolé me revenaient sans cesse en mémoire et me glaçaient. Avait-il dit la vérité ? Étais-je si naïve d'avoir cru en la parole du Ciseleur ? Allait-il laisser ses hommes nous... Esca, je ne parvenais même pas à formuler cela dans ma tête tant l'idée me révoltait. Toutefois je me devais d'agir. Je n'avais pas le choix. J'étais responsable de mes gens, il m'incombait de veiller sur eux, je ne pouvais les abandonner. La tête me tournait, je respirais par saccades... pourtant, je sentis une sorte de paix m'envahir quand je pris la décision d'affronter une fois encore mon tortionnaire pour tenter de sauver les miens.

— Vous m'avez donné votre parole, Ifhoras le Ciseleur, clamai-je d'une voix forte et étonnamment ferme, qu'aucun mal ne serait fait aux habitants de ce château si je vous laissais me...

Je butai sur les mots.

—... m'utiliser comme toile.

Il pinça les lèvres et fronça les sourcils.

— C'est vrai, Princesse, j'ai fait ça. Mais vous en conviendrez bien... que vaut la parole d'un écumeur ? Suis-je un gentilhomme ? Non, bien sûr que non. Alors dois-je tenir parole ? Voyons... qu'est-ce qui pourrait bien m'y obliger ?

— Votre conscience ? tentai-je, le cœur battant.

Un éclair fugace traversa son regard, et je sus que j'avais fait mouche... mais, trop rapidement, il recouvra sa nonchalance provocante.

— Elle m'a été volée il y a longtemps par ceux de ton espèce, Comtesse, cracha-t-il avec mépris. Il n'y a plus rien ni personne en ce bas monde qui me retienne désormais. Plus rien en quoi je croie, et

plus rien qui m'affecte. Je suis mon seul et unique maître à présent, et je prends seul les décisions qui m'agrément.

Comme toujours quand il oubliait de se surveiller et de jouer son rôle, il avait adopté un langage plus châtié et presque perdu son accent basterrien. Il fallait que je continue à le pousser dans cette direction.

— Vous allez donc laisser vos hommes s'adonner à la satisfaction de leurs plus vils besoins sans lever le petit doigt. Vous allez les laisser briser des jeunes femmes sans défense, de modestes servantes, des mères de famille, toutes issues du même milieu que vous, juste parce que vous n'avez pas le courage de le leur interdire ?

— Ferme ta gueule maintenant, pauvre imbécile ! Et arrête de pérorer sur ce que tu ne connais pas ! s'emporta-t-il sans préavis. Tu n'as pas la moindre idée de ce que représentent trente gaillards tels que ceux-ci, échauffés par deux décades de frustration sexuelle, excités par la castagne et survoltés par la victoire. Si j'essaie de les empêcher de fêter ça à leur manière, ils vont mettre le feu au château. C'est ce que tu veux ?

— Non, murmurai-je, choquée et effrayée. Ce n'est pas ce que je veux. Mais...

— Mais... quoi ? ! Estime-toi heureuse que je t'aie revendiquée pour moi et ferme les yeux si ça te chante, car dans moins de dix minutes, ils vont traquer et baiser toutes les femelles qu'ils pourront trouver, et crois-moi, rien ne les en arrêtera !

J'étais épouvantée. Je songeai à Mohane et Juliana. Les deux vieilles dames allaient-elles y passer aussi ? Ils n'oseraient tout de même pas... ! Et Cecily, la nouvelle fille de cuisine, arrivée cette lune d'air et qui n'avait que treize renouvelaux ! Mon cœur se serra de chagrin : ce n'était qu'une enfant, elle commençait tout juste son efflorescence. Pourtant je craignais bien que cela ne les arrête pas. Je cherchais désespérément un autre argument, une idée, une solution... n'importe quoi pour sauver ces femmes, quand Sauge, restée en arrière, s'avança devant le Ciseleur, fit une révérence parfaite et prit la parole.

— Maître Écumeur, commença-t-elle avec une remarquable déférence, puis-je suggérer une solution ?

Ifhoras la jaugea un instant, un peu surpris et hésitant visiblement entre agacement et intérêt, puis il hocha la tête en silence.

— Laissez-moi parler aux femmes et leur expliquer la situation. Je suis certaine de trouver assez de volontaires pour... contenter vos hommes et assurer la tranquillité des autres. S'il vous plaît...

Si la situation n'avait pas été tellement critique, j'aurais ri de sa faible capacité à feindre la soumission. Elle méprisait l'écumeur à un point qui frisait la haine absolue, aussi lui était-il particulièrement douloureux de s'abaisser à le supplier. Ce dernier devait le savoir, ou s'en était rendu compte. Il releva le menton, la toisant avec hauteur, et suspendit sa décision jusqu'à ce qu'elle eût baissé les yeux et se fut agenouillée à ses pieds. Je sentais la rage bouillir hors d'elle, pourtant elle s'abstint de tout signe de rébellion et attendit patiemment la décision du Ciseleur.

— Ils sont trente, fit-il remarquer sournoisement.

— Certes, répliqua-t-elle, douceuse. Et une femme peut satisfaire plus d'un homme à la fois, plus d'une fois par nuit...

L'insulte était si claire et directe que j'en frémis d'appréhension, cependant l'écumeur m'étonna encore une fois en éclatant d'un rire joyeux.

— C'est de bonne guerre, admit-il. Je vous donne dix minutes, pas une de plus. Après quoi, je me verrai contraint de laisser les hommes trouver eux-mêmes leur récompense.

— Je ne serai pas longue, promit-elle avant de s'enfuir vers les cuisines.

Ifhoras se tourna vers moi et m'invita du geste à rejoindre l'estrade, sur laquelle une table d'apparat avait été montée.

— Madame, singea-t-il, si vous voulez bien vous donner la peine... Le festin nous attend.

Comme si j'allais pouvoir avaler quoi que ce soit ! Je le rejoignis néanmoins, posai les doigts sur sa manche et le laissai me guider jusqu'à la chaise qu'il recula pour moi. Puis il s'installa à mes côtés et me présenta le premier plat. Je fis l'effort de prélever un morceau de viande et quelques légumes, que je m'absorbai à déchiqueter de la pointe du couteau.

— Quelle violence, dites-moi, Princesse, ironisa-t-il. Est-ce moi que vous imaginez dans cette pauvre tranche de bœuf ?

Je levai prudemment les yeux vers lui, incapable de décider si je devais faire mine de plaisanter, moi aussi, ou en profiter pour le provoquer un peu plus. Il m'observait avec attention, sans la moindre trace d'amusement. Je restai figée et déglutis avec peine sous son regard glacial. Je ne savais plus comment me comporter ni comment réagir. Je me sentis soudain si seule et démunie. Je me posai alors, pour la millième fois depuis l'attaque, la question qui m'avait si souvent aidée : comment aurait réagi ma mère, Louisaine d'Éteule ? Mais avant d'avoir pu réfléchir à une réponse, je vis Sauge réapparaître en compagnie d'une quinzaine de domestiques : servantes, filles de cuisine, bonnes et lavandières. Elles arboraient toutes un air digne et résolu qui m'étreignit l'âme. J'étais si fière d'elles et si honteuse de moi. Si désespérée aussi, face à leur sacrifice. Je me remémorai les paroles de Sauge après le viol et les sévices qu'elle avait subis. Elle m'avait dit que les femmes du commun ne craignaient pas d'utiliser leur corps pour gérer les situations difficiles avec les hommes et qu'elle aurait été heureuse de le faire pour moi... si on lui en avait laissé le choix plutôt que de prendre de force ce qu'elle aurait offert. Aujourd'hui, ces seize femmes allaient donner au Ciseleur et à sa bande de malfrats une leçon de courage et d'honneur comme ils n'en avaient probablement jamais vue. Je sentis les larmes perler à mes cils, émue jusqu'aux tréfonds de mon être par leur bravoure.

Sans un mot, elles se dispersèrent entre les tables et entreprirent de distraire les écumeurs d'une caresse, d'un baiser, d'une œillade... Pendant quelques secondes, je me pris à espérer que les choses n'iraient pas plus loin, mais je déchantai quand Bec-de-lièvre lança la curée en basculant Neddie sur ses genoux pour lui arracher son corsage et pétrir ses seins généreux. Dès ce moment, toutes les filles furent assaillies par un ou plusieurs hommes en même temps, déshabillées, palpées, pénétrées de toutes parts, à tel point que je dus détourner les yeux pour ne pas vomir. Quand Ifhoras s'en aperçut, il fronça les sourcils et je crus qu'il allait me forcer à regarder, or il n'en fit rien. Je vis l'expression de son visage se durcir et les muscles de ses mâchoires saillir. Il soupira, balaya la scène du regard, puis me renvoya d'un ton sec.

— Regagnez votre chambre, Princesse. Demain, nous aurons une conversation au sujet de votre époux.

Il adressa un bref signe de la main à son second, puis il se remit à manger comme si de rien n'était. Le Cuide s'approcha. Alors que je me levais de ma chaise, il attrapa ma manche et me tira derrière lui. Mon cœur manqua un battement comme le sort d'Anthelmina me revenait

en mémoire. Le Ciseleur me livrait-il à cet homme que l'impuissance sexuelle avait rendu à moitié fou ? Sans un mot, Tanic le Cuide me traîna dans les couloirs et les escaliers jusqu'à la porte de mes appartements, qu'il ouvrit à la volée avant de la refermer violemment derrière moi. Pour ce soir, j'étais donc épargnée, et je me refusais à songer au lendemain ainsi qu'à la « conversation » que m'avait promise le Ciseleur. Mon cœur se rongait d'effroi et de culpabilité pour les seize femmes qui subissaient en bas les outrages des hors-la-loi. À part prier, je ne pouvais rien pour elles. Alors je m'agenouillai dans mon balcon-serre, face à la lune presque pleine, et je priai Esca jusqu'à l'heure tardive qui vit rentrer ma servante et amie.

Elle était échevelée, sa peau était rougie et sa robe déchirée, pourtant elle arborait un air aussi serein et déterminé que quelques heures plus tôt.

— On les a mis sur les genoux, fanfaronna-t-elle. Ils devraient nous laisser tranquilles un moment. En tout cas, ils vont dormir tard demain matin, vous pouvez en être sûre !

Je ne dis rien, ne percevant que trop clairement la douleur, le dégoût et la haine derrière l'ironie. Je la pris dans mes bras et la serrai fort contre moi. Elle fondit en larmes, déversant à torrents la tension et les émotions muselées durant cette horrible nuit. Quand enfin elle s'endormit, l'aube effleurait l'horizon. Je rejoignis Deijan qui m'attendait, et je lui racontai ce qui s'était passé : que les écumeurs étaient rentrés du village très excités par leur victoire – apparemment, ils avaient maté une rébellion des paysans de Bucail –, qu'ils avaient voulu fêter ça en troussant toutes les femmes du château et que Sauge et une quinzaine d'autres domestiques nous avaient sauvées de cette infamie en se donnant à eux toute la nuit. Je ne pus m'empêcher de pleurer dans ses bras en lui confiant ma honte de n'avoir rien pu faire pour elles. Il me serra alors contre lui aussi fort que le lui permettait son corps encore faible. Quand je me sentis mieux, je refis ses pansements et lui donnai à boire avant de réintégrer mes appartements.

Un peu avant l'apogée du jour, Ifhoras vint en personne me rendre visite. Il s'installa sur ma causeuse, se servit de mon thé, puis m'observa sans un mot pendant ce qui me parut des heures. Sous la pression de son regard, je me surpris à tordre mes doigts et à porter fébrilement le poids de mon corps d'un pied sur l'autre. Constaté qu'il parvenait à me rendre nerveuse sans rien faire ni dire alluma ma colère. Dès cet instant, je m'astreignis à demeurer immobile et passive. Il n'était pas question de me laisser déstabiliser par ce truand mal

élevé et imbu de lui-même !

Me voyant me redresser, relever le menton et durcir le regard, Ifhoras se mit à sourire. Je faillis cligner des paupières sous la surprise. Avais-je passé un test ? Si oui, il semblait que je l'aie réussi...

— Alors, Madame la Comtesse, commença-t-il en croisant les bras sur son torse, où donc se trouve votre mari ?

Durant une fraction de seconde, j'eus peur qu'il ait deviné quelque chose et je sentis mes joues blêmir. Je me repris pourtant et croisai à mon tour les bras sur ma poitrine, imitant sa propre attitude.

— Aux dernières nouvelles, Monsieur l'Écumeur, il est à Péanne, répliquai-je sur le même ton. Cependant, les dernières nouvelles étant vieilles de plus de deux décades, il pourrait fort bien se trouver aux portes du château au moment où nous parlons... ou n'importe où ailleurs entre les deux.

— Ne joue pas à la maligne avec moi, petite fille, s'agaça-t-il.

Apparemment, il n'avait pas apprécié mon humour. Il décroisa les bras, se redressa sur la causeuse et se pencha en avant, plantant les coudes sur ses genoux en une pose menaçante.

— Je suis convaincu que tu m'as menti et qu'il n'est pas à la capitale. Je suis certain que tu sais parfaitement où il se trouve. Je t'avouerai que le fait que tu n'aies pas encore craché le morceau après tout ce que tu as enduré m'impressionne, aussi vais-je devoir employer des moyens plus radicaux pour le faire venir à moi. Je te donne une dernière chance de me dire ce que je veux entendre. Si demain à la même heure je n'ai pas la localisation précise du Fléau, je mets le feu au château et à tous ceux qui s'y trouvent.

— Nooon ! hurlai-je, déchirée. Vous ne pouvez pas faire ça !

— Ah oui ? Je ne *peux* pas ? ricana-t-il. Et qui va m'en empêcher ? Vous ?

Il éclata d'un rire cruel et sans joie, se leva et quitta mon salon sans se retourner, me laissant dévastée par la gravité du choix qui m'incombait. Livrer mon mari à ses ennemis ou condamner aux flammes le château et tous ses habitants, Deijan compris.

14 – Guilendria

Château de Bucaïl, Belterre, appartements de Guilendria

Premier cin de lune de feu, 1737^e renouveau, sixième heure après la mi-nuit.

Le lendemain, il n'était pas revenu chercher sa réponse, pas plus que le surlendemain. Mais il avait au moins tenu parole en ce qui concernait les femmes : elles n'avaient plus eu à subir les assauts de ses hommes. Pas même Anthelmina, à ce que m'avait raconté Sauge. Désormais, celle-ci demeurait, semblait-il, recluse dans ses appartements. À l'aube de ce premier cin, je profitais encore un peu de la chaleur du corps de mon mari, dans les bras duquel j'avais passé la nuit. Je ne lui avais rien dit de l'épée de Damoclès qui pointait sur ma tête... et sur nous tous. Je n'avais rien dit à Sauge non plus... à quoi bon ? En fait, je n'avais toujours pas pris la moindre décision. Au fond de moi, je savais que faire ce choix serait seulement une nouvelle torture inutile, car que ferait le Ciseleur après que j'aie avoué où se trouvait Deijan ? Il nous tuerait tous. J'en étais certaine. J'avais donc remis nos vies entre les mains d'Esca. J'avais écarté de mon esprit la menace d'Iffhoras, et j'employais toute mon énergie à vivre nos derniers instants de la manière la plus tendre et intense possible. Deijan reprenait des forces, bien qu'il soit encore prématuré pour lui de tenter de se lever. Et ces forces nouvelles, employées aux jeux de l'amour, emportaient mon corps vers des plaisirs insoupçonnés. Si Deijan ne parlait toujours pas, ses yeux en disaient long sur ses sentiments à mon égard. J'y lisais du désir et de la tendresse. Peut-être pas d'amour, ou pas aussi fort que le mien, toutefois cela me suffisait. Je n'avais jamais été aussi heureuse de ma vie qu'à cet instant... juste avant de mourir.

Paradoxalement, ce qui gâchait le plus mon éphémère bonheur, l'ombre sur mon tableau, c'était de devoir mentir et dissimuler alors

que j'aurais tant aimé pouvoir tout partager avec l'homme que j'aimais. J'avais réussi tant bien que mal à lui cacher l'état de mon dos et ce qu'Ifhoras y avait gravé, en conservant toujours ma fine chemise, même pendant l'amour. Il n'avait pas idée de la moitié des méfaits des écumeurs qui avaient pris son château, ne savait rien des actes d'Anthelmina, et j'entendais qu'il quittât ce monde sans en rien avoir appris. Qu'au moins, son cœur ait été en paix jusqu'à la fin.

Ce que je craignais le plus, c'était de ne pouvoir abrégé ses souffrances et les miennes au moment ultime. L'imaginer suffoquant dans la fumée, brûlé vif dans son lit, me donnait des cauchemars. Pourtant, je n'étais pas sûre d'avoir la force de le tuer puis de me donner la mort lorsque le temps serait venu.

La main de Deijan caressa ma hanche, et je chassai mes funestes pensées en embrassant son cou. Je sentais le désir reflleurir entre mes cuisses quand la voix étrangement forte et aiguë de Sauge me parvint.

— Madame est à sa toilette... je vais la chercher. Patientez ici un tout petit instant... s'il vous plaît ! l'entendis-je supplier.

D'un bond, je sautai du lit et me précipitai vers le battant de la chambre secrète. Je me glissai vivement dans ma garde-robe et refermai derrière moi... juste à temps pour voir ma camériste entrer dans la petite pièce, ma robe de chambre sur les bras.

— Madame, chuchota-t-elle, le Ciseleur est ici et il a l'air furieux. Dépêchez-vous d'enfiler ça !

Quelques secondes plus tard, je faisais face à un Ifhoras écumant de rage.

— Je vous donne dix minutes pour vous habiller, prendre un ou deux rechanges et descendre dans la grand-salle, me somma-t-il sèchement. Toi, tu viens avec moi, ordonna-t-il à Sauge en sortant comme un ouragan.

Ma servante me jeta un regard terrifié, mais elle le suivit sans polémiquer. Restée seule, je pris une respiration tremblante, sous le choc des instructions qui m'avaient été données. Je sentais le froid envahir mes veines, engourdir mon esprit au point que je peinais à réfléchir clairement. Des vêtements et des rechanges ? Où m'emmenait-il ? Avait-il changé d'avis concernant le château ? Avais-je le temps de faire mes adieux à Deijan ? L'énorme boule qui semblait ne plus vouloir quitter ma gorge et mes poumons enfla encore. Le cœur brisé, je dus concéder que non. Je ne retournerais pas dans le

boudoir secret. Je n'en avais ni le temps... ni l'envie. Je ne pourrais pas répondre aux questions silencieuses de mon mari, et je me refusais à admettre qu'il s'agissait d'adieux... définitifs.

Alors je m'empressai d'enfiler une robe de voyage solide et simple, de fourrer dans une besace quelques sous-vêtements, une robe de rechange, une brosse à cheveux, un peu de savon et le collier que ma mère m'avait offert pour mon efflorescence. Il serait le seul souvenir que j'emporterais d'une vie que je laissais derrière moi, le seul avec l'anneau de mariage qui ne quittait jamais mon doigt et que je garderais dans ce futur incertain.

Tout le rez-de-chaussée du château résonnait d'effervescence et d'urgence. Les écumeurs criaient en convoyant vers l'ancienne salle d'armes, la plus vaste après la grand-salle, les hommes qu'on avait tirés de leurs cachots, les femmes de toutes conditions et les quelques enfants qui s'étaient trouvés là lors de l'attaque. Je vis Juliana, la mère de Deijan, et sa dame de compagnie, Mohane de Scion, être poussées sans ménagement à l'intérieur. Anthelmina, hagarde, sale et échevelée, hurlait des injures au Cuide qui la traînait derrière lui. La jeune Cecily s'accrochait à la main de Neddie, la cuisinière. Le petit Tomas, le fils du palefrenier, sanglotait à chaudes larmes. Il venait d'avoir six renouveaux. Il appelait ses parents, se faisait balloter par les grands qu'on bousculait pour les faire entrer plus vite.

Moi, pétrifiée, je restais collée au mur du hall, serrant ma besace contre moi. Je ne comprenais pas ce qui se passait, cependant je commençais à craindre que le Ciseleur ait décidé de mettre sa menace à exécution. Ce qu'il me confirma quelques minutes plus tard, alors que le dernier prisonnier, Jorel, disparaissait derrière la porte épaisse de la salle d'armes.

— Nous n'avons plus le temps d'attendre votre bon vouloir, Princesse, ni le retour hypothétique de votre mari. Un de vos culsterreux de villageois s'est enfui dans la nuit, et je ne vais pas rester ici sans rien faire pendant qu'il donne l'alerte. Si le Fléau veut vous revoir, vous et son rejeton, il lui faudra venir à nous. En attendant, histoire de lui prouver que le Ciseleur ne plaisante pas, je vais réduire en cendres tout ce qui lui appartient, exactement comme les vôtres l'ont fait avec nous.

Je compris alors que j'avais vu juste. Il allait les brûler vifs ! Tous ceux qu'il avait fait enfermer dans la salle d'armes. Et Deijan qui gisait

sur son lit, incapable de fuir. Un hurlement hystérique monta de ma gorge, que je réprimai violemment au risque de m'étrangler avec. Que je perde la tête ne leur servirait à rien. Si j'étais leur ultime espoir, je me devais d'agir avec sang-froid... autant que faire se pouvait. Je me jetai à genoux aux pieds d'Iphoras, m'agrippant à l'ourlet de son pourpoint.

— Non, je vous en supplie, l'implorai-je. Laissez-les vivre, je vous en prie ! Prenez-moi, emmenez-moi où vous voulez, mais laissez ces innocents, je vous en conjure !

— Oui, vous voyez ce que c'est, Princesse... Moi aussi, j'ai imploré quand ils ont pris mes terres. Ma femme a supplié quand ils l'ont violée. Mes enfants ont prié à s'en user les genoux alors qu'ils mouraient de faim. Maintenant, c'est à votre tour de goûter à l'inanité des prières et des suppliques.

Sur ce, il tourna les talons et aboya des ordres à ses sbires. Les yeux pleins de larmes vaines, je les vis clouer de grandes planches au travers des lourdes portes de la salle d'armes, la seule qui ne possédait pas de fenêtre. À l'intérieur, je percevais leurs cris d'angoisse, ils appelaient à l'aide, imploraient merci. Eux aussi avaient compris ce qui arrivait. Je pressai les mains contre mes oreilles pour ne plus les entendre et dus m'appuyer contre le mur, car mes jambes ne me portaient plus.

Puis je vis les écumeurs répandre de la paille et de la graisse fondue, qu'ils avaient dû trouver au village, sur les sols de tout le rez-de-chaussée. En état de choc, je les laissai m'emmener à l'extérieur, où m'attendait un cheval. On me mit en selle, les poignets liés entre eux et attachés au pommeau. Et la troupe s'ébranla, traversant le pont-levis. En me retournant sur ma selle, je vis le Ciseleur décrocher une torchère à l'entrée du grand hall et la jeter sur la paille imbibée de suif. Aussitôt, de longues flammes orangées rampèrent au sol, avant de s'attaquer aux portes et aux murs. Campé face à la porte principale, l'écumeur semblait se repaître de la scène terrifiante qu'il avait orchestrée : il avait mis le feu à l'un des fleurons de Belterre. L'un des plus beaux châteaux du royaume partait en fumée en emportant une quarantaine de vies innocentes. Et je le regardais s'enorgueillir de son forfait pendant que ses hommes s'éloignaient... m'éloignaient de mon foyer, de l'homme que j'aimais, de ces gens qui étaient devenus ma famille, de cette vie qui m'avait été promise puis reprise.

Une fois encore, je fus tentée de révéler la vérité, de lui hurler que le Fléau se trouvait à l'intérieur et qu'il n'aurait jamais sa vengeance

s'il l'incendiait avec les pierres. Pourtant je me tus.

Je me tus parce que j'étais incapable de trahir Deijan. Quel qu'en fût le prix. Et parce que les chances que nous survivions au Fléau si je le livrais n'existaient même pas. S'il le trouvait, le Ciseleur le torturerait avant de le tuer et de nous éliminer ensuite. Peut-être même se servirait-il de nous, Juliana, Anthelmina et moi, pour le faire souffrir davantage. Dans ces conditions, à quoi bon lui faire don de l'homme que j'aimais ? Au moins mourrais-je – parce qu'il n'était plus question que je vive dans un monde où il n'était plus – avec mon honneur intact.

Quand nous eûmes atteint le haut de la colline qui surplombait l'entrée sud de Bucail, je me retournai une dernière fois... d'épaisses fumées sombres s'échappaient des fenêtres du rez-de-chaussée et de grandes flammes rougeoyantes léchaient les murs extérieurs. Mon corps pesait une tonne et rivalisait de glace avec la fournaise qui devait consumer les miens. Mes ravisseurs stoppèrent leurs montures pour se tourner eux aussi vers la vallée et admirer le spectacle. Les exclamations joyeuses, cruelles et ignominieuses fusèrent, sans la moindre considération pour ma douleur. Je n'avais pas senti les larmes couler, mais la brise matinale transissait mes joues inondées. Mon regard perdu glissait comme une ombre sur le cercueil de pierre rouge et blanche dans lequel j'avais abandonné mon amour, mon amie et des dizaines d'innocents. Tout ce qu'il me restait d'espoir montait en volutes grises jusqu'au seuil d'Esca. La déesse avait repris ses dons.

Fin de la première partie.

L'Auteur



Née en 1974 en Franche-Comté (l'autre pays des Hobbits), Cécile a grandi sans vraiment quitter l'enfance, bercée par des heures de lectures hétéroclites. Le désir d'écrire, d'abord de la poésie (sous le pseudonyme Amapoesia), puis des fictions lui est venu très tôt, comme un exutoire. Aujourd'hui, mariée et mère de deux garçons adolescents, c'est toujours dans l'écriture qu'elle s'épanouit en donnant naissance, à travers ses mots, aux mondes qui peuplent ses rêves.

Ses autres passions, le chant et les chevaux, la tiennent en équilibre entre ses deux mondes, celui de Cécile (épouse et mère) et celui d'Ama (auteure et poétesse... fée aussi, peut-être).

Du même auteur

chez L'ivre-Book

- [Eve aux sables dormant](#) (*Imaginarium*)

La page de l'auteur chez L'ivre-Book : [Cécile Ama Courtois](#)

Note de l'éditeur

Tous les livres des éditions Livre-Book sont sans DRM, sans protection.

Il est possible que, selon le site où vous avez téléchargé cet ebook, des verrous aient été rajoutés malgré notre désir de vous faire profiter pleinement et librement des oeuvres de nos auteurs.

Si tel est le cas, nous nous engageons à vous fournir gratuitement une version non protégée du livre numérique que vous avez acheté.

Pour ce faire, merci de nous contacter par mail (ivrebook@yahoo.fr) en nous joignant la preuve de votre achat (facture) et l'identification de votre mail correspondant à votre compte client sur la librairie qui vous a vendu cet ebook.

Notre but est de vous vendre nos livres, non de restreindre votre liberté dans la lecture de nos œuvres.

Mentions légales

© L'ivre-Book 2017

ISBN : 978-2-36892-473-0

L'ivre-Book

1 rue des Anciens Combattants

63200 MENETROL

Site Internet : [L'ivre-Book](#)

Blog : [Le blog de L'ivre-Book](#)

- {1} Un renouveau est un cycle de l'année lunaire dans le calendrier nordien.
- {2} Porte dérobée permettant de sortir d'une forteresse ; *p.ext.*, porte piétonne
- {3} Pièce de bois ou de métal qui, placée horizontalement sur les arbalétriers d'une toiture, en supporte les chevrons. (Larousse)
- {4} Roi de Belterre, juste et ferme, apprécié de ses sujets. La cinquantaine, marié, trois enfants.
- {5} Fin de la décade (équivalent de notre week-end)
- {6} Esca est la déesse que vénèrent les nordiens. Elle est servie par des prêtresses puissantes et influentes.
- {7} Filets pour attraper du poisson ou des oiseaux. Par ext : pièges ou filets allégoriques
- {8} terme d'architecture, en particulier de l'architecture médiévale, qui désigne les parties pleines d'un parapet situées entre deux créneaux.
- {9} Péjoratif. Petit gentilhomme campagnard vivant sur ses terres.
- {10} Banc aménagé dans l'embrasure d'une fenêtre, dans l'épaisseur du mur, que l'on revêtait de bois, de coussins, etc.
- {11} Matière collante, visqueuse et inflammable à base de résines et de goudrons végétaux
- {12} Balcon ou loge de maçonnerie, faisant saillie sur une façade, dont le sol percé d'ouvertures (mâchicoulis) permettait de laisser tomber des projectiles sur les assaillants.
- {13} petit canapé où deux personnes peuvent prendre place pour causer.
- {14} Armoire où sont conservées les herbes médicinales séchées et autres ingrédients de soins
- {15} Petit fragment acéré de bois, de pierre, etc. (Chirurgie) Petit fragment qui se détache d'un os fracturé ou carié.
- {16} Interjection dérivée du verbe « baster » (suffire, en vieux français) qui signifie : cela suffit !
- {17} Partie du corps qui va de la taille aux genoux lorsqu'on est assis, ou poitrine d'une femme.
- {18} Qui ne ressent ou n'exprime pas la peur ; par extension, inébranlable

{19} Maladie inventée pour l'occasion, pouvant s'apparenter à une lèpre.

{20} Pierre à aiguiser appelée *Coticule*, 1er choix, grain très fin

{21} collier métallique servant à attacher un condamné en l'exposant à l'infamie d'une humiliation publique

{22} Sans préparation, sans préambule.

{23} Personne un peu niaise. N'existe qu'au masculin.

{24} Qui est meurtri après avoir reçu des coups

{25} Parasite, pique-assiette.

{26} Vieux français : fille de joie ou accouplement à la sauvette

{27} Vieux français : personne simple, niaise, nigaude

- [Page titre](#)
- [Guilendria, partie 1](#)
- [Bonus](#)
- [Remerciements](#)
- [1 - Deijan](#)
- [2 - Guilendria](#)
- [3 - Deijan](#)
- [4 - Guilendria](#)
- [5 - Deijan](#)
- [6 - Guilendria](#)
- [7 - Deijan](#)
- [8 - Guilendria](#)
- [9 - Deijan](#)
- [10 - Guilendria](#)
- [11 - Deijan](#)
- [12 - Guilendria](#)
- [13 - Guilendria](#)
- [14 - Guilendria](#)
- [L'Auteur](#)
- [Du même auteur](#)
- [Note de l'éditeur](#)
- [Mentions légales](#)